

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 7
Montreal, 14 Juillet 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — M^{lle} MARY MASSERIE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

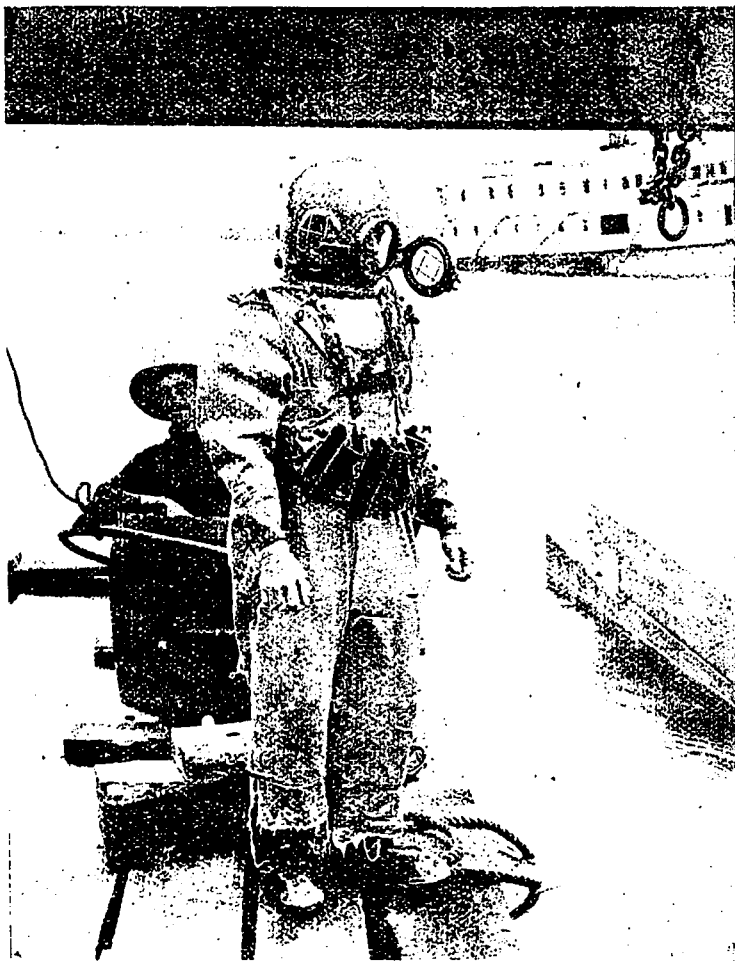
La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 14 JUILLET 1900

AUX RAPIDES DE LACHINE



SCAPHANDRIER AU REPOS.

Photo de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitré, coin St-Laurent.

CAUSERIE

Dans une préface écrite pour un livre récemment publié par un avocat de Montréal, l'honorable juge François Langelier constatait un pénible état de chose, qui n'est pas précisément nouveau, tant s'en faut. Seulement, ce monsieur n'y est pas allé de plume morte.

Il s'agissait du peu d'encouragement donné par la population canadienne-française aux livres écrits par les siens.

C'est à tel point, disait en substance M. Langelier, que l'on voit beaucoup de nos écrivains sérieux publier leurs ouvrages en langue anglaise afin de s'assurer un public.

Or, à quoi attribuer cette apathie pour le livre canadien!

On ne peut toujours pas s'en prendre comme autrefois à l'ignorance de la masse. Les nouvelles générations savent lire et lisent.

Où, elles lisent, et beaucoup même. Seulement, elles se bornent presque exclusivement aux journaux et surtout aux magazines.

Disons en passant — ce qui d'ailleurs a son importance — que la France, l'Angleterre et les États-Unis ont aussi leur "crise du livre".

Les publications littéraires variées et illustrées ont la vogue; elles répondent aux désirs des masses; elles entretiennent la science de la lecture qui se perdait si vite autrefois, au sortir de l'école, et elles suffisent à récréer et instruire à la fois.

Ce qui sauve ailleurs le livre de la déchéance où nous le voyons ici, ce sont les milliers de bibliothèques publiques, grandes et petites, les légions de "librairies circulantes".

Le Canada-Français n'en possède pas pour la peine d'en parler.

Il y a bien le gouvernement de Québec qui achète quelques ouvrages, mais, hélas! ce ne sont souvent que des fadasseries qui dégoûtent vite le jeune lecteur auquel on les donne en prix et qui, par conséquence, se meuble la tête de préjugés contre les livres canadiens, à l'époque même où ses goûts se forment.

Et puis nos écrivains manquent de vie, de variété, d'entrain dans leurs productions. Toujours ou presque toujours la même corde, le même air. Et trop souvent, aussi, une regrettable ignorance de ces petites choses indispensables qu'on appelle la grammaire, la logique, l'histoire, etc.

Il faut un apprentissage même dans la profession des ramasseurs de mégots.

Nos jeunes "littérateurs" passent maîtres, de leur propre mouvement, du jour où ils ont réussi à placer une poésie difforme ou une narration quelconque dans une de ces publications que flagellait si vertement M. Gonzalve Désaulniers, il y a quelques jours, publications qui impriment n'importe quoi, et par là, encouragent la bêtise des écrivailleurs et empoisonnent le goût encore peu affermi du gros public.

* * *

Si le livre canadien ne fait pas florès sur le sol qui le voit naître, les livres sur les hommes et les choses du Canada se suivent assez régulièrement et d'assez près en France. La vogue est surtout aux relations de voyage. Le Yukon a fait surgir une douzaine de tomes.

On fait encore plus: voici qu'on réédite des écrits vieux de deux siècles. En effet, M. de Nion vient de publier à la librairie Plon les *Voyages au Canada du baron de La Hontan*. Cet ouvrage inspire à l'illustration les lignes suivantes:

"On ne saurait trop féliciter M. de Nion de l'idée qu'il a eue de rééditer, en les accompagnant de notes et de commentaires, ces *Voyages de La Hontan*, qui non seulement abondent en détails curieux sur la situation du Canada à la fin du dix-septième siècle, mais qui sont encore un modèle de verve, de mouvement, de vive et charmante couleur pittoresque. Abrégés et remis au point comme nous les offre M. de Nion, ils sont plus agréables à lire que tous les récits de voyage dont on nous encombre aujourd'hui; et nous serions presque tentés de dire qu'ils sont aussi plus instructifs, malgré leur vieillesse, car du moins ils nous offrent une image vivante des hommes et des choses d'outre-mer, et dévoilent à nos yeux des régions que personne, depuis lors, n'a plus réussi à nous bien décrire. Nous devons ajouter que les quelques notes placées au bas des pages par M. de Nion sont, elles aussi, des plus instructives; elles contiennent même certaines observations littéraires et philologiques sur le style de La Hontan qui nous aident à mieux apprécier toute la valeur de cet "écrivain d'action"; à supposer toutefois que le *Voyage* soit bien l'œuvre de La Hontan lui-même, et que l'homme "d'action" se soit chargé en personne de raconter ses aventures, au lieu d'en laisser le soin à un "écrivain" de profession, ainsi que c'était assez l'usage pour les hommes d'action d'il y a deux cents ans."

MISTRIGIS.

PERLES

Quelques jolies phrases de journalistes cueillies ça et là:

"Le char du socialisme est lancé à toute vitesse et montre les dents au vieux régime."

"Les vingt paires de souliers distribués aux pauvres ont essuyé bien des larmes."

LA FIN TOUT DE SUITE

L'auteur.—Vous pourriez peut-être m'indiquer quelques changements à faire à mon livre pour le perfectionner.

Le critique.—Eh bien, à votre place je mettrais le dernier chapitre le premier.

L'auteur.—Mais dans le dernier chapitre tous mes personnages meurent.

Le critique.—Je le sais bien.

BAIN DE L'ILE STE-HÉLÈNE

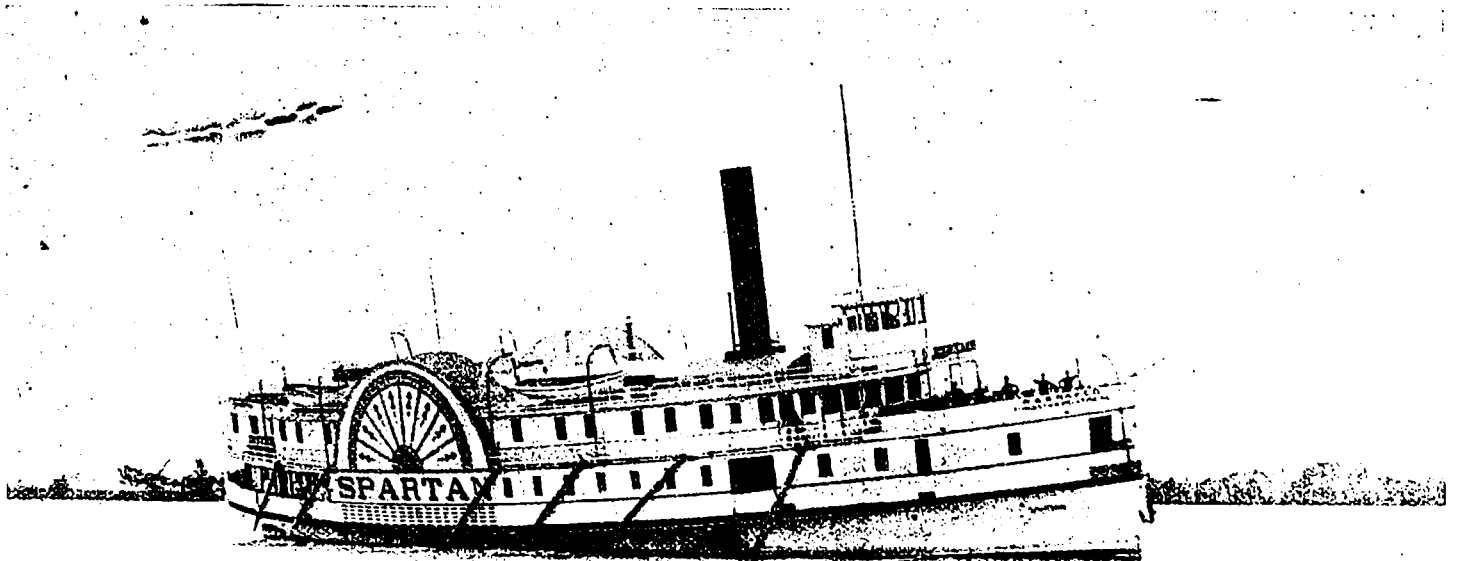
Chaque jour et surtout chaque samedi ce bain est un des rendez-vous des plus charmants pour tous et surtout notre jeunesse. Le nombre des membres a beaucoup augmenté. C'est un signe que l'on sait apprécier toute la valeur récréative et pratique de ce genre d'amusement. Un double voyage sur eau, une marche dans l'île et un bain, voilà certes de quoi remplir très bien un bout d'après-midi.

PARC SOHMER

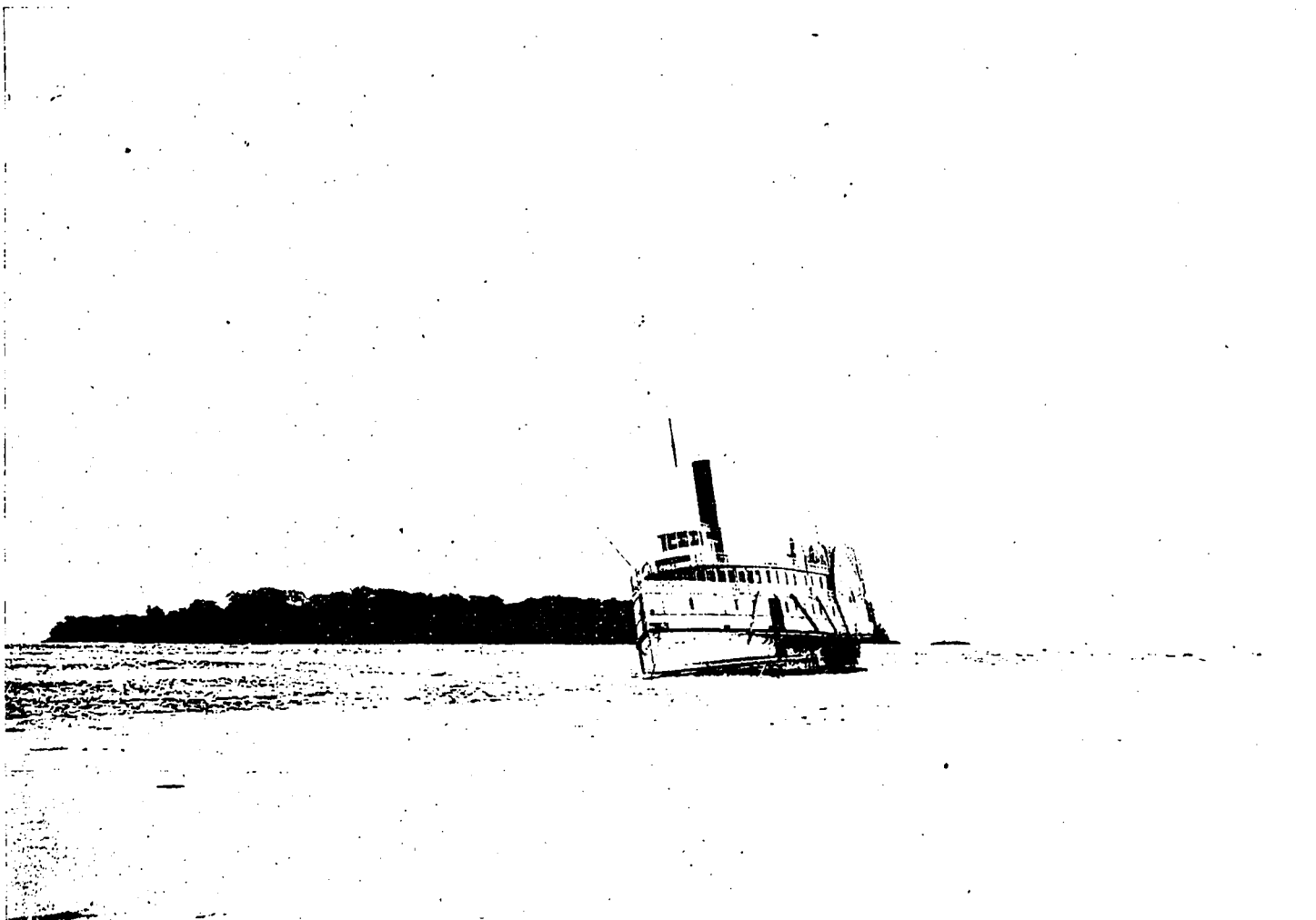
Après une brillante série de séances qui ont attiré tout Montréal et bien des touristes, le Parc nous prépare pour les fêtes françaises du 14 juillet et des jours suivants, des programmes encore plus attrayants. Ajoutons à cela les cent et une attractions que les sociétés françaises de Montréal nous offrent toujours en ces circonstances, et c'en sera assez pour augmenter — si possible — les masses qui fréquentent ce centre principal d'amusements de premier ordre.

AUX RAPIDES DE LACHINE

Photographies de M. J. A. Dumas, 113 Vitré, coin St-Laurent.



VUE PRISE DU NORD.

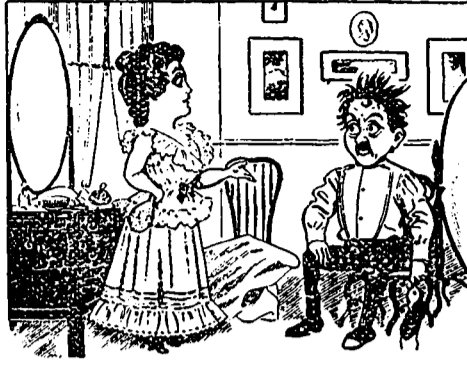


VUE PRISE DU SUD OUEST.

TROP VITE EN BESOIN



I
M. Latouche. — Le chien du voisin m'a empêché de dormir. Comment le faire disparaître sans scandale...



II
Mme Latouche. — Le voisin est un peigne ; offre-lui d'acheter son chien à bon prix.

LES DEUX MONTRES

Oh ! les amis ! quelque chose de propre que les amis !
Est-ce que ça existe, ça, les amis !

Je l'ai eu pendant vingt-cinq ans. Imbécile !

J'avais Chamoiseau pour soi disant ami depuis vingt-cinq ans. On se contait ses petites peines, ses espérances. On vivait presque ensemble. Oh ! il sait tromper son monde, celui-là ! Il était gai de caractère... gaieté commune... il avait de l'esprit... de l'esprit ! non... non... de l'à-propos dans ses reparties... et encore, au fond, il avait beaucoup lu, voilà tout.

Il faisait le généreux : il m'est venu en aide souvent... mais quoi, après tout, c'est qu'il le pouvait... S'il n'avait pas eu le sou, j'aurais voulu le voir !

A présent nous sommes brouillés pour toujours.

Il y a une heure de cela, nous nous promenions boulevard Bonne-Nouvelle : il me dit, en regardant sa montre :

Je te quitte, je vais chez mon notaire... il est trois heures et vingt cinq.

Je tire ma montre aussi : je lui réponds :

Non, il est trois heures vingt.

Pardon ! trois heures vingt cinq... tiens, regarde.

Non, trois heures vingt, te-dis-je, vois !

Trois heures vingt cinq, reprend-il, je me règle sur l'Observatoire.

Pardon, mon ami (je l'appelais encore mon ami), trois heures vingt, je me règle sur le canon du Palais-Royal.

Eh bien ! ta montre ne marque pas juste.

Comment, pas juste, ma montre ? C'est la tienne qui est dérangée.

Pour ça, non, continuait-il en ricanant, c'est un chronomètre de Besançon, garanti dix ans.

Eh bien, la mienne est un chronomètre de Genève, garanti vingt ans !

On t'a volé !

C'est toi qu'on a volé en te vendant un oignon pour un chronomètre !

A ce mot, oignon, il devient vert de colère et me répond :

Mon oignon vaut bien ta patraque !

Patraque !

Il aurait fallu que je n'eusse point une goutte de sang dans les veines pour supporter une pareille injure.

Chamoiseau, lui dis-je, sévère, mais calme encore, vous êtes un insolent !

Et vous une moule !

Monte vous même ! et si je ne me retenais...

Eh bien ? fait-il d'un air menaçant.

Mais, heureusement pour lui, je ne me suis pas retenu... je suis parti en lui jetant à la face ces mots sanglants :

Chamoiseau, tout est rompu entre nous, je ne vous reverrai jamais !

Voilà les amis !

Au fait, ce Chamoiseau, qu'est-il ?... Je ne le sais pas, moi... Je le connais depuis vingt-cinq ans, c'est vrai, mais avant ? Est-ce que je sais quelque chose de sa jeunesse !

Il dit avoir été élevé dans une ferme... Parbleu ! la colonie de Mettray aussi est une ferme. Il doit y avoir un secret dans sa vie... quelque chose de honteux.

Il s'est marié à une femme riche, d'ailleurs... petite de sentiments ! Elle fait semblant de l'aimer depuis vingt ans... et il croit ça... c'est un serin. Il a quatre enfants... il en est fier... comme c'est malin !

S'il n'avait pas eu de femme, il n'aurait pas eu d'enfant !

Et puis, cette vie retirée qu'il mène... toujours chez lui le soir... jamais au cercle... est-ce que ça prouve quelque chose de bon ? On l'aura peut-être chassé d'un cercle, autrefois ? Son nom Chamoiseau s'écrit probablement Chamoyos... c'est un Grec.

D'ailleurs, quand nous jouions au bézigue à deux sous, il avait toujours le cinq cents ! Tout se découvre ! Il me volait ! J'y vois clair, maintenant.

Sa fortune, il l'a gagnée, dit-on, dans les allumettes... ça ne prend pas !

Et l'habit rapé qu'il porte toujours, est-ce que ça ne prouve pas qu'il pratique l'usure ?

Plus je plonge au loin dans la vie de cet homme, plus je suis effrayé !

Sa belle-mère... une sainte ! il l'a tyrannisée toute sa vie ; la pauvre femme se plaignait toujours de douleurs d'entrailles... c'est louche, ça ! Et sa mort, à cette malheureuse... cette mort horrible ! tombée du cinquième étage en se penchant à son balcon ! Pourquoi se penchait-elle, cette pauvre martyre ? pour répandre ses larmes dans la rue, sans doute. On a dû la pousser... Qui ?... Je sais bien qu'il a fourni un alibi... il était sorti... mais enfin il aurait dû ne pas être sorti... On ne sort pas quand sa belle mère doit tomber d'un cinquième étage ! Et puis il aurait dû, en tout cas, se trouver sur le trottoir pour la recevoir dans ses bras. C'est clair... c'est lui l'assassin !

Et j'ai appelé cet être-là mon ami pendant vingt-cinq ans ! Allez ! quand un homme est susceptible de se fâcher à propos d'une bêtise... pour cinq minutes de différence... il est jugé !

Oser prétendre que lorsque ma montre marque trois heures vingt il est trois heures vingt-cinq !... (Il tire sa montre.) Tiens ! mais il est encore trois heures vingt ! (S'écroulant.) Elle était arrêtée ! Mais alors... Chamoiseau... j'avais tort... courons vite... Oh ! un si bon ami !... un si honnête homme surtout ! (Il sort en courant.)

OCTAVE PRADELS.

CRUELLE VENGEANCE

M. X., le riche marchand, avait refusé la main de sa fille à son caissier parce que celui-ci était trop pauvre.

Quelques mois après, le caissier prit la poudre d'escampette, emportant avec lui la portion la plus substantielle de la fortune du patron auquel il écrivit au bout d'un mois la lettre suivante :

Cher Monsieur, — Je suis riche, très riche même, mais je regrette d'avoir à vous dire que je ne suis pas en mesure d'épouser la fille d'un homme pauvre. Votre, etc.

HABILETÉ ARTISTIQUE

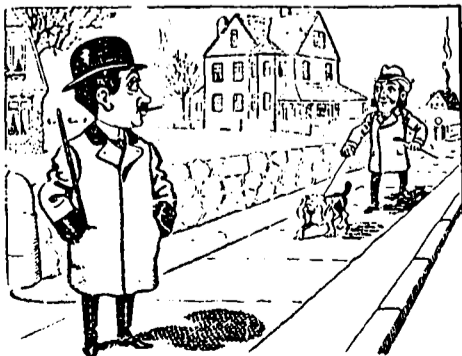
Le photographe (au moment psychologique). Je n'ai pas besoin, mademoiselle, de vous dire de prendre une expression aimable. Quand on a une jolie figure comme la vôtre, c'est une recommandation inutile.

Mlle Latouche. — J'y pense... Ce n'est pas une douzaine, mais deux que je prendrai.

LES NOCTURNES

Pour un bon nombre d'hommes, le confort chez soi consiste à retrouver, en rentrant, leurs pantoufles à l'endroit où ils les ont placées... la veille.

TROP VITE EN BESOIN — (Suite)



III
M. Latouche. — Tiens ! le voici avec sa sale bête...



IV
... Bonjour, voisin. Quel beau chien vous avez. En voulez-vous vingt piastres ?



V
Le voisin. — De suite. Il n'y a rien que je ne puisse faire pour vous.

TROP VITE EN BESOGNE — (Suite et fin)



VI

M. Latouche (à part). — L'argent est bien puissant. Je vais donner ce chien au premier passant que je verrai.



VII

Le voisin. — Mais, dites donc, vous n'avez pas l'intention de le garder chez vous ? Il nous a empêchés de dormir ces nuits dernières et j'allais l'expédier à mon frère à la campagne.



VIII

— !! — !! — !! — !!

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier rigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est filée, et lorsqu'en ses amnis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts !

CHARLES BAUDELAIRE.

DIVORÇONS !

Les Yankees sont, par excellence, un peuple "of divorcement". Dès que deux conjoints ont cessé de s'entendre, ils vont faire leur petite déposition devant le juge et huit jours après ils sont libres. Libres comme la libellule et le papillon ! Les motifs ne sont pas compliqués à découvrir : Parce que la femme ne sait pas faire le haricot de mouton.

Parce que le mari, en rentrant ivre chaque soir, laisse tomber ses bottines dans l'escalier. Non parce qu'il rentre ivre chaque soir, mais parce qu'il réveille son épouse en laissant bruyamment dégringoler ses chaussures.

Parce que le mari ne veut pas donner deux mois de congé à sa femme pour aller faire un petit tour en Europe et, qu'en outre, il s'est fait raser les moustaches.

Parce que la femme s'obstine à porter des chapeaux verts, etc. Et ce qu'il y a d'agréable, c'est que les époux divorcés peuvent, s'ils s'aperçoivent qu'ils ont fait une bouletée, s'unir une seconde fois et recommencer une vie nouvelle. C'est ce qui nous manque en France. Un de mes amis qui a longtemps habité Chicago m'a raconté à ce sujet une bien piquante anecdote.

Cet ami dont il n'est pas inutile que vous sachiez le nom, Sir Georges Awriol, après avoir passé trois ans dans la Caroline du Sud, où il faisait le commerce de hennons verts pour molistes, vint s'établir dans l'Illinois avec sa femme et son domestique.

Mais bientôt son domestique le quitta pour se marier. Il en fut vivement contrarié, car il l'avait eu tout jeune, et l'aimait beaucoup.

Trois mois se passèrent, et mon ami prenait un jour tranquillement le thé dans son bureau, lorsqu'il vit entrer son ancien serviteur.

— J'ai divorcé, lui dit-il, et si monsieur voulait me reprendre...
— Je ne puis te reprendre en ce moment, répondit mon ami, mais si j'ai besoin de quelqu'un, un de ces jours, je t'écrirai. Laisse-moi ton adresse.

A quelque temps de là, le nouveau valet de chambre du marchand d'insectes étant tombé malade, il se souvint de la visite de son fidèle Joé, et lui téléphona de venir.

Mais le bon Joé répondit : "Qu'il était infiniment peiné, mais qu'il ne pouvait pas, attendu qu'il venait de se remarier avec son ancienne femme, et que tous deux étaient fort bien placés..."

Et il ajoutait :
"En vous quittant, il y a un an et demi, je trouvai une maison où il fallait un couple marié : c'est alors que j'épousai Mary. Mais nos maîtres étant partis pour le Mexique, je ne trouvai ensuite que des places séparées, c'est pourquoi nous avons divorcé. Cette fois-ci, le patron que j'ai découvert a besoin d'un valet de chambre et d'une cuisinière : nous nous sommes donc remariés, et nous en sommes très contents, car il y avait près de huit mois que nous ne nous étions pas vus Mary et moi."

X.

LE PARCE QUE

Mme Boufface. — Le journal constate que le nombre des banqueroutes dans le mois qui s'est écoulé depuis Pâques, est de beaucoup plus considérable que pendant le mois précédent.

M. Boufface. — La raison en est fort simple. C'est dû au grand nombre de mariages qui ont lieu dans les semaines qui suivent la fin du carême.

HEU ! HEU !

Ce doit être une femme qui a écrit ceci : "Tout homme marié devrait tenir à ce que sa femme ait l'air heureuse et soit bien toiletée, quand même ce ne serait que pour faire regretter à ses anciennes "blondes" de l'avoir refusé."

IL Y A QUELQUE CHOSE

M. Latouche. — Il faut que vous prescriviez quelque chose pour ma femme.

Le médecin. — Qu'a donc madame votre épouse ?

M. Latouche. — Je ne vois pas au juste, mais il y a certainement quelque chose qui ne va pas chez elle. Ainsi hier, elle est allée magasiner et, chose anormale, elle a rapporté à la maison une partie de l'argent que je lui avais donné.

L'ÉDUCATION PERFECTIONNÉE

Mme XXX. — J'espère que dans votre pensionnat, vous enseignez aux jeunes filles comment supporter les chagrins de la vie.

La directrice. — Certes, madame. Ainsi nous leur montrons à pleurer sans se rougir le nez.

BÉBÉ AU BAIN

— Maman, essuie-moi bien pour pas que je rouille.

COUP DE LANGUE

Mlle Emma. — Mlle Antique ne te rappelle-t-elle pas une autre personne ?
Mlle Feline. — Ma foi, non... A moins que ce ne soit... Lady Smith après le bombardement.

ANALOGIE

Bor. — Vous êtes brouillé avec Chose ?

Toc. — A mort !

Bor. — Mais n'êtes-vous pas un peu parent ?

Toc. — Oui, cousin au sixième degré.

Bor. — Au dessous de zéro, alors !

HEU ! HEU !

A. — Vous êtes donc retiré des affaires ?

XX. — Oui, j'ai fait une banqueroute frauduleuse.

A. — C'est vrai ?

XX. — Parole d'honneur !

AU COLLÈGE

Le pion. — Ah ! je vous y prends à fumer.

Felice. — Oh ! peut-on dire ! mais, c'est vous, m'sieu, qui avez de la buée sur votre binoche.

A LA CAMPAGNE

Madame. — Quel beau paysage !... mon ami, si tu n'étais pas si myope, j'aurais une vue superbe.

LA FAILLITE DE LA SCIENCE

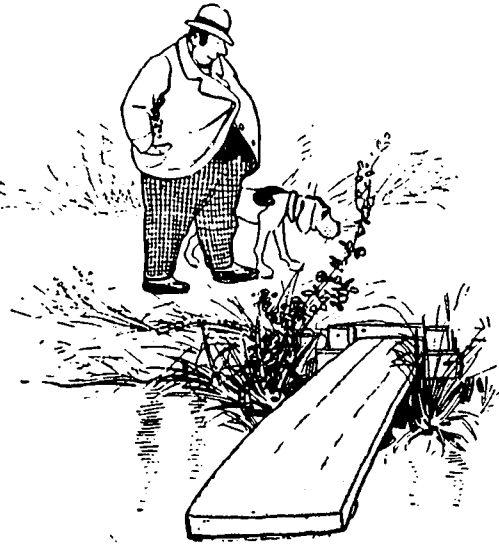


Mme Chamuzot, voyez vous, les précautions n'y servent à rien de rien : ainsi, mon pauvre cher homme, quelques jours avant de périr, il s'était fait vacciner...
Et il est mort de la petite vérole !
Mais non... ! Il s'est fait écraser par une de nos la billes.

CHRONIQUE

La réclame est un puissant agent pour l'industrie et le commerce. Ceux qui la pratiquent sont sans cesse à la recherche de quelque chose d'original, de bien inédit. Ils utilisent les circonstances les plus considérables comme les plus anodines.

HISTOIRE DE CHIEN



—Tu sens l'eau, mon Toby ; tu ne l'aimes pas, hein ?

—Si c'est une bonne affaire, pourquoi ne la faites-vous pas ?

Et l'industriel resta coi. Il n'y aurait plus en effet beaucoup de bonnes actions à louer dans le monde, si, dans chacune de ces bonnes actions on voulait rechercher et critiquer le mobilo égoïste dont elle est sortie. Il est très possible que la philanthropie des savonniers de Port-Sunlight ait pour cause première un vif désir de populariser la "marque" de leurs produits. Mais nous avons vu d'authentiques grands hommes, dirigés dans la vie par des ambitions qui n'étaient pas toujours d'un ordre très relevé, fonder sur de très petits appétits de très grands actes. Et puis après ? Songeons-nous à chercher querelle à l'écrivain qui a fait un chef-d'œuvre ou au soldat qui s'est bien battu, parce qu'à l'origine du chef-d'œuvre ou de l'exploit accompli, il y a eu l'espoir d'un gros succès de librairie ou le désir de monter en grade ?

Laissons donc les frères savonniers de Sunlight continuer à donner l'exemple de la fortune, comme disait Augier, et de la réclame bien faite. Et puissent-ils, pour le plus grand bien de tous, rencontrer beaucoup d'imitateurs."

Notre confrère parisien rappello ensuite que, il y a quelques années, les deux frères L... ouvrirent à Genève un concours de savonnage (!)

Le programme en était simple. Ils offraient un prix de deux mille dollars à la femme qui, dans un laps de temps donné, ferait la plus riche lessive.

De tous les coins de la Suisse les ménagères accoururent. Le concours eut lieu sur les bords du lac. Et il en coûta bel et bien deux mille dollars aux frères savonniers.

Mais leur savon était désormais populaire dans toute la Suisse ; et il y a des cantons entiers où on ne consomme plus que celui-là !

Je venais justement de lire ce qui précède quand nous est arrivée au Samedi, l'invitation d'envoyer un représentant à la 13^{ème} convention annuelle des agents et employés de la "National Cash Register Co.", à Dayton, Ohio.

"Nous ne voulons pas de réclame, disent les directeurs ; vous pouvez omettre même le nom de notre compagnie, dans votre rapport ; mais nous vous verrions avec plaisir étudier sur place les moyens adoptés pour rendre nos ouvriers prospères et heureux à tous points de vue."

L'invitation était accompagnée d'un bijou de brochure illustrée, d'une lecture absolument intéressante, et du programme de cette convention qui a duré six jours, réuni les 300 agents de la compagnie dans l'univers entier et donné lieu à des réunions instructives ou récréatives de toutes sortes. Ce programme contenait vingt articles et la compagnie payait tout : on peut juger de la saignée.

Voilà certes de la réclame d'un ordre supérieur et n'ayant rien du tam-tam.

Et comme on comprend bien que cette compagnie soit désireuse de montrer ce qu'elle a créé et perfectionné, quand on étudia sa brochure, surtout quand on lit ce que les principaux hommes de la république voisine — McKinley en tête — en ont dit :

Le premier cash register (compteur automatique) a été inventé en 1879 ; la compagnie du N. R. a été fondée en 1882 et jusqu'à ce jour en a fabriqué 160.000. Elle a près de 2.000 employés, hommes et femmes, qui

forment comme une grande famille. Sa manufacture comprend 65 départements dirigés non par des contre-maîtres, mais par des comités auxquels sont appelés les employés les plus capables. Et au-dessus de ces départements se trouve un exécutif de neuf membres.

Le travail qui se fait dans ses ateliers demande de l'intelligence, de la dextérité. Pour certain type de compteur il faut se servir de pas moins de 3.236 petits outils. Aussi la compagnie pourvoit-elle à l'instruction de ses ouvriers, leur fournissant les meilleurs professeurs. Voici la liste des institutions de toutes sortes qui font partie de cette unique entreprise : Ecole pour les enfants, école de mécanique, bibliothèque, club industriel, écoles pour fillettes, écoles d'économie domestique, de cuisine, de couture, de jardinage ; une banque ; 14 clubs sociaux, littéraires, musicaux, etc. ; deux associations municipales pour la bonne administration des quartiers fondés par la compagnie ; une brigade de pompiers ; une société de secours mutuel, gymnase, club de bicyclette, etc.

L'illustration, qui rapporte le fait, ajoute :

"En apprenant que cette excursion avait coûté aux patrons de Port-Sunlight la bagatelle de 150.000 francs, un des plus grands industriels de Paris s'écriait, devant nous :

—150.000 francs ? Ça n'est pas cher, la réclame qu'ils se sont faite en valait le double.

"A quoi quelqu'un répondait :

"A quoi quelqu'un répondait :



II

...Arrive... arrive...

—Ah ! elle est bien bonne, s'écria Scipion. L'autre jour j'ai cru que tu n'étais pas chez toi sur le simple dire d'un esclave, et aujourd'hui, toi, tu ne veux pas me croire alors que c'est moi-même qui te le dis ?

AU RESTAURANT

Mme Latouche. — Faites attention, garçon, vous me renversez du bouillon sur ma robe.

Le garçon. — Que Madame soit sans crainte, notre bouillon ne tache pas.

CAR...

Le créancier. — Mais, Monsieur m'avait donné rendez-vous aujourd'hui sans faute.

Le domestique. — Oh ! cela m'étonne, car il ne m'a même pas donné l'ordre de vous flanquer à la porte.

Les hommes politiques préfèrent le premier rang au premier rôle.

forment comme une grande famille. Sa manufacture comprend 65 départements dirigés non par des contre-maîtres, mais par des comités auxquels sont appelés les employés les plus capables. Et au-dessus de ces départements se trouve un exécutif de neuf membres.

Le travail qui se fait dans ses ateliers demande de l'intelligence, de la dextérité. Pour certain type de compteur il faut se servir de pas moins de 3.236 petits outils. Aussi la compagnie pourvoit-elle à l'instruction de ses ouvriers, leur fournissant les meilleurs professeurs. Voici la liste des institutions de toutes sortes qui font partie de cette unique entreprise : Ecole pour les enfants, école de mécanique, bibliothèque, club industriel, écoles pour fillettes, écoles d'économie domestique, de cuisine, de couture, de jardinage ; une banque ; 14 clubs sociaux, littéraires, musicaux, etc. ; deux associations municipales pour la bonne administration des quartiers fondés par la compagnie ; une brigade de pompiers ; une société de secours mutuel, gymnase, club de bicyclette, etc.

Les arbres, les fleurs, la verdure abondent et reposent l'œil ; dans les ateliers tout est frais, propre, bien aéré et éclairé. On y trouve des salles à manger où le lunch est aux trois quarts fourni gratuitement aux employés ; des bains, des salles de récréation ou de repos au cours du travail.

Il y a une imprimerie où sont publiés quatre journaux spéciaux pour les employés et les agents. Ces agents suivent un cours de six semaines avant de se mettre à l'œuvre.

A différentes époques de l'année les meilleurs conférenciers et conférencières du pays sont appelés à faire les frais de séances dont parlent longuement les plus grands journaux du pays.

Pour intéresser davantage les ouvriers, plusieurs milliers de piastres sont donnés en prix chaque année à ceux qui offrent les meilleures idées nouvelles pour perfectionner ce qui se rapporte à cette vraie petite république ouvrière.

On donne des prix aux jeunes garçons qui ont obtenu les plus beaux légumes sur des lisères de terrain qui leur sont partagés chaque printemps. Et ainsi de suite.

J'avoue que la lecture de la brochure de la N. R. Co., m'a fait marcher de surprise en surprise, d'admiration en admiration.

Et, je le répète, on comprend bien que les créateurs d'un pareil état de choses soient fiers d'inviter les étrangers à se rendre sur les lieux, à constater de visu et, espérons-le, à en rompre quelque désir de suivre l'exemple sur une échelle plus ou moins grande.

KODAK.

IL EST À LA HAUTEUR

Mlle Hortense. — Ça ne vous inquiete pas, même Fallet, de savoir votre fils sur l'Océan Pacifique ?
Mme Fallet. — Ma foi non... il sait nager.

LE MEILLEUR TÉMOIN

Publius Scipion, surnommé Emilien, alla un jour voir le poète Ennius, lequel étant occupé, lui fit dire par un esclave qu'il n'y était pas.

Scipion, sachant qu'il mentait, se retira néanmoins.

A quelque temps de là, Ennius vint faire visite à Scipion, et ayant frappé à sa porte, demanda si le maître était chez lui.

—Non, je n'y suis pas ! lui répondit Scipion lui-même, d'une voix forte.

—Comment, est-ce possible, lui répliqua le poète vexé, n'est-ce pas ta propre voix que j'entends. Tu te moques donc de moi ?

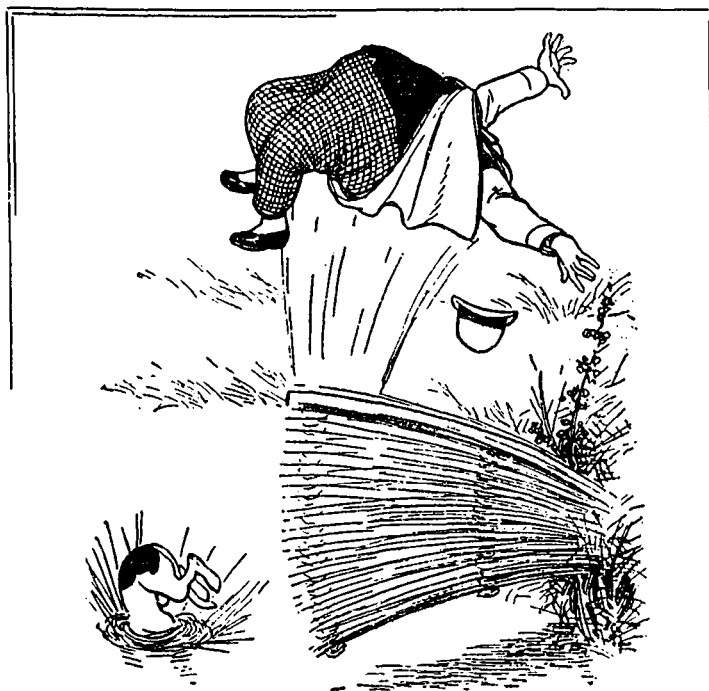
bonne, s'écria Scipion. L'autre jour j'ai cru que tu n'étais pas chez toi sur le simple dire d'un esclave, et aujourd'hui, toi,



III

...Bon, il n'y a plus qu'à donner un coup de cœur. Ouste !

HISTOIRE DE CHIEN — (Suite et fin)



IV
...Aïe ! Zing-g-sh !!...

COURRIER FEMININ

Je voudrais dire un mot de la longueur de nos robes actuelles, et appeler l'attention des femmes de goût sur les ridicules excès auxquels cette mode donne lieu.

Il est entendu une fois pour toutes que la robe trainante est jolie, jolie, très jolie. Mais cette beauté que nous lui reconnaissons n'est pas absolue. Elle n'est que relative aux circonstances dans lesquelles elle se témoigne ; autrement dit dehors, sur l'asphalte d'un trottoir ou la poussière d'une avenue, la robe longue est horrible. Pourquoi ? Parce que ce qui fait sa grâce et son charme, la netteté absolue de ses plis, disparaît sous les mille souillures de la poussière, voire même de la boue.

A la robe trainante, il faut le parquet ciré ou le tapis d'un appartement, ou encore, la molle épaisseur d'une pelouse, au sein d'un jardin ou d'un parc.

Mais la terre, la terre nue, est une chose horrible à mettre en contact avec la fraîche et soyeuse doublure d'une robe à traîne ou les dentelles d'un jupon froufroulant.

Nous étions plusieurs à penser ainsi l'autre matin en ville, tandis qu'une foule d'élégantes en très jolies toilettes circulaient sur le trottoir de nos grandes rues. Il y avait une poussière affreuse que négligemment elles soulevaient en nuage derrière elles, grâce à la traîne de leurs robes. Leurs frais chapeaux de tulle, que la mode a lancés cette année, étaient affreusement ternis par cette poudre malpropre et grise. Leurs corsages en étaient couverts sur les épaules et dans le dos. Vous imaginez en quel état devaient être les dessous !... Je pense aussi qu'au retour de cette promenade, un bain s'est imposé...

Sachons donc ou raccourcir nos robes ou les relever à la main lorsque nous sommes dehors. La mode et la raison en seront satisfaits à la fois, — chose rare !

Voici qu'avec les chaleurs sont entrées en scène les robes de toile. Et comme couleurs, dessins, motifs, la fantaisie la plus originale a pris son essor pour nous donner des étoffes de toute nature. Les rayures, les pois, les bouquets dans les nansouks, les fil-à-fil de teinte unie dans les batistes, les mousselines aux nuances de pastel, les linons pâles nous donneront cet été un lot de délicieuses toilettes.

Mode nouvelle pour cette année : costume tailleur en toile. La veste ou le boléro en toile blanche, ornée de piqués ou de petits biais de batiste, la jupe très ample du bas avec un large pli derrière donneront une toilette charmante et qui plus est, très pratique, puisqu'elle peut se blanchir à la maison. Les plastrons sans manches se boutonnant derrière sont très portés ; on fixe le boléro ou la jaquette de chaque côté de la poitrine après le plastron de façon à ce qu'ils tombent bien.

Dans les robes de toiles on peut à la rigueur se passer de sous-jupe, en mettant un jupon à volant qui va très bien. Eviter autant que possible que ces derniers ne fassent des "paquets" par derrière, car généralement

lorsqu'ils sont mal montés ils se rassemblent en arrière et font l'effet le plus disgracieux lorsqu'on relève la jupe.

La fantaisie la plus originale préside à la confection des collets et tours de cou. On les fait en tous tissus incrustés de dentelles, d'applications posées sur transparents de couleur claire, ornés de volants en mousseline, de froufous soyeux et légers. Ces collets sont à la fois indispensables pour les heures fraîches et achèvent parfaitement une toilette. Un délicieux collet vu ces jours-ci était en petit drap beige avec application de Luxeul bis sur transparent vieux-rose, à la mi-hauteur un volant en mousseline de soie plissé accordéon terminé par un dépassant en mousseline vieux-rose ; autour du cou une ruche épaisse en mousseline assortie avec dépassant roses et, partant du col, deux pans pareillement plissés et garnis de rose, tombant jusqu'aux genoux.

Un chapeau ravissant aperçu chez une modiste : une paille très fine d'un bleu pastel légèrement abaissé des bords devant et dans la nuque, une draperie en soie bleu d'un ton plus foncé s'enroule autour du fond et, appliquées sur cette soie, des fleurs brodées et découpées sur batiste blanche se posent de distance en distance.

Ce chapeau est du goût le plus riche et le plus discret.

XXX.

ANALOGIE

Un sourd, à l'Opéra-Comique,
D'ses mains faisait ingénieusement,
En guise de cornet acoustique,
A ses oreill's un prolong'ment.
"Faire l'âne pour avoir du son."

DÉFINITION

La maîtresse.—Pitou, que veut-on dire par "obscurité complète ?"
Pitou.—C'est comme qui dirait, par exemple, qu'un nègre court après un chat noir dans une cave noire

NAIVETÉ

Babylas, dans un grand port de mer, regarde embarquer du charbon à bord d'un paquebot.

—Quelle énorme quantité de combustible il faut à ces grands vapeurs ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce que ce serait si nous étions en hiver !

PAS TOUT

Elle (en larmes).—Quelle affreuse nouvelle ! Mon père vient de tout perdre à la Bourse...

Le fiancé.—Pas tout.

Elle.—Oui, tout.

Le fiancé.—Non, non, car je ne suis pas assez cruel pour leur enlever ce qu'il lui reste, c'est à-dire toi. Ainsi, adieu.

SYMPATHIE ACQUISE

Le gendre.—J'ai épousé votre fille et je dois avouer que je n'ai jamais cessé de le regretter.

Le mari.—Je sympathise avec vous : j'ai épousé sa mère.

SON YLANG-YLANG

—Fi, M. Taupin, vous sentez le tabac...

—Comtesse, chacun se parfume à sa façon : moi, c'est au maryland !

SON EXCUSE

Premier voisin.—Comment, monsieur Labranche, vous n'avez pas honte ! dans la rue avec votre chapeau sur l'oreille !

Deuxième voisin.—Que voulez-vous ! c'est la seule chose que j'aie jamais pu mettre de côté !

ENTRE AMIES

Mlle Richette.—Ce qui m'ennuie le plus, c'est le voyage de nocce. Il me semble que tout le monde va s'apercevoir...

Mlle Féline.—Bah ! ils croiront que tu es sa mère.

ANTISÉMITISME

Bob.—Quel charmant jeune homme.

Frm.—Vous trouvez ? C'est un Juif.

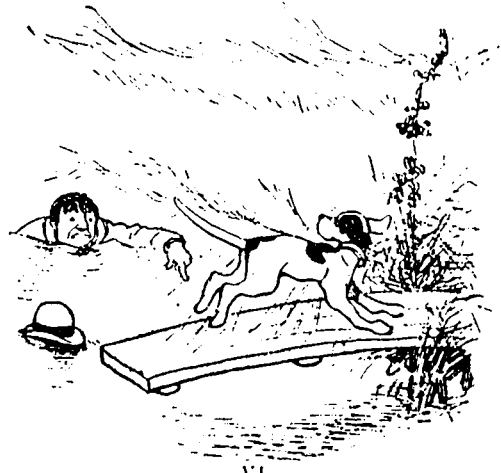
Bob.—Un bien grand hypocrite, alors !

APPRECIATION

Gatien.—Oh ! ma demoiselle, quelle joie, quelle volupté de vous entendre ! Tenez, c'est à s'en lécher les oreilles.



V
...Paf !...



VI
Le dernier acte.

CONSCIENCE RÉVOLTEE



Le voleur.—Quarante cents, ce maigre poulet ! Si c'est permis de voler les gens de cette façon-là !!!

SUR LA PLAGE

*Mer aux flots ondoyants, je l'aime en ton irresse,
Alors que ta fureur jaillit du gouffre obscur
Et tour à tour bondit, se lamente, se dresse
Et s'épuise à l'assaut du roc inerte et dur.*

*J'aime aussi ton sommeil rêveur et ta paresse,
Ton sourire insolent qui reflète l'air
Et s'en va mollement déborder sa caresse
Sur la grèce au contour harmonieux et pur.*

*Mais ton charme le plus troublant, c'est le mystère
Du mouvement sans fin qui berce la beauté
De la falaise abrupte et du flot solitaire ;*

*C'est tout ce qui frémit dans l'animalité
De tes flancs monstrueux ; c'est la plainte émourante
Où l'on entend gémir comme une âme vivante.*

LE CONTRAT

La soirée de contrat d'Harry Cowor fut marquée par des incidents regrettables qu'il importe de relater ici.

Premièrement, Harry Cowor manifesta une gaieté ingénue et attristante : il semblait dire aux parents proches ou éloignés : "J'ai encore trois jours à vous supporter, profitez de votre reste." Aussi, il avait déployé un beau sourire neuf dont il gratifiait tout venant, et, pour ne froisser personne, il appelait tous les inconnus "mon cousin" ou "ma cousine", au jugé du sexe.

Vers les dix heures, des laquais disposèrent les chaises en demi-cercle devant une table à tapis vert ; les parents s'assirent au premier rang, Harry et sa fiancée au milieu d'eux ; derrière, le commun des cousins. Entrèrent alors deux notaires ; un grand, long, et un petit, gros, selon l'usage.

Ils s'assirent près la table ; Harry pensa, joyeux : "Chouette ! ils vont faire des tours de cartes !" Hélas !

Le petit gros notaire ouvrit un cahier, toussa, et glissant sur Harry un regard de joie féroce, débuta : "Par devant maître Un-Tel et Un-Autre Tel, out comparu, etc..." Énumération de parentés d'une part, et de parentés d'autre part ; Harry, déçu, fixa le profil de sa fiancée en comptant les grains de beauté, pour s'occuper. Mais il dressa l'oreille, lorsque le petit notaire énonça d'un ton rempli de menaces : "Les deux conjoints sont mariés sous le régime dotal". Régime dotal ! Hein ! Qu'est ce ? On dit : un régime de bananes ; on dit aussi : l'ancien régime... Régime dotal inquiéta Harry ; délaissant le profil mitoyen, il suivit la lecture plus attentivement, et une graduelle horreur s'empara de sa pauvre âme confiante.

En phrases d'une officialité bourrée d'insolences, le notaire décrivait le sort réservé à sa victime. Harry n'aurait aucun droit sur la fortune que sa femme lui apportait, en cage. Il ne pourrait vendre aucun immeuble, ni disposer d'aucune parcelle de ces biens ; bien mieux, chaque somme épargnée devait être employée en valeurs dont suivait la liste, afin que l'on pût contrôler aisément la gestion de ladite dot ; Harry, présumé prodigue, ne pouvait emprunter, même s'il extorquait la signature de son épouse ; et les peines les plus terribles lui étaient réservées au cas qu'il essayât de tourner frauduleusement ces dispositions. Ainsi, petit à petit, le damné notaire imposait aux assistants l'idée que le nommé Cowor était un être tout à fait dangereux et retors, capable de tous délits, et tellement vicieux qu'il se fût empressé de manger la dot de sa femme avec des filles (ou l'héritage de ses filles avec des femmes) si les notaires n'avaient pris les dispositions ci-dessus énoncées. Il fallait donc se défier de lui comme

de la peste et le mettre dans l'impossibilité de nuire. Donc, on le garotait étroitement et on l'enfermait dans des clauses si cadencassées qu'il lui serait impossible de s'en évader. Tout était calculé, à tel point que le beau-père ayant murmuré une question, le notaire oblong répondit à haute et cavernueuse voix : "Nous avons prévu le cas de condamnation infamante du conjoint mâle." Celui-ci était atterré ; sa chaise lui parut un pilori.

Bientôt, le notaire exigu, après avoir déshonoré son patient, acheva d'en faire un objet de dégoût. A son sujet il entama la question héritage ; devant l'assemblée, il osa évoquer la mort de Cowor père et mère, la mort des parents de la fiancée, la mort des grands-parents, de la tante Kinnick, de son vieil oncle Tom, et enfin la mort prématurée de la fiancée elle-même ; tous décès navrants et ténébreux, dont seul devait bénéficier l'infâme Harry ; mais ça ne lui profiterait pas, allez ! on l'empêcherait de jouir du fruit de ses crimes.

C'en était trop, il ne put supporter cela, et se précipitant à genoux au milieu du cercle, il s'écria en sanglotant : "Grâce, ladies et gentlemen ! Grâce, parents, et vous, cousins ! J'avoue tout. J'ai vu quelle odieuse opinion vous preniez de moi, à mesure que ce monsieur dévoilait mon caractère. Je suis, en effet, un être sinistre, redoutable pour la société. Tâtez vos goussets, afin de vous assurer si vous avez encore vos montres ; si vous ne les avez plus, c'est que j'ai dû les dérober. Je méditais de mettre ma femme et mes enfants sur la paille et de me rouler éperdument dans les plus basses débauches. Un divorce scandaleux aurait délivré la malheureuse. Je n'ai pas encore tué père et mère et beaux-parents ; mais soyez sûrs que ça n'aurait pas tardé ; et elle-même, la chérie, était menacée, comme ce monsieur vous l'a fait comprendre. Sauvez-la, sauvez-les, pendant que cela est possible.

"Quant à moi, je ne saurais souiller plus longtemps la pure lumière du jour. Adieu, et pardonnez à ma mémoire."

Lorsqu'il eut achevé, bousculant l'assistance consternée, il se rua vers la porte et disparut.

On ne l'a jamais plus revu.

BILL SHARP.

DE DEUX CHOSSES L'UNE

Le père.—De quoi souffre ma fille ?

Le médecin.—Avant de pouvoir répondre, il me faut savoir si elle n'a pas eu quelque chagrin d'amour tout récemment ?

Le père.—Rien de cela, j'en suis certain.

Le médecin.—Alors elle a la grippe.

A LA RECHERCHE D'UN LOYER

—Alors, vous faites payer le troisième étage plus chèrement que le premier ?

—C'est logique, monsieur. Au troisième, il y a moins de déjections à recevoir des voisins d'en dessus.

AU CLUB

—Eh bien, major, êtes-vous pour la majorité ou pour l'autorité ?

—Comme militaire, je suis pour l'autorité, mais comme major je suis pour la majorité.

PRESQUE UNE GAFFE

Pierre.—Depuis le temps que nous nous sommes vus... Je suis marié maintenant, je te présenterai ma femme au souper. J'y pense : n'as-tu pas passé quelque temps à St-Gatien ?

Paul.—Oui, près d'une année.

Pierre.—As-tu connu Mlle Brindille ?

Paul.—Très bien, je lui ai même été fiancé. Pas rien que moi d'ailleurs.

Deux ou trois de mes amis aussi.

Pierre.—Ah ! bah... Et bien, elle est devenue ma femme...

DÉCLARATION

SES IMMUNITÉS

Baptiste.—Vous pas fumer ici !

Le visiteur.—Vous fumez bien vous !

Baptiste.—Moi... suis gardien pour empêcher fumer !

UN PORTE-BONHEUR

Philidor.—Justo Ciel ! quel vieux chapeau vous portez là !

Celestin.—Ne blaguez pas mon chapeau, je le porte avec bonheur.

Philidor.—Pourquoi cela ?

Celestin.—Ma femme m'a déclaré que tant que je porterais ce couvre-chef, elle ne sortirait pas avec moi.

STATISTIQUE

La moyt une des familles est de 4.13. La fraction est probablement le mari.



—J'aimons tellement, Marie-Jeanne, que je crainons ben que j'aimons plus qu'ma jument.

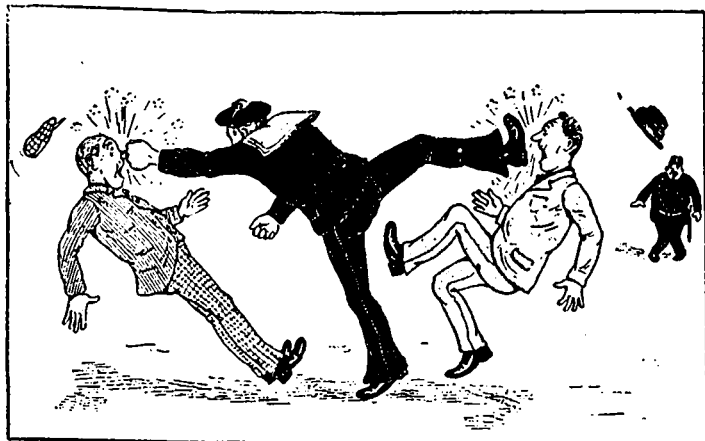
LE MATELOT PACIFICATEUR



I. — !...



II. — !...



III. — !...



IV. — Heureusement que je les ai séparés.

L'ASSIÉGÉ MALGRÉ LUI

Le soir même de la première représentation de son drame populaire : *Le Rempailleur de chaises*, Levrette jugea bon de se rendre, aux environs de six heures, chez Bouillabaisse, le critique influent, pour recommander l'ouvrage en question à sa bienveillante indulgence.

— Monsieur est à table, lui dit la bonne, mais comme il a bientôt fini, veuillez donc entrer au salon et me remettre votre carte.

Ce soir-là, Bouillabaisse dînait seul. Du salon, contigu à la salle à manger, Levrette entendit distinctement le cher maître s'exprimer ainsi :

— Encore un raseur... qu'il attende ?

— Est-ce que monsieur, hasardant timidement la bonne, veut bien m'accorder la permission de la soirée ?

— Tout de suite, si cela peut vous faire plaisir, Constance.

— Ça ne dérangera pas monsieur ?

— Pas du tout ; j'ai fini de dîner, je prendrai mon café sur les boulevards.

Constance ne se le fit pas répéter deux fois.

Quant à Bouillabaisse, il se mit à ronchonner :

— Est-ce malheureux d'aller s'enfermer dans une fourmilière toute une soirée, alors qu'il doit faire si bon au Bois de Boulogne. Maudit *Rempailleur de chaises*, va ! Je vais bien t'arranger !

Puis, son dernier grain à peine broyé, il se leva, et Levrette entendit le grinement de ses bottines se perdre dans quelque pièce lointaine.

Une heure s'écoula : Bouillabaisse n'avait pas encore paru et un silence profond régnait en tyran. Levrette, qui avait déjà vécu là une heure d'anxiété et trouvait que c'était suffisant, se leva, ouvrit timidement la porte du salon, et, en présence de l'obscurité la plus complète qui avait envahi le couloir, fut pris d'une affreuse appréhension.

Il s'enhardit, frappa à toutes les pièces, mais celles-ci sonnaient le creux comme des boîtes à violon. Il se dirigea vers la porte d'entrée : elle était fermée à triple tour ; la cuisine était vide comme le reste de l'appartement ; alors, de rage, Levrette prit place à la table de Bouillabaisse et, affamé, se vengea sur un os de gigot dont il chercha à extraire encore quelques vestiges de viande.

Il essaya, ensuite, de crocheter la porte de la cuisine, petit jeu qui intrigua fort les voisins ; il réussit à l'ouvrir ; mais, au même instant, une voix hurla : « Au voleur ! » et une personne affolée se précipita dans l'escalier. Levrette allait descendre à son tour lorsqu'il vit, montant à perdre haleine, le concierge et plusieurs locataires armés de gourdins menaçants et de vieux pistolets qui ne marchaient plus.

En l'apercevant, ils s'écrièrent victorieusement :

— Nous pinçons les voleurs qui terrorisent le quartier, nous n'allons pas les rater, ils sont chez M. Bouillabaisse, à l'aide !

Levrette, qui voyait sa peau courir les plus grands risques, rontra précipitamment et se barricada derrière la porte de la cuisine, en criant à son tour :

— Je suis l'auteur de *Rempailleur de chaises* dont la première a lieu ce soir ; laissez-moi sortir, je vous en supplie, j'ai quelque chose à dire au souffleur.

Des voix terribles répliquèrent :

— Tu mens, brigand, il ne faut pas nous en conter à nous autres, tu ne nous échapperas pas !

De puissantes épaules essayèrent d'enfoncer la porte.

— Puisque vous restez sourd à mes raisons plus que plausibles...

— Il dit *explosible*, il va nous faire sauter ! lit le concierge atterré.

— ... Je vous conseille de rester tranquilles, car j'assomme le premier qui cherchera à entrer ici, avec l'os de gigot que je tiens à la main. Je vous attends donc sans défaillance.

En entendant de telles menaces, le concierge et les locataires prirent peur et allèrent avertir la police. Une heure après, arrivaient un cordon de *cogne-dur* des brigades centrales, un bataillon de la ligne, baïonnette au canon, les pompiers de la rue Château-Landon et ceux de la rue Blanche.

Ils cernèrent la maison et attendaient encore à minuit des ordres de la préfecture, lorsqu'un monsieur, qui n'était autre que Bouillabaisse, fendit la foule en criant :

— J'ai oublié un homme chez moi !

Le concierge y perdait son latin (langue dont il ne savait pas le premier mot, d'ailleurs) ; il cria en poursuivant Bouillabaisse :

— Mais vous allez vous faire éreinter.

— C'est bien mon tour, répondit malicieusement le critique.

Bouillabaisse délivra Levrette ; c'est ainsi qu'il apprit que son prisonnier involontaire était l'auteur de *Rempailleur de chaises*. Ce dernier lui reprocha de lui avoir fait rater la première de son drame.

— Eh bien ! mon cher ami, répondit Bouillabaisse, vous devriez m'en être reconnaissant, car vous vous êtes moins embêté que nous.

Et, pour l'en dédommager, il l'assomma dans son feuilleton de la semaine. Levrette ne s'en est jamais relevé.

ALPHONSE CROZIERE.

DIALOGUE NOCTURNE

Il est deux heures du matin ; monsieur entre en chantonnant.

— C'est un beau temps pour rentrer, clame l'épouse.

— Ah ! je suis bien content de t'entendre dire cela, je m'imaginais que tu trouves qu'il était un peu tard.

A QUOI BON ?

Louise.— Ne veux-tu pas devenir grand comme un homme ?

Toto.— A quoi bon ? Les autres garçons vont grandir aussi et ce sera toujours tout aussi difficile que maintenant de les battre.

PAS DE RÉCIPROCIÉTÉ

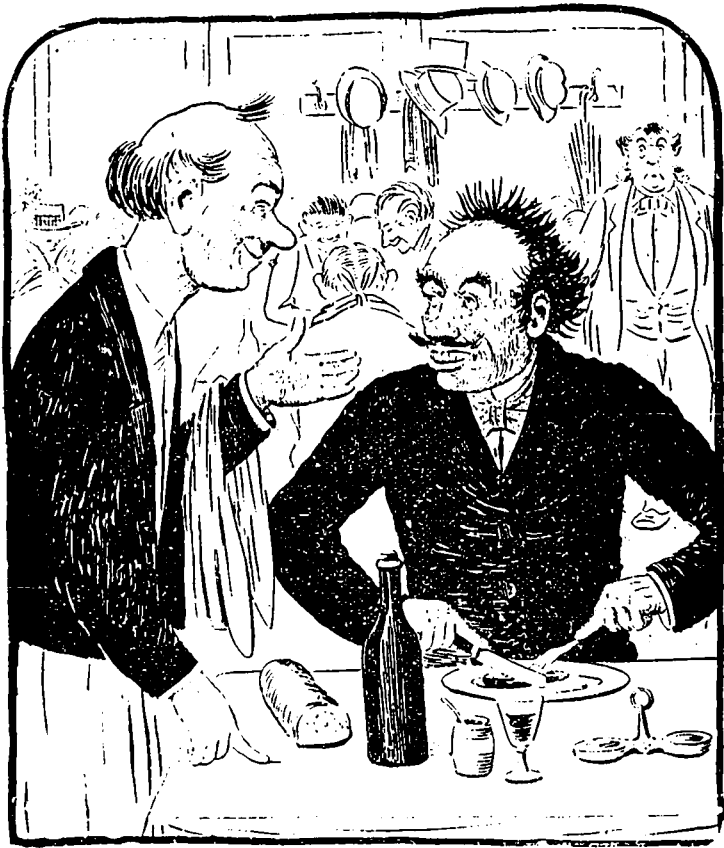
Mendigot.— Monsieur, pouvez-vous me donner un petit sou ?

Grognon.— Je vous forez observer, monsieur, que je ne vous ai jamais rien demandé !

AXIOME

Il faut beaucoup d'esprit pour imiter la bêtise.

AU RESTAURANT



— Pourquoi me donnez-vous un bifteck si dur aujourd'hui ?
— C'est que j'avais cru remarquer que Monsieur avait un râtelier tout neuf.

REGRET

*J'étais heureux de peu de chose,
J'avais un champ vert, jaune et gris
On ne fleurissait qu'une rose,
On me l'a pris.*

*J'avais un sentier solitaire,
Je cueillais des vers tout écrits
Dans son calme et dans son mystère,
On me l'a pris.*

*J'avais un ruisseau sous les armes,
Ses flots purs et jamais turis
Baisaient les riens rochers informes,
On me l'a pris.*

*J'avais le gâchard qui passe,
Troublant le marin de ses cris,
Son aile souffletait l'espace,
On me l'a pris.*

*Loin du bruit orange des grèves,
J'avais sous les rampeaux fleuris
Un coin pour y rêver mes rêves,
On me l'a pris.*

*Quand je pleurais quelque chimère,
Quelques songes longtemps chéris,
J'avais le baiser de ma mère,
On me l'a pris.*

CLOVIS HUGUES.

L'HOMME AIMABLE

Au moment où le train allait partir, un voyageur se présenta devant notre wagon. Nous étions neuf dans le compartiment, et pour avoir au moins une place libre, nous affirmâmes que la dernière était gardée. Mais le nouveau venu nous dit, d'un air très aimable :

— Voyons, mes amis, je sais bien ce que ça veut dire... Vous me faites un conte... Mais qu'est-ce que cela vous fait ?... Si ce n'est pas moi, c'est un autre voyageur qui montera... Autant moi... L'autre serait peut-être un vieux monsieur quinteux, bilieux... Soyez sûrs que je regrette fort de vous déranger...

Et il monta.

Il avait deux valises et des paquets. Pour arriver à caser tout cela sur les filets déjà pleins, il fallut démolir les échafaudages savants que nous avions longuement combinés. Mais tout ne pouvait pas y contenir et nous dûmes prendre des paquets sous les banquettes, ce qui nous gêna fort les jambes. Comme cette installation avait dérangé tout le compartiment pendant une bonne demi-heure, quelques-uns grommelèrent contre l'intrus, cause de tout ce remuement. Des yeux furibonds se tournaient vers lui, et un gros monsieur qui avait le coin dit tout haut :

— Sa rebbleu ! Il y a des gens rudement assommants...

Alors tous dirent :

C'est vrai... On n'est pas encombrant de la sorte.

Mais le voyageur, avec un sourire charmant :

— Mes amis, nous avons peut-être sept cents kilomètres à faire ensemble... Ce n'est pas la peine de nous disputer... Il vaut bien mieux s'entendre... Arrangeons-nous pour être très aimables les uns envers les autres... Et tout le monde sera content...

Il n'y avait pas moyen de répliquer à des paroles si sages, ni de garder rancune à l'aveugance de ce sourire. Personne ne dit plus rien, et l'on déplia les journaux.

Comme j'ouvrais le *Journal*, l'homme aimable, que j'avais la chance d'avoir à mon côté, me dit :

— Tiens, le *Journal*... Vous me rappelez que je voulais le prendre avant de monter en wagon... Mais j'étais si pressé... Sapristi, j'ai oublié... Et j'ai justement à y voir quelque chose de très intéressant pour moi... Si j'osais, monsieur... pour une minute... Mais non, je vais vous déranger... Vraiment, je n'ose pas... j'abuse... Croyez que je suis d'une confusion...

Naturellement, je m'empressai de lui offrir mon journal, qu'il ne prit qu'après s'être confondu en excuses.

Sapristi oui, il avait quelque chose d'intéressant à y voir... Il commença à la première ligne. Et son visage s'éclairait, il souriait, remuait des approbations... Quand il eut fini le premier article, il se mit à lire le second. Ici, sa figure s'embruma, autant qu'il convient à la figure d'un homme aussi aimable. Il secouait la tête doucement, faisait : "Oh ! oh !" avec une moue, mais cela sans colère, comme s'il grondait l'auteur un tout petit peu, d'une façon pas méchante... L'air avenant du monsieur qui dit à quelqu'un qu'il entend lâcher d'énormes sottises : "Voyons, mon ami, il me semble que vous allez un peu loin." Et il tourna la feuille.

Je commençais à m'impatienter. Je regardai la campagne. Je comptai les fils télégraphiques qui montaient et descendaient à travers la portière. Il y en avait tantôt quatre, tantôt cinq. Et par derrière, les feuilles des arbres accrochaient des notes sur cette portée de musique. Finalement, cela m'ennuya. Je me tournai vers mon voisin. Il était toujours plongé dans mon journal, gardant l'affabilité de son inaltérable sourire. Il lisait la troisième page, toujours vivement intéressé. Je retenais mon énervement avec peine. A tout autre, j'aurais donné un coup de coude, en disant : "Quand vous aurez fini..." Mais avec un homme si aimable...

Et il lut tout, le misérable : les annonces, les correspondances personnelles, jusqu'à la dernière ligne. Il les savourait, les analysait, il cherchait à comprendre les syllabes mystérieuses sentant bon les choses défendues, les rendez-vous piquants... Il plissait les yeux d'une façon gourmande. A la fin, il replia le journal très soigneusement, et me le tendant du bout de son sourire :

— Cher monsieur, j'ai peut-être abusé... Il est vraiment très bien, ce numéro...

Enfin, j'étais rentré en possession de mon *Journal*. Mais, à ce moment, la nuit commençait à tomber. Et il devenait très difficile de lire dans le wagon. Au bout de quelques lignes, je dus m'arrêter et remettre le journal dans ma poche. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mon cher monsieur, je suis bien aise d'avoir acheté le *Journal*.

Le train ne s'arrêtant à aucun buffet, tout le monde avait apporté des provisions. A sept heures, on descendit des paniers et des valises, d'où chacun sortit des paquets à papier jaune et gras. A ce moment, l'aspect du compartiment était très curieux : les uns dans leur débraillé isolément égoïste, étalaient leur repas sur leurs genoux, mordaient à belles dents sur une cuisse de poulet, puis, la bouche pleine et huileuse, buvaient au goulot de la bouteille, sans façon, la faisaient passer à leur femme, à leurs enfants, emplissant le wagon de leurs affaires intimes, de miettes de pain, de peaux d'orange et des odeurs lourdes de leur mangeailles. Les autres timides, rapetissés dans leur coin, la tête tournée contre la cloison, tiraient des provisions de leur panier, furtivement, par petits morceaux honteux, puis très vite, avec des rougeurs d'être vus, ils fourraient les os dans leur poche.

L'homme aimable parut très étonné.

— Comment ?... Est-ce que vous avez aussi apporté des provisions !

— Mais oui... il fallait bien... Le train ne nous laisse nulle part le temps de dîner...

— Ah ! par exemple, mais je ne savais pas... mais je n'ai rien apporté, moi... Eh bien, mon cher monsieur, vous avez devant vous un homme ennuyé...

J'ouvris ma valise en disant :

— Ça, c'est vrai... c'est voyant...

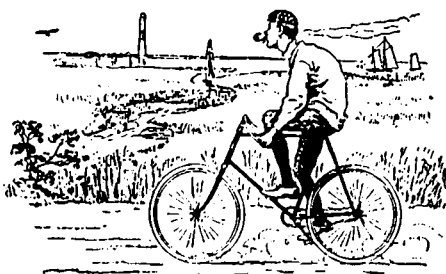
— Eh bien, en voilà une histoire... C'est que j'ai l'habitude de faire mes trois repas par jour, moi... Et j'ai déjeuné à dix heures, ce matin... Je commençais justement à avoir une faim... Ah ! par exemple... par exemple...

L'aventure du *Journal* m'avait laissé un point de rancune, et son ennui me remua d'une petite joie méchante. Je pensai : "C'est bon... Tu vas aussi poser un peu, mon camarade..."

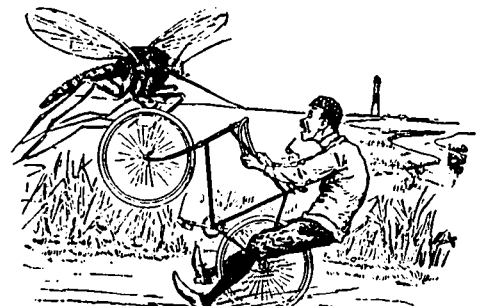
Mais, devant sa détresse navrante, je ne pus détourner ma pitié.

— Écoutez... Je n'ai pas grand'chose à vous offrir... Mais ma foi, nous couperons l'allumette en quatre...

RENCONTRE DU CYCLISTE AVEC UN...



I



II

Je lui tendis un quart de poulet.

—Partageons...

Il s'inclina d'une façon charmante.

—Oh ! cher monsieur... c'est vraiment trop aimable à vous... Non, je vous suis profondément reconnaissant... mais je n'accepterai pas ce sacrifice...

—Mais non, je vous assure !... Vous savez, à la guerre...

—Non, je ne peux pas... vraiment je ne...

—Allons !... sans façons...

—Enfin !... pour ne pas refuser... Un tout petit morceau, alors...

Et il prit l'aile.

Ça, il prit l'aile, et je dinai fort mal. Mais il me rendit une assiette si friande de remerciements et de bénédictions, que ma vanité savoura cette confiture et s'en fit un dessert exquis.

La nuit était venue. Au plafond vacillait une petite lampe huileuse, dont la lueur falote éclairait les bizarres attitudes des voyageurs tendus dans l'effort de dormir.

Mon obligeant voisin se tourna vers moi :

—Mon cher monsieur, il est évident que nous allons passer une nuit déplorable... Mais peut-être qu'en s'arrangeant... en nous appuyant l'un contre l'autre... Voyez-vous, il n'y a rien comme de s'entendre.

Je répondis :

—Je ne demande pas mieux... Arrangeons-nous le mieux possible...

Il s'était déjà allongé contre mon épaule :

—Tenez, comme ça...

J'allais protester : " Ah ! mais non... pardon " car j'étais infiniment plus mal qu'auparavant. Mais j'eus la faiblesse de ne rien dire sur la minute. Et quand, agacé, je m'apprêtais à le secouer d'un coup de coude, je m'aperçus que déjà il s'était endormi.

Il dormait gentiment la bouche en cœur, d'un sommeil aimable comme son visage où était toujours figé entre d'élégants favoris, son tranquille et charmant sourire. Vraiment cet homme était comme parfumé d'affabilité. Elle s'échappait de toute sa personne, du moindre de ses gestes, de ses mots, s'évaporait autour de lui. Même inconscient, endormi, il en restait enveloppé. Et cette immuable amabilité était devenue une force, contre l'inertie de laquelle devaient se heurter les rancunes, les misères, les lassitudes de la vie mauvaise.

Naturellement, je ne troublai pas le calme de ce sommeil, et j'en gardai la lourdeur sur mon épaule. Pourtant il me gênait horriblement. Mon bras était pris sous son poids, endolori de fatigue, et je n'osais faire un mouvement, de peur de l'éveiller. Je restais ainsi, les yeux clos, ne pouvant m'endormir dans ce malaise. Le compartiment était affaissé dans le silence. Seuls, les battements du train remuaient l'ombre tiède. Des heures passèrent, j'ignore combien. Enfin, une torpeur lente m'engourdit, et je m'appesantis en une somnolence.

A peine assoupi, je fus troublé par un redressement de mon voisin qui disait :

—Non, ma parole, je crois que j'ai dormi. Mais, en vérité... J'ai même dormi très longtemps... Ah ? par exemple... très curieux.

Il s'ébrouait, s'étirait.

—Et vous, cher monsieur, avez-vous pu vous reposer un peu !...

—Je répondis par un grognement vague, sans ouvrir les yeux.

C'est qu'il continuait, le misérable :

—On est horriblement mal, dans ces trains... Ces wagons sont d'un peu confortable... Parlez-moi de l'Amérique. Connaissez-vous les wagons américains ?

Je ruminai :

—Non...

—Que je suis donc fatigué !... J'ai tous les membres ankylosés... C'est ma jambe surtout... Vraiment désagréable... J'ai mal dormi, tout de même...

Dieu le bénisse ! sur mon épaule...

Il remuait, baissait le col de son pardessus, tirait son pantalon pour effacer les plis.

—Sapristi, quelle heure peut-il bien être ?

Je sentis qu'il sortait sa montre.

—Deux heures ! Ah ! par exemple... vous seriez-vous douté qu'il fût déjà deux heures ?

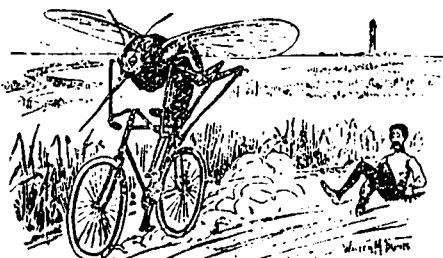
Il y eut une minute de silence. J'eus un fol espoir qu'il allait me laisser tranquille. Ah bien ! ouiche...

—A la maison, tous les miens dorment à cette heure... Tenez, je les vois, ces chers petits, paisiblement endormis sous leur édredon blanc...

... MOUSTIQUE DE L'EXTRÊME NORD



III



IV

SOUVENIRS DU BEL AGE



—Te rappelles-tu quand je chantais " la voix des Chênes " ? quelle tempête de bravos et de bis !

—Et moi donc, quand je chantais " La Marseillaise ! " Quel tremblement de terre.

des enfants étonnants... déjà en septième, oui monsieur... L'année dernière, l'aîné a manqué avoir le prix de lecture... Il s'en est fallu d'un point, pensez... Puis, entre nous, vous savez, le professeur... Il ne faut pas dire, parce qu'après tout, on ne peut jamais affirmer... Eh ! eh ! le jeune va bien aussi... Nous comptons le faire entrer à l'École polytechnique... Au moins c'est l'idée de la maman... Enfin, on fait ce qu'on peut...

Quand, vers les neuf heures du matin, l'homme aimable nous quitta à une station au bord des champs, nous l'aidâmes à descendre ses valises, et lui fîmes passer ses paquets. Il remercia, salua les voyageurs très poliment, et nous dit avec une affabilité exquise :

—Eh bien, mes compagnons, voilà ce long voyage au bout des rails... Nous aurions pu nous disputer, nous aigrir... Et tout s'est passé d'une façon très agréable, parce que nous nous sommes arrangés... Sinon, la vie ne serait pas possible... Tandis que, comme cela, en se faisant des concessions mutuelles...

JEAN MADELINE.

REPOS COMPLET

Lui.—Le médecin dit que je suis rendu à bout, que le repos m'est nécessaire, qu'il me faut m'éloigner de la ville.

Elle.—Mais je ne puis pas t'accompagner...

Lui.—Je le sais bien, car ça fait partie du traitement.

CE QU'ELLE A DIT

Le monsieur.—Qu'a dit Madame, quand tu lui as remis ma lettre ?

Le commissionnaire.— Elle a dit : " Chouette ! voilà des nouvelles de mon singe ".

AU RESTAURANT

Le client.—C'est stupide ! m'apporter le fromage quand j'en suis au poisson !...

Le garçon.—Que monsieur se tranquillise : les Grecs disaient que deux mauvaises odeurs en formaient une bonne !

DIS-MOI QUI TU HANTES...

Le monsieur.—Mais qu'avez-vous donc fait des bottines que je vous ai données hier ?

Le mendiant.—Ah ! monsieur ! ne m'en parlez pas ; j'ai couché avec un copain et ce matin il s'est réveillé avant moi.

CERCLE VICIEUX

Toto (monologuant).—Si je consens à me laisser extraire ma dent, ils me donnent cinq cents ; avec les cinq cents j'achète des bonbons ; les bonbons me donnent un autre mal de dent, et ainsi de suite.

CHEZ LES ZOULOUS

--Est-il célibataire ?

--Comparativement... Il n'a que douze femmes.

ÇA SOULAGE

Le fils.—Pourquoi as-tu mis le portrait de ta belle-mère dans ton bureau ?

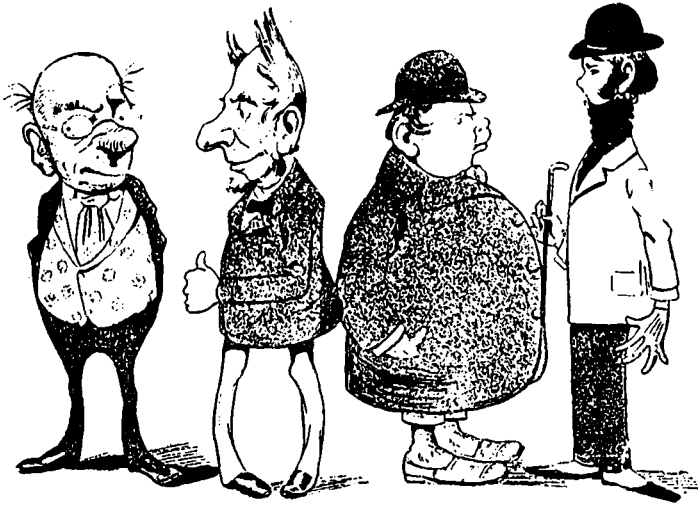
L'atouche.—Je lui flanque des gilles quand ma femme est sortie ; ça me soulage.

ENTRE AMIES

Agnès.—Il dit qu'il m'adore. Et pourtant il ne me connaît que depuis une semaine.

Gertrude.—Mais c'est ce qui explique.

HISTOIRE NATURELLE



“L'homme se distingue des autres animaux par la beauté sculpturale de ses formes et la majesté de son attitude”, a dit Buffon.

LEUR RIRE

*J'aime ton rire, mignonne,
Ton rire franc qui claironne
Joyeux dans notre maison ;
Ton bon rire, et sa monnaie
Le sourire qui m'égaie,
Je les veux mettre en chanson.*

*Les plus des lèvres charmées
Sont pour les dents si menues
De coquets encadrements,
On dirait qu'un virtuose
En cet écrit blanc et rose
A mis perles et diamants.*

*Ton rire pourtant m'attriste,
Car c'est un subtil artiste
Qu'un hoquet épanouit ;
Ton rire est parfois un leurre,
Méchant amie, et je pleure
Lorsque tu te réjouis.*

*Tu sais trop bien que je t'aime,
Et tu ris de ce poème
D'amour que je vais rêvant.
Soit ! méprise ma tendresse
Mais n'en ris plus : ça me blesse,
—Ou dis-le plus gentiment.*

D. CALDINE.

OFFENSE IMPUNIE

Connaissez-vous l'adjudant Contrequarte, maître d'armes au 3e zouaves ? En voilà un fameux lapin !

Il ne fait pas bon marcher sur le pied ou bousculer involontairement un pareil lascar qui ne fait ni une ni deux et vous traîne illico sur le pré.

En a-t-il eu des affaires d'honneur ! Ses duels sont innombrables ; il en a lui-même perdu le compte.

C'est qu'il est intraitable sur le point d'honneur !

Un homme qui le regarde de travers, est un homme mort.

Parmi les prouesses qu'il se plaît à raconter, est la fameuse histoire de son duel avec un Anglais qui, un jour, avait, devant la porte de la caserne, photographié l'adjudant avec son “instantané.”

—Comprend-on ça ! me photographier sans ma permission !... hurla Contrequarte.

Foutu paire de claques ! envoyé témoins. Le lendemain, je l'ai tué, coup foudroyant... Instantané, moi aussi.

Je fais des instantanés, disait-il avec un rire qui glaçait les assistants.

Et sa rencontre légendaire avec un officier italien.

—Escrime à la San Malato... Pini... fumistes. J'ai marché droit sur lui et d'un coup de pointe au cœur je l'ai descendu.

Un jour qu'il racontait pour la mille et unième fois ses prouesses au milieu d'un cercle d'auditeurs respectueux, Eusèbe Barbouche, un vieux zouzou qui a fait la campagne du Mexique, lui dit :

—Je connais pourtant quelqu'un, mon adjudant, qui se vante de vous avoir mis la main sur la figure.

—A moi !... rugit le maître d'armes.

—Oui, à vous, et plusieurs fois encore.

—Et je ne l'ai pas tué, il vit encore ? C'est pas possible !

—Non, il est bien vivant, il est même au régiment et il s'en vante à chaque instant.

L'adjudant bondit ; blême, hors de lui, il serre convulsivement les poings.

—Où donc est-il, ce lâche !... Où est-il que je l'extermine, cet imposteur !... quo je le mange, ce fanfaron !... Qu'il vienne me dire en face qu'il m'a mis la main sur la figure, sandioux !

“Personne, entendez-vous, tas de clampins ? personne n'a seulement fait l'ombre du geste de lever la main sur moi, de toucher un poil de ma moustache !

“Pour sa vantardise et son mensonge, à celui-là, je veux le tuer !...

On calme Contrequarte, on l'entoure.

—Allons, allons, lui dit-on, c'est une plaisanterie !

—Non, non, je veux le voir... Où est-il ? Son nom ! je le veux !

Alors, toujours goguenard, Barbouche dit :

—Eh bien ! je vais vous le montrer.

Et il se dirige vers la cantine.

Il y a là des zouaves qui prennent l'absinthe ; parmi eux, notre vieil

ami Dache, le perruquier, qui les fait tordre en leur racontant une de ses vieilles blagues, car il en possède un vrai sac.

Toujours dans un état de fureur impossible à décrire, l'adjudant s'écrie :

—Où est-il ?

—Cherchez, cherchez, il est parmi ceux-là !

—Où ?... lequel ? que j'aie sa peau !... Quel est celui qui s'est vanté de m'avoir mis la main sur la figure ?

Alors, Dache, tout tranquillement, avec ce sourire intraduisible qu'il a lorsqu'il dit ses meilleures blagues :

—Eh bien ! parbleu, c'est moi... quand je vous rase.

GRIOLET

HISTOIRE ARABE

Djoha loua un jour sa maison à un Arabe revenant de pèlerinage, et se fit payer d'avance une année de loyer, ne se réservant que le droit de planter un clou dans la *skifa*, couloir compris entre la porte de la rue et celle de la cour intérieure, et de disposer ce clou ainsi que bon lui semblerait. Le locataire étant entré en possession, Djoha, dès le lendemain, se rendit au logis, un chien mort sous le bras, planta son clou, et accrocha ledit chien mort à la muraille.

Une épouvantable infection ne tarda pas à être la suite de ce procédé.

On décrocha le chien ; mais le jour suivant Djoha en rapporta un autre. Cet *habeas corpus* déplut au locataire. De là procès devant le kadi. La justice arabe n'est guère moins stricte que la justice romaine. *Uti et abuti*, user et abuser, c'est la propriété. D'ailleurs, il y avait dans l'acte : *Planter un clou et en abuser à discrétion*. Le locataire perdit sa cause avec dépens. Djoha garda le loyer et rentra dans le jouissance anticipée de son immeuble.

OPPORTUNISME

Madame.—Dites donc, Joseph, pourquoi sifflez-vous des airs aussi communs en cirant les bottes.

Joseph.—Ah ! Madame, quand je cire les bottines de Madame je siffle des airs d'opéra.

A LA GRANDE EXPOSITION

—M. Loubet a promis de revenir dans six mois inaugurer la fermeture.

—Tout sera prêt, je l'espère.

PHILOSOPHIE COURANTE

Un homme a atteint la vraie grandeur quand il mérite l'opinion qu'il a de lui-même.

GATIENNERIE

Fabien.—Quelle est l'opinion politique de votre médecin ?

Gatien.—Il ne doit pas en avoir, car je ne l'ai jamais entendu crier *vive* personne.

MÉTIER FACILE

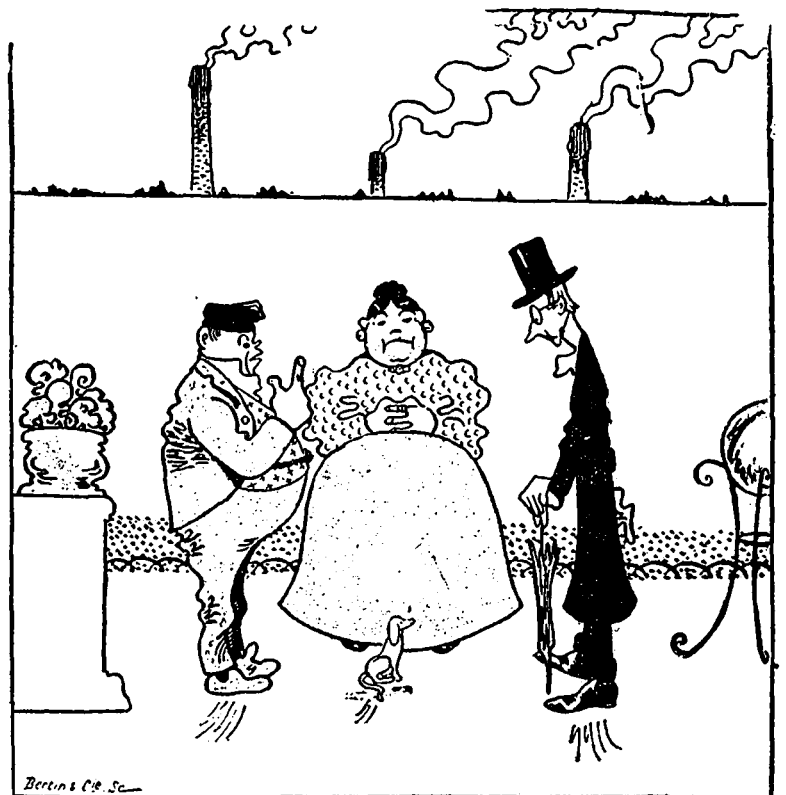
X.—Que fait donc votre frère que je ne le vois plus dans les environs ?

XX.—Il a une place dans un cirque et voyage actuellement.

X.—Ça paye ?

XX.—Très bien et presque rien à faire. C'est lui qui met sa tête dans la bouche du lion.

SÉCURITÉ



M. Burnabé.—Tiens, un chien ! je croyais que vous ne pouviez pas les souffrir ?
M. Gatien.—C'est vrai, mais la campagne, l'été, est si peu sûre, que nous avons voulu nous assurer un défenseur.

La Jarretière de la Mariée

Roger de Vigneules vit arriver chez lui, ce matin-là, son principal créancier, le père Salomé, encore plus revêché et plus intraitable que de coutume.

—Non, monsieur le comte, je ne veux plus attendre ! Assez comme ça ! Vous vous moquez de moi, c'est clair comme le jour ! Eh bien, je n'aime pas qu'on se moque de moi !

—Je vous assure, monsieur Salomé, que telle n'a jamais été mon intention, jamais !

—Allons donc ! Enfin, j'ai besoin d'argent ; vous ne pouvez pas m'en donner ?

—Je ne le puis pas, effectivement.

—Alors d'ici même je m'en vais chez l'huissier ! Je m'en vais vous poursuivre, faire vendre... Il faut en finir, à la fin des fins !

—Faites ! conclut Roger en étouffant un bâillement et d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la complète inefficacité de cette menace.

—Je vous avais cependant proposé un moyen... un moyen bien simple de vous libérer, reprit le vieux Salomé, agacé et démonté par l'imperturbable calme de son interlocuteur... Oui, si vous m'aviez écouté...

—Quoi donc ?

—Vous seriez marié !

—Grand merci ! J'aime mieux vous devoir.

—C'est ça ! Toute la vie ! Quand je vous disais que vous vous gaussiez de moi !

—Marié ! Marié par vous ! Moi ! Vous n'y songez pas, monsieur Salomé !

—Je vous demande bien pardon, j'y songe, monsieur le comte. Ou plutôt, j'y songeais ! Et permettez-moi d'ajouter que vous pourriez l'être plus mal que par moi, marié ! Oui, ne vous en déplaise ! J'avais justement si bien votre affaire ?

—Votre petite paysanne ? Votre vigneronne de la Champagne ? Encore !

—Oui, monsieur le comte, encore ! Ma petite vigneronne, comme vous dites ! Une jeune personne digne de vous... Six cent mille francs de dot, plus un million à la mort du père, sans compter le reste, avec les oncles, les tantes... Avec cela, belle à ravir, gracieuse et distinguée comme une petite reine ; instruite, mais sans exagération ; excellente musicienne. Elle sort du couvent, et son rêve serait d'habiter Paris et de s'entendre appeler "Madame la comtesse"...

—Voyez-vous ça !

—Quelle aubaine ! Nous serions illico, vous tiré d'embarras, moi payé, et il vous resterait une perle, monsieur le comte, une véritable perle ! Je ne lui connais qu'un défaut, un seul...

—Vous devez vous tromper, monsieur Salomé. Elle est absolument intacte et parfaite, votre perle, interrompit Roger, toujours avec son ironique placidité.

—Non, malheureusement ! Elle... elle boite.

—Vous avez dit ?

—Elle boite, cette jeune personne. Elle est atteinte de... claudication. Oh ! très légèrement ! C'est à peine visible !

—Ah ça, vous plaisantez ? C'est vous qui vous moquez de moi, monsieur Salomé !

—Pas le moins du monde ? Je ne dois rien vous cacher, monsieur le comte. Je vous ai fait voir les avantages de l'affaire, le beau côté de la médaille ; à présent je vous en dévoile le revers, car il y a un revers, il y en a toujours un...

—Au dire même de M. de la Palice ?

Cependant M. Justus Salomé insista si vigoureusement cette fois, se montra si éloquent et si persuasif, que Roger de Vigneules, malgré son scepticisme et son indifférence, consentit à se laisser conduire à une partie

de chasse au château de Berzy-les-Reims, chez M. Martelot, le grand fabricant de vin de Champagne, et à entrevoir Mlle Clothilde, la jeune "vigneronne". Il en revint tout surpris et enthousiasmé.

—Mais il a raison, ce diable de Salomé ! Elle est charmante, ravissante, cette petite ! On la prendrait sans dot, et six cent mille francs, plus le million du papa, les espérances... Tiens, tiens, mais !... Ce ne serait pas si bête...

Son infirmité ? Mais elle n'avait rien de pénible pour autrui, rien de désagréable...

—Au contraire ! était même tenté d'ajouter Roger. Elle lui donne presque un attrait de plus, un surcroît de grâce.

Bref, Clothilde lui plut si fort qu'il n'hésita pas à continuer ses démarches et bientôt à solliciter sa main.

Si Roger avait été séduit par la beauté, les charmes physiques et la dot de Mlle Martelot, celle-ci, de son côté, n'était pas demeurée insensible aux qualités du jeune comte, à ses élégantes manières, son cachet aristocratique et son chic parisien, surtout au prestige de son nom et de son titre. Aussi fut-il agréé d'emblée.

—Puisque vous vous convenez, mes enfants, et que la chose est décidée, le mieux est de terminer tout de suite, déclara le brave M. Martelot. Nous approchons de Pâques... Le mariage pourrait avoir lieu dans la semaine de la Quasimodo.

—Parfaitement, mon cher beau-père. Les délais légaux seront expirés, et votre avis, votre proposition, s'accorde pleinement d'ailleurs avec mes plus vifs desirs ; le plus tôt sera le mieux !

Le soir même de la cérémonie, comme tous les invités, au nombre d'une trentaine, étaient rassemblés autour d'une longue table dressée, vu la circonstance, dans le salon d'été du château, et qu'on venait, flûtes en mains, de boire à la prospérité du nouveau couple, un petit-cousin de Roger, Saturnin d'Hattonville, un jouvenceau, de quinze ou seize ans, se glissa mystérieusement sous la table, pour aller, selon l'antique coutume, dénouer et cueillir la jarretière de la mariée.

Mais soudain, en même temps que Clothilde se reculait en jetant un cri strident, Saturnin surgit tout défait, blême, élaré.

—Oh ! oh !... Mais c'est qu... elle a une jambe de bois !

—Une jambe de bois ! se récria Roger en se levant d'un bond et en considérant sa femme avec stupeur. Vous avez une...

Clothilde courba la tête et se plongea le visage dans les mains.

—Me tromper de la sorte ! Oh ! !

—Mais je croyais que vous le saviez ! Elle aussi le pensait ! interrompit M. Martelot. Nous n'avons voulu tromper personne ! Comment donc !

—Une jambe de bois ! Oh ! Oh !... répétait Roger tout indigné et consterné.

Allons, calmez-vous, mon ami, reprit M. Martelot, calmez-vous ! C'est un petit malentendu...

—Un petit !...



GARE AU PONT COUVERT !



M. Jackson se félicitait d'avoir trouvé ce moyen de voyager avec sa famille très économiquement quant, crac ! oublie...

II

...qu'il y avait sur la route un pont couvert, il cause une catastrophe qui a dû coûter chaud en fait de médecines.

Par exemple ! je vous trouve superbe !

—Voyons Roger !... Pas de scandale, mon enfant !... Remettez-vous !... J'augmenterai la dot de cinquante mille francs, ajouta-t-il à voix basse et en forçant son gendre à se rasseoir.

CES SERVANTES !

La servante (à la porte).—Oui, mademoiselle est sortie, mais m'a laissé un message pour vous

Monsieur Dudley.—Qu'est-ce ?

La servante.—Elle m'a dit de... de vous... Tiens, voilà que je ne me rappelle plus. Attendez, je vais aller le lui demander.

A L'ÉCOLE

La maîtresse.—Pierrot, pourquoi es-tu en retard ?

Pierrot.—La police a arrêté un cambrioleur dans notre bout cette nuit, et comme papa n'était pas encore rentré pour déjeuner, maman m'a envoyé au poste pour voir si c'était lui.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infailibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infailible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infailible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort ; à la femme pâle, ses couleurs ; à l'enfant en langueur, la vigueur.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peuvent être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

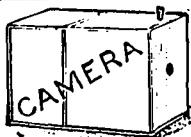
Dépot Général pour la Puisseance : JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

PENSÉES ET MAXIMES

—L'envieux maigrit de l'embonpoint des autres.
— La vraie sagesse consiste à se trouver heureux dans son état.
— Avant de faire votre ami de quelqu'un, pesez bien en vous-même s'il est de caractère à devenir un vieil ami.

UNANIMITÉ

Si vous rencontrez cinquante mères de familles, elles vous diront toutes que chaque 25 cents dépensé pour du Baume Rhumal leur sauve des piastres.



GRATIS Complet... (text describing camera specifications and availability)

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infailible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes.

Un missionnaire raconte le fait extraordinaire suivant qui s'est passé au Congo. Il y a peu de temps, un féticheur rappela du tombeau un homme enterré depuis plusieurs années.

Pendant ce temps, le féticheur fut appréhendé, immédiatement mis à mort et brûlé sur un bûcher ; sa tête fut gardée et suspendue au-dessus de la tombe du pseudo-résuscité, et c'est là que les missionnaires la virent quand l'histoire leur fut racontée par des personnes qu'ils croient dignes de foi.

Advertisement for Wood's Phosphodine. Includes text 'Before. After. Wood's Phosphodine, The Great English Remedy...' and an illustration of a man's face.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Le paysan (en descendant du train, à sa femme qui l'attend sur le quai). — Ah ! Dieu, j'suis-t-y content qu'y soit point venu un inspecteur pendant le trajet.

La paysanne. — T'aurais-t'y perdu ton billet, par hasard ?

Le paysan. — Eh non ! c'est pis que ça... j'ons voyagé tout le long du chemin dans un compartiment de fumens, et j'ons point fumé.

Que faut-il pour détruire les plus superbes monuments ? Un peu de poussière, quelques gouttes d'eau, et des brins d'herbe.

Advertisement for AUCUNE FEMME. Text: 'ne devrait devenir la victime de l'équipement qu'amène la maternité...'

R. I. P.



UN MENSONGE... MONUMENTAL.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne.

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent.

N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT, A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché.

Habilllements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

—Notre ami J... t'a-t-il prêté la som no que tu lui demandais?
—Il m'a refusé, le cancre ! Aussi je viens de lui écrire...
—Pas des injures, j'espère ?
—Non. Un simple accusé de déception.

Propos de gendres :
—Et votre belle-mère ?
—Ne m'en parlez pas, elle nous en terrera tous, et pourtant, je l'envoie tous les jours à l'Exposition.
—Bonne précaution : uno passerelle est bientôt effondrée.

**Envoyez-nous
10 cents**

par la poste (timbres ou argent) et nous vous expédierons un morceau, de n'importe quelle couleur que vous pourrez désirer, de la fameuse Teinture Domestique Anglaise, le Savon Maypole, lequel lave et teint dans une seule opération. (Pour le noir envoyez 15 cts.) Les couleurs sont brillantes et absolument fixes. Il est d'un emploi rapide et facile. Pas de gâchis, pas de trouble. Economique, sûr, absolument certain quant aux résultats.

Savon Maypole

ARTHUR P. TIPPET & CO., Agents
8 Place Royale, Montréal. 23 Rue Scott, Toronto.

L'étranger.—Travailles-tu ici, mon garçon?
Le garçon.—Seulement quand le boss regarde.

**Notre Grande Vente
De Liquidation d'Été**

COMMENCERA LE 2 DE JUILLET.

Beaux Meubles pour un Montant de \$50,000

A écouler, sans égard au prix coûtant. Escompte de 10 à 40 pour cent.
AMEUBLEMENTS DE CHAMBRE A COUCHER, de 78 patrons différents en acajou, érable piqué, merisier et chêne et une grande variété de **Dressoirs, Chiffonniers et Tables de Toilette**, pour Dames, dépareillés.
55 Beaux Ameublements de Salon, 5, 4 et 3 morceaux, en acajou et merisier solide, feuille dorée ou argentée. Quelques-uns sont très bien **incrustés de cuivre et de perles**. Morceaux dépareillés en une variété infinie. Immense assortiment de **Berceuses et Chaises de Fantaisie**.
ARTICLES EN ROTIN, en une variété infinie. — **Meubles de Salles à Manger**, les mieux choisis qui aient jamais été exposés, en chêne flamand, chêne doré et acajou. Occasion rare offerte aux **personnes qui achètent argent comptant**. Ne la laissez pas passer inaperçue. Meubles emmagasinés gratuitement jusqu'à demande.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 Rue CRAIG et 2442 Rue STE-CATHERINE.

Un jeune homme (imberbe).—Garçon c'est dégoûtant, je trouve un long poil dans la soupe.

Le garçon.—C'est un poil de la moustache de monsieur qui sera tombé dans son assiette.

Le jeune homme (flatté).—En effet c'est vrai, je vous demande pardon.

* *

Une mauvaise écriture est une forme du mépris d'autrui; elle prouve qu'on attache plus de prix à son temps qu'à celui des autres.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$20.
Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1886 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

**Gateau
aux Fraises**

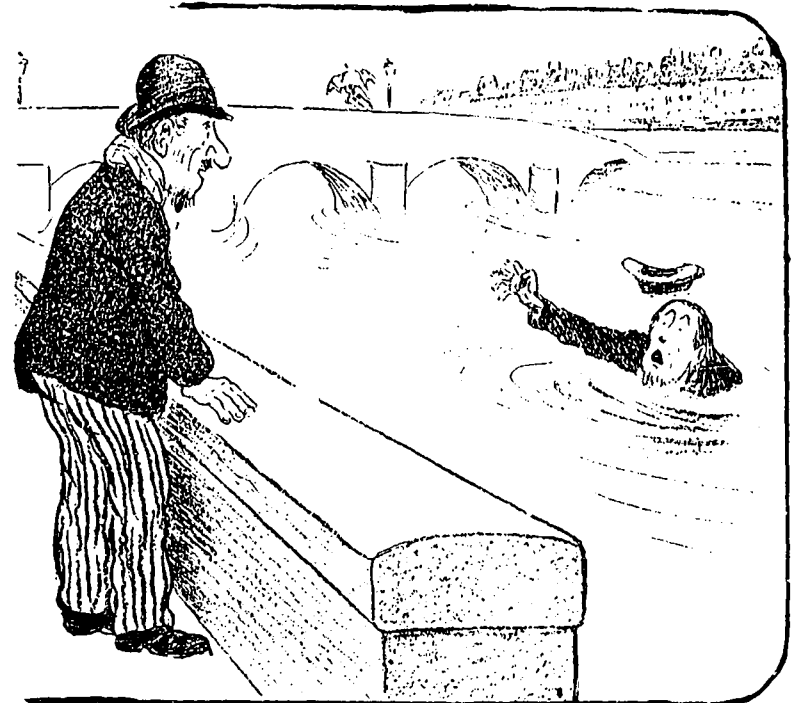
—il n'y a pas de meilleure recette pour faire ces gâteaux délicieux que celle imprimée page 20 de notre livre de recettes. Nous envoyons le livre franco sur demande.



DWIGHT'S
SODA
SUPER-CARB.
JOHN DWIGHT & CIE
34 Rue Yonge, TORONTO

Chaque jour a son histoire.

LIDÉE FINE



L'homme.—Au secours! Au secours!
Le pêcheur.—Y a-t-il un peu de poisson où vous êtes?

Se trouve dans toutes les
pharmacies de la
Province.



Aux Dames

EN CAS de Gercures, Cuissons, Rougeurs
ET POUR
Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains
rien n'égale la

Creme Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

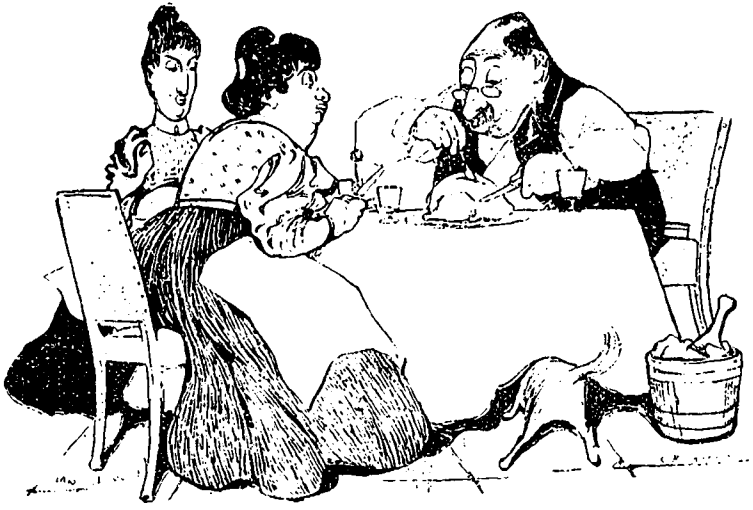
Poudre de Riz et Savon

DE LA MEME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada: R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

DINER DE FÊTE



Mme Lafrousse.—Fais attention ; tu as laissé tomber une cuisse et Médor est sous la table.

M. Lafrousse.—Sois tranquille, j'ai le pied dessus !

HOMMAGE

A la belle Hélène.

Si l'Hélène des temps jadis
Se vit enlever par Paris,
Si ce rapt inaugura l'ère
D'une longue et terrible guerre,
C'est qu'Hélène était, comme vous,
Belle à rendre les rois jaloux :
Qu'elle avait votre fin sourire,
Que l'on céda à son empire
Avec plaisir, tout doucement,
Et presque sans savoir comment.

Montréal, juin 1900.

Comme elle vous avez la grâce,
Comme elle vous fondez la glace
Qui rendait muet notre cœur,
Et vous recillez son ardeur,
Mais gardez-vous d'être coquette,
Car, pour faire votre conquête,
A la guerre on aurait recours :
Et, de même qu'aux anciens jours,
On verrait tous les soupireux,
Pour le combat, former les rangs.

PAUL HYSSONS.

LA CORDE

Au tribunal correctionnel, en province. — On appelle l'affaire Tripouilloux. — Du banc des accusés se lève un individu déguenillé, nez bourgeonnant, visage coupé, qui salue le président d'un petit sourire amical.

LE PRÉSIDENT, *le reconnaissant*.—Comment, Tripouilloux, c'est encore vous ? Voilà la dixième fois que vous comparez ici.

TRIPOUILLOUX.—Dame ! mon président, quand on a été bien reçu dans une maison et qu'on s'y est conduit en homme du monde, m'semble qu'on peut bien y revenir. (*Très aimable.*) Et d'vo' part, mon président, ça boulotte toujours c'te petite santé ?

LE PRÉSIDENT.—Vous êtes accusé d'avoir volé une vache.

TRIPOUILLOUX.—J'vas vous dire, mon président. C'est pour ma future.

LE PRÉSIDENT.—Plait-il ?

TRIPOUILLOUX.—Oui, parce que je vas m'marier... Alors, c'était pour la corbeille.

LE PRÉSIDENT.—La vache ?

TRIPOUILLOUX.—Non, la corde.

LE PRÉSIDENT.—Quelle corde ?

TRIPOUILLOUX.—La corde pour ficeler la malle.

LE PRÉSIDENT.—Quelle malle ?

TRIPOUILLOUX, *contrarié*.—Si vous m'coupez toujours, on n'en finira jamais... La malle d'Adélaïde, pardine ! je m'tue à vous le dire.

LE PRÉSIDENT.—Adélaïde ?

TRIPOUILLOUX.—Hé oui ! ma future.

LE PRÉSIDENT.—Laissons votre future et revenons à la vache.

TRIPOUILLOUX.—Mais c'est la même chose, mon président !... Comment qu'elle aurait démenagé de son garni si elle n'avait pas eu d'corde pour ficeler sa malle, vu que la serrure, y en avait pas ?... Alors quoi ! c'est-y que vous auriez voulu qu'elle rappelle pas au domicile conjugal ?... (*Scandalisé.*) N'en v'là des conseils à donner à une jeune épousee !... Et un magistrat encore !...

LE PRÉSIDENT, *impatiente*.—Tripouilloux, vous abusez de la patience du tribunal... Vous avez été arrêté au moment où vous emmeniez la vache volée par vous dans un herbage... Avouez-vous ?

TRIPOUILLOUX, *convaincu*.—Allons, mon président, on n'a jamais eu de querelles ensemble... On ne va pas commencer aujourd'hui... Seulement faut que chacun y mette du sien !... Une supposition que vous seriez amoureux, mon président, et que votre future vous dirait gentiment : "Mon p'tit Tripouilloux, j'sais bien que t'es pas meyonnaire, aussi j'te demande pas qu'tu mettes des mille et des cent dans la corbeille... "Donne-moi seulement une corde bien solide pour ficeler ma malle de fiancée qu'a pas de serrure !" Voyons, mon président, faudrait pas avoir plus de cœur qu'une vieille botte de gendarme pour refuser à la compagne de son existence une corde pour ficeler sa malle !... Et des fois que si en vous promenant, vous auriez trouvé au bord d'un pré un bout de corde qui traînait par terre, j'suis sûr qu'vous auriez fait comme moi, mon président, vous l'auriez ramassée pour la malle.

LE PRÉSIDENT.—Bref, vous avouez ?

TRIPOUILLOUX.—J'avoue la corde, et je dirai même que je m'en honore comme galanterie d'un vrai chevalier français.

LE PRÉSIDENT.—Vous n'avez rien à ajouter ?

TRIPOUILLOUX.—Rien du tout, mon président, si ce n'est que je suis un bon client de la maison... Aussi je compte bien que vous allez m'arranger un petit jugement dans les prix modérés... comme si que ça serait pour vous.

Le tribunal condamne Tripouilloux à deux ans de prison.

TRIPOUILLOUX, *indigné*.—Deux ans !... pour une corde !... une méchanto petite corde de rien du tout !... (*Eclatant.*) C'est-ty ma faute, à moi, si y avait une vache au bout !

MICHEL THIVARS.

LE PLUS GRAND SACRIFICE

Mlle Richette.—Je vous aime beaucoup, mais je ne puis vous épouser.

M. Pawrot.—Ma franchise sera égale à la votre. Je ne vous aime pas du tout, mais je vous épouserais sans hésiter. J'ai encore plus d'abnégation que vous. Bonjour.

IL AURAIT DU SAVOIR MIEUX

Isaac.—Mes amis Isacstein et Rosenbaum demeurent-ils ici ?

Le portier.—Vous ignorez évidemment que cette maison-ci est à l'épreuve du feu.

LANDOUILLADE

Pitou.—Avec ce brûleur perfectionné, j'ai une meilleure lumière et je dépense la moitié moins d'huile.

Landouville.—Pourquoi ne pas avoir deux brûleurs et vous dispenser entièrement d'huile ?

EN FAMILLE

Mme Laflamme.—Je t'en prie, Laflamme, passe-moi le feuilleton ; je veux voir si la marquise de Saint-Sixte a retrouvé son enfant perdu depuis seize ans.

M. Laflamme.—Je n'en suis encore qu'aux amours ; je te dirai si ça y est.

AU BUREAU DE POSTE

La demoiselle.—Combien, monsieur, de cartes postales ?

Le vieux galant.—Mais toutes, ma belle enfant, si vous me permettez de vous écrire.

RÉFLEXION D'UN CÉLIBATAIRE

Quand on entend dire qu'un nouveau marié a fait un bon parti, on peut être presque certain que la femme en a fait un mauvais

PETITE ACADEMIE



—C'est de la folie. Vous voulez épouser ce vieil immortel ?
—Pour être plus tôt veuve, mon bon.

MODES PARISIENNES



ROBE EN SOIE FANTAISIE, de forme princesse, fermée derrière, découpée devant sur un large empiècement de satin blanc recouvert de guipure. Bretelles formées de petits velours noirs fixés par des boutons d'acier. Boutons d'acier et brides de soie garnissant tout le devant. Manches en guipure et soie. Chapeau en paille ouvragée garni à gauche d'une touffe de marguerites blanches et noires.

LE VIN DE BORDEAUX

Elle est pâle, bien pâle, affaissée au creux du grand lit, la chère malade ; son souffle passe faiblement sur les lèvres décolorées ; mais le docteur, penché sur elle, se redresse la face épanouie d'un bon sourire. Il tend sa large main au jeune homme accoudé contre le lit, et qui observe anxieux.

— Elle est sauvée !

Des soins, beaucoup de soins ! mais en a-t-elle jamais manqué, la pauvre chère ? Et Lui n'a-t-il pas lutté de toute son énergie, corps à corps avec la sinistro Camardo qui voulait lui voler sa bien-aimée ?

La femme de chambre entre, chargée d'un grand plateau ; dans la mignonne écuelle d'argent, le ménisque d'or du bouillon se tamise en vapeurs blondes ; sur l'assiette de vieux Moustiers, une aile de poularde étale sa chair blanche sous la peau rissolée, et couchée dans son panier d'osier, la bouteille poudreuse allonge son long col coiffé de cire.

Les oreillers sont amoncelés derrière les reins affaiblis de l'accouchée ; sa tête se noie, encore abandonnée, dans l'écumée des dentelles ; d'un bras, le mari lui entoure les épaules, la soutient, et de l'autre, à lentes cuillerées, lui embecquète le fortifiant breuvage, après avoir soufflé dessus comme pour un petit enfant.

Un petit enfant !... Il est là, le fils, le premier-né qui dort dans son berceau, repu, la dernière goutte de lait perlant sur la rose mi-close de sa bouche.

Avec précaution, la bouteille est débouchée et le médecin, en chantant, cascade dans le verre de fine mousseline. La convalescente y trempe les lèvres, ses yeux prennent un peu d'éclat, ses joues faiblement se colorent et elle rend le verre à son mari en l'élevant gentiment vers sa bouche.

Mais pour une communion plus entière, le jeune homme trempe le doigt dans le vin, du rubis fluide qui se suspend au bout, effleure les lèvres du nouveau-né. Alors il vide le verre d'un trait, s'unissant aux siens dans la même pensée comme dans le même amour !

GEORGES DE LYS.

AU COMPTOIR

Le client — Eh bien ! votre cidre, voulez-vous que je vous dise, moi, votre cidre ? Il est trop faible, votre cidre...

Le garçon — Il est pourtant bien fait avec des pommes.

Le client — Alors, c'est avec des pommes d'arrosoir, voilà !

JUSTE SUSCEPTIBILITÉ

Poirot — A l'hôtel, y m'ont dit quéqu'chose qui m'a déplu, alors j'suis parti.

La fille — Qu'est-ce qu'y t'on dit ?

Poirot — Y m'ont dit de f... le camp.

A L'ÉPREUVE

Elle — Vous dites, George, que votre amour vous ferait entreprendre quoi que ce soit ?

Lui — Jo crois qu'il me ferait braver la mort elle même.

Elle — Je ne veux pas demander tant. Seulement...

Lui — Oh ! dites... N'hésitez pas.

Elle — Jo voudrais que vous ne reveniez plus.

VÉRITÉ BANALE

Souvent, après avoir gagné la main d'une femme, on se trouve sous son pouce.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

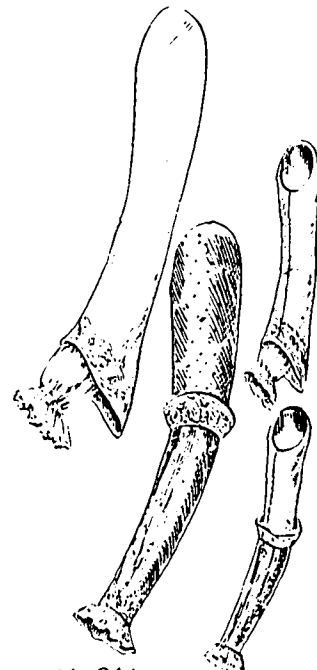
No 884. — Les modes de l'été abondent en modèles à fronces. Tout en porte au grand désespoir des couturières. C'est si joli ! Cette chemisette en offre un exemple exquis. Il en contient cinq de chaque côté du centre et deux au dos. Le corsage porte doublure.

3 verges $\frac{1}{2}$, 30 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 884 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

914. — Manches et sous-manches.

No 884 — Blouse chemisette pour dame.



NO. 884 LADIES' TUCKED SHIRT WAIST.

NO. 914 LADIES' SLEEVES WITH UNDER SLEEVES.

No 914. — Le retour de la mode des sous-manches est accueilli avec bonheur par celles qui aiment les toilettes originales. Le modèle qui montre ici la mancho à cloche date de trente ans. Tous ces modèles sont faciles à comprendre : deviendront-ils généralement de mode ? Beaucoup en doutent.

No 914 est coupé en dimensions de 32, 36, 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 1 centime chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

AU SECOURS ! UN NOYÉ !!



MOSAÏQUE

La grande République américaine, dont l'histoire est encore récente, ne pouvait avoir la prétention de rivaliser au point de vue des souvenirs d'art avec les vieux pays d'Europe à l'Exposition de Paris ; elle n'a pas non plus de style d'architecture. Elle s'est donc contentée d'édifier un élégant pavillon de belles proportions, sorte de temple dédié à la Liberté et à son hardi défenseur, le grand Washington.

La façade principale de ce pavillon, tournée du côté de la Seine, se compose d'un arc de triomphe ornée de grandes colonnes corinthiennes qui supportent un quadriga tout enluminé d'or, représentant la déesse de la Liberté sur le char du Progrès. Sous l'arche triomphale se dresse, sur un piédestal, une statue équestre de George Washington. En arrière du portique s'ouvre la porte principale qui donne accès dans le pavillon et dont la voussure de la baie est décorée de peintures allégoriques. L'ensemble de la construction, entièrement en bois revêtu d'une épaisse couche de staff, est dominé par un dôme cannelé au sommet duquel un aigle énorme étend ses ailes dorées.

Mais l'originalité de cet édifice réside dans le fait que, sous cette apparence monumentale, il présente à l'intérieur le confortable aménagement d'une luxueuse habitation américaine moderne, ou plutôt d'un club, d'un cercle aristocratique. Le pavillon ne comporte en effet aucune exposition et, quoique ses portes soient largement ouvertes à tous les visiteurs, il est plus spécialement destiné à servir de lieu de réunion aux Américains venus à Paris pour l'Exposition. C'est ainsi qu'il renferme des salles de lecture, des salons, des cabinets de travail. Le rez-de-chaussée se compose d'un vaste hall dont la coupole est décorée d'armoiries sur lesquelles sont inscrits les noms des présidents des Etats-Unis, et de peintures dont les sujets sont empruntés à l'histoire de la République. On y trouve également un bureau de poste américain, un cabinet de lecture, un salon de réception et un fumoir. Aux étages supérieurs, qui sont desservis par deux ascenseurs et par quatre escaliers, sont installés divers salons de réception et ceux réservés aux commissaires des différents Etats américains

* * *

M. Edward E. Higgins publie dans le *Street Railway Journal* un intéressant travail, dans lequel il fait ressortir les différences de méthodes qui existent en Amérique et en Angleterre pour l'établissement des tramways.

Le "railway urbain" américain, dit-il, est aussi différent que l'imagination peut le concevoir du "tramway anglais". En Angleterre, il n'y a

que le peuple qui se serve du tramway, tandis qu'en Amérique toutes les classes, de la plus élevée à la dernière, en font usage.

Les statistiques montrent ce fait incroyable, que les tramways de la ville de New-York comprennent plus de milles de voies que tous les tramways des 250 villes des Iles Britanniques ! Les recettes des premiers sont nécessairement très supérieures. M. Higgins attribue cette extension énorme des tramways aux Etats-Unis, à l'idée intelligente qui a porté les capitaux privés à aider les municipalités, à l'encontre de ce qui se passe en Angleterre, et à contribuer ainsi au développement du maximum de ressources des villes.

Cette politique américaine prévoyante met, dit-il, à l'heure actuelle, dans le trésor public, des sommes immensément supérieures à celles qui résultent de la politique étroite des Anglais.

Dans les deux seuls Etats américains de New-York et de Massachusetts qui ont seulement 8 millions d'habitants et 11 grandes villes, les tramways ne paient pas moins de \$2,400,000 au trésor public, ou 4,7% de leurs recettes brutes, tandis que dans les Iles Britanniques, avec une population de 38 millions et plus de 100 grandes villes, les tramways ne paient que \$600,000 en impôts, soit l'équivalent de 2,4% de leurs recettes.

Il conclut que du système américain résultent des conditions bien meilleures pour la vie des habitants et un revenu public énormément plus grand, en raison de l'immense trafic des tramways et des conditions libérales de leur établissement. Ces réflexions sont très justes et il semble bien que les critiques de l'auteur contre le système anglais pourraient s'appliquer également, dans une certaine mesure, à d'autres pays de la vieille Europe.

* * *

Un chimiste américain, M. Poar, vient de découvrir le moyen de produire dans des globes de verre, préalablement vidés à la machine pneumatique, des réactions chimiques produisant une lumière nouvelle, une véritable lumière solaire emprisonnée. Cette lumière ne consisterait pas seulement, comme on pourrait le supposer, en une espèce de *fluorescence*, mais son éclat serait au contraire comparable à celui des lampes électriques à incandescence. On peut de plus en faire varier l'intensité en se servant de globes plus ou moins volumineux.

Nous aurions attendu pour nous faire l'écho de cette extraordinaire nouvelle d'être renseigné davantage et même d'avoir vu des globes lumineux de Poar, mais on nous affirme qu'une société est déjà en formation à New-York, au capital de 25 millions de dollars pour l'exploitation de ce procédé.

OMNIBUS.

On connaît la neige rouge, qui se trouve parfois dans les Hautes-Alpes. On vient de découvrir la neige noire. Un journal suisse raconte que, dans un coin reculé de la vallée de la Muette, on vit tomber un dimanche une neige obscure, qui formait sur le sol une couche épaisse et presque noire. Ce phénomène sentait en outre fort mauvais. En l'étudiant, on reconnut que sa couleur était due à une énorme quantité de très petits insectes. C'étaient, dit le journal, des façons de puces, emportées sans doute et réunies par un formidable coup de vent. D'où venaient-elles, toutes ces bestioles ? C'est là un mystère qu'il est impossible d'éclaircir pour le moment.

On a découvert, il y a plus d'un an, sur une des plages des îles à l'est de la Patagonie, un animal excessivement rare auquel on a donné, en zoologie, le nom harmonieux de *macrohinus elephantinus*. Il avait 17 verges de longueur ; sa trompe, qui n'était autre chose que le gonflement d'un sac entassé situé au-dessus des narines, mesurait 45 centimètres. Il paraît que ce genre de "pinnipède" était assez répandu autrefois aux îles Falkland. Malheureusement, le *macrohinus* donne beaucoup d'huile ; c'est ce qui causa sa perte, car on lui fit une chasse effrénée qui fut un véritable massacre. Depuis 1879, on n'avait plus vu nulle part de phoque-éléphant.



Pourquoi ?

les enfants élevés à la PEPTONINE grandissent-ils et se développent-ils à vue d'œil ? Parceque

La Peptonine

est un aliment strictement pur, parfaitement stérilisé et contenant tous les éléments essentiels d'une nourriture appropriée aux besoins des petits enfants.

En vente dans les Pharmacies et Epicerias. 25 cents la grande boîte.

Gros : F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel-de-Ville MONTREAL.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphthérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engelures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille. 50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

Un Voyage en Europe

Et une Visite à l'Exposition de Paris

feront beaucoup plus de plaisir aux personnes qui ne souffriront pas du MAL DE MER,

qu'à celles qui en souffriront

...Abbey's Effervescent Salt

est un spécifique pour cette douloureuse maladie. Pris régulièrement pendant quelques jours avant le départ, et durant le voyage, il stimulera le foie et la digestion et agira comme un

SEDATIF

pour les nerfs de l'estomac. C'est une nécessité et non pas un luxe pour toutes les personnes qui savent comment voyager confortablement.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

Un jour se promenant dans la rue, Romieu, le célèbre Romieu, s'arrêta tout à coup devant l'étalage d'un fripier. Le marchand, flairant un client, adresse à Romieu son sourire le plus engageant.

—Entrez donc, monsieur, vous trouverez à l'intérieur un choix considérable d'effets.

—C'est inutile, vous n'avez pas ce que je cherche...

—Entrez toujours, ça ne vous engage en rien...

Romieu, semblant gagné par l'éloquence du marchand, se décide à entrer.

Le fripier étale des redingotes de tous les modèles, des gilets de nuances variées...

—Ce n'est pas ça !

Piqué au vif, notre marchand dégringole un lot de pantalons. Romieu les palpe, les tourne, puis, au bout de quelques minutes, dit au marchand :

—Je savais bien que vous n'en aviez pas... je cherche un fusil à deux coups.

Interview d'une grosse légume de l'architecture :

—Mais, monsieur, comment voulez-vous que nous sachions si les autres passerelles sont assez solides pour supporter le public puisque le public ne veut plus passer dessus ???

—Comment, tu bois de l'absinthe ! Il me semblait que tu étais malade... ?

—C'est pour me purger, histoire de me mettre au vert... !!

Pour la... Saison d'Eté

Glacières en bois franc, Portes et Grillages de fenêtres, Congélateurs de Crème à la glace, Appareils de pêche de toutes sortes, Hamacs, &c.

Le tout acheté des manufactures et au comptant, ce qui signifie vendus à bon marché...

L. J. A. SURVEYER,

6 Rue St-Laurent. ... Quincailler.

Les escargots sont doués du sens de l'ouïe : l'appareil nécessaire est situé à l'extrémité des petits tentacules, mais il est à peine sensible. Ces messieurs sont en somme très durs d'oreilles. C'est par la surface de leur peau qu'ils perçoivent les odeurs ; le parfum qu'ils préfèrent est celui des fraises ; la senteur qui leur est le plus désagréable est celle de la camomille. Le toucher est le seul de leurs sens qui paraissent très développé. Leurs yeux sont placés à l'extrémité des grands tentacules. Ils sont très myopes ; c'est à peine s'ils distinguent la couleur blanche de la couleur noire à une distance de deux millimètres. Une lumière éblouissante les rend si malades, que parfois illo les tue en quelques minutes.

—Bonne chance à la chasse, monsieur Chandello ?

—L'ameuse chance, en effet : je viens de recevoir un coup de fusil et la balle n'a fait que traverser mon chapeau.

Le scepticisme, c'est la goutte d'huile entre les ressorts de la pauvre machine sociale, qui, sans elle, grincerait horriblement.

"Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Guibollard père et Guibollard fils : —Auras-tu bientôt fini de me tirer des carottes ?

—Oh ! papa, j'ai tant envie d'être décoré du mérite Agricole !!!

Boisansoif est reçu sur le pas de la porte par sa douce moitié :

—D'où qu'tu viens, ivrogne ? Qué t'as bu !... Allons, tu peux pas répondre ?... Fant-y quo j'te tiro les verres du nez ?

Qu'est-ce que la douceur ? c'est la plénitude de la force.

COLONIAL HOUSE SQUARE PHILIPPE

Département de la Porcelaine

Une série complète de SERVICES À DINER, en beaux DESSINS, FORMES et DECORATIONS, en une variété de combinaisons, aux prix suivants : \$6.00, \$8.00, \$10.00, \$12.00, \$15.00, \$18.00, \$20.00, \$25.00, et à des prix jusqu'à \$30.00. L'attention est attirée sur un BEAU SERVICE À DINER en DECORATIONS CROWN DERBY, à \$15.00, étant une valeur spéciale à ce prix. Les SERVICES À DINER, PATRONS COLONIAL HOUSE, avec BANDE JAUNE et BLEUE, et BORD D'OR, 16 morceaux. Prix \$25.00.

Campagne ou Places d'Eau

Services à dîner complets, 27 morceaux, \$5.50. PATRONS EN STOCKS : On peut voir un grand assortiment en DOULTON, WEDGWOOD, HAVLAND, DELINEERS, Etc., Etc., Etc. AVIS : Ces marchandises étant des patrons en stock, on peut toujours les avoir. Prix \$5.00, \$10.00, \$12.00, \$15.00, \$20.00 en montant. Les prix ci-dessus sont sujets à un escompte de 5 pour cent au comptant.

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale. Ce magasin ferme à 1 hre p. m. le SAMEDI durant Juillet et Aout.

HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.

Cook's Cotton Root Compound
 Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effective. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Le mendiant sourd-muet (en recevant une pièce blanche inattendue). — Oh! merci bien, m'sieu!

Le passant charitable. — Eh! quo signifie, vous parlez donc?

Le mendiant (confus). — Oui, m'sieu! Voilà, j'ai pris momentanément la place du vrai sourd-muet.

Le passant charitable. — Où donc est-il?

Le mendiant (encore plus embarrassé). — Il... il est allé aux Tuilleries entendre la musique.

— Dites-moi un peu maintenant pourquoi que l'riz est contrabande de guerre?

— Sargent, c'est... c'est parce qu'on en fait de la poudre!

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le **REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON** vous rendra la force, la santé et la vigueur, et à la fin de la preuve, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Après ses cinquante ans, un homme ne peut plus se vanter d'être en parfaite santé. Ses forces s'affaiblissent, son appétit diminue, son sommeil est troublé, son cœur se trouble, ses organes s'affaiblissent. Nous sommes certains que la boîte de remèdes de notre libérateur vous rendra la santé et la vigueur, et à la fin de la preuve, nous vous enverrons une boîte de remèdes valant \$1.00. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur. THE QUEBEC MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montréal.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 Composées De **McGALE**

POUR **QUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le plus ancien moulin à vent de l'Europe est probablement celui de Sully, en Belgique. Il a été construit par Othon de Trayegnies, seigneur de Sully, au XII^e siècle sur le modèle de ceux que ce gentilhomme avait vus en Palestine, lors de la Croisade à laquelle il avait pris part. Réparé en 1408, puis en 1614, et enfin il y a deux ans, ce moulin devint au seizième siècle la propriété des princes de Ligne, et, au début de notre siècle, il fut acheté par le meunier de Sully; c'est le petit-fils de celui-ci qui possède aujourd'hui ce curieux monument historique.

Le paradoxe, c'est la Vérité en robe du dimanche.

RESSOURCE PRÉCIEUSE

Quelle ressource précieuse que le fameux *Baume Rhumal*; il guérit comme par enchantement les rhumes les plus obstinés. 82

MÉPRISE POSSIBLE



M. Jack. — Vous direz peut-être que ce n'est pas de mes affaires; mais il me semble qu'en vous chargeant ainsi de bijoux vous déguisez votre nationalité.
Mlle. Blackins. — Je ne vois pas...
M. Jack. — Vous verrez qu'on vous prendra pour une Juive.

Lettre d'un marchand bien connu de Québec

Chers messieurs. — Je souffrais de langueur et de faiblesse générale, de manque d'appétit et de pénible digestion. Je fais usage de votre **VIN DES CARMES** depuis quel que temps, et j'achève ma deuxième bouteille. J'ai le plaisir de vous dire que l'appétit m'est revenu, que ma digestion ne me fatigue plus, que l'accablement et la langueur sont entièrement disparus, et que mon sommeil est parfait. Mes félicitations et mes remerciements pour votre bon **VIN DES CARMES**. Je vous assure que c'est \$1.50 bien mis à profit. Votre dévoué,

JOS. SHINK, Associé de la Québécoise.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
 32 Cote St-Lambert

I. N. Estournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTERIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tel. Bell 1387.

MONTREAL

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

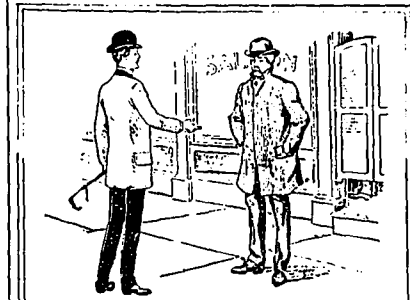
Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"*Cher Monsieur.* — Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"*Cher Monsieur.* — Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppant d'autrefois."

"*Cher Monsieur.* — Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

... Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "**CURE DIXON**," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR. — Ayant suivi le traitement au "**Gold Cure**" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "**Dixon Cure**" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

Un décroqueur cirait ses souliers en attendant la pratique.

Il y allait de tout cœur. Aussi ses escarpins reluisaient-ils à donner des éblouissements.

— Eh! dit un ami qui passait, qu'as-tu donc à t'en donner comme ça?

— Tu le vois bien: je repeins mon enseigne.

* *

La vie humaine n'est guère qu'une loterie, une combinaison de chances, un calcul de probabilités, et l'espérance illumine l'avenir de son mirage. L'homme s'attend toujours à un heureux coup du sort, à une aventure fortuite, à une faveur du hasard. Sans cette secrète illusion, il serait sans force contre l'infortune et le malheur.

Mlle M. L. Dangore, Ste-Luce, Que., écrit :
 " Je vous ai écrit la dernière fois pour une de mes amies, Mme Parent, à qui j'ai fortement recommandé vos remèdes, elle désire commencer le traitement aussitôt que possible. Si vous vous le rappelez, j'ai suivi votre traitement l'hiver dernier, et grâce à vos remèdes je me suis bien rétabli. Depuis ce temps-là, je n'ai pas perdu une seule occasion de faire connaître votre traitement, et je continuerai de le faire afin de débarrasser un peu la dette de reconnaissance que je vous dois pour tout le bien que vous m'avez fait.



TOUTES LES FEMMES MALADES

Devraient suivre l'exemple de Mlle Dangore et comme elle, retrouver la santé, force bonheur. Ecrivez aujourd'hui à M. J. C. Richard pour ses conseils qu'elle sera heureuse de vous faire parvenir gratuitement. Aussi procurez-vous son dernier livre " **LE GUIDE DE LA FEMME** " envoyé sur réception de 10 cts, pour couvrir les frais de poste. Le vrai moyen pour retrouver l'équilibre de la santé. Ne retardez pas. Ecrivez aujourd'hui. M. J. C. Richard, Boite 998, Montreal, Que.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le " Bulletin des meilleurs remèdes de familles " dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Un ouvrier interpelle un ébéniste qui sort de chez l'épicier avec un gros sac de papier gris.

— Que de sel, Jacques ? Qu'est-ce que tu veux faire de tout ça ?

— Mon cher vieux, c'est pour saler ma femme, vu qu'elle est trop douce.

**

L'agent d'assurance (remettant sa police à son client). — Maintenant votre maison est assurée pour \$6,000.

Le client. — Alors, si elle brûle demain qu'est-ce que j'aurai ?

L'agent. — Trois ans de prison.

**

La vie s'arrange très bien avec le malheur. Je ne conçois pas qu'on change tout, comme si c'était un hôte inaccoutumé. Je l'ai toujours regardé comme pouvant venir, et maintenant, je ne crois pas qu'il me quitte.

MAUPERTUIS.

LE MAL N'ATTEND PAS

Du refroidissement au rhume, du rhume à la bronchite et à la consommation il n'y a qu'un pas, vite franchi, si l'on n'emploie pas le *Baume Rhumal* en temps.



ETES-VOUS SOURD??

Tous les cas de **SURDITE** ou d'**OREILLE DURE** se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

Une Facette par Semaine

SAUTE RIS DE VEAU

Faire blanchir les ris de veau à l'eau bouillante, les égoutter. Les couper en lames et les mettre à sauter dans un plat de métal avec beurre fin, sel, quatre épices. Quand ils sont bien colorés des deux côtés, mouiller de bouillon, ajouter champignons, laisser réduire un peu la sauce, la corser d'un filet de Madère ; servir sur canapé de croûtons frits.

Tout le monde connaît Z..., le joyeux comédien, célèbre par sa faculté d'imiter les tics, les grimaces et le ton des autres.

Z..., habitant du boulevard, a longtemps fréquenté le café d'un de nos théâtres, où il égayait les habitués par la charge des célébrités et même en faisant celle du maître de l'établissement.

Ce brave homme riait beaucoup de se voir ainsi copié, mais ce qui le faisait moins rire, c'est que l'acteur avait au comptoir une note dont il ne voulait pas entendre parler.

Un soir qu'il s'était surpassé dans ses charges et aussi dans celle du limonadier, ce dernier lui dit doucement, en présence de dix personnes :

— Mon cher monsieur Z..., vous qui imitez si bien les autres, tâchez d'imiter un peu ceux qui paient leur note.

**

LE CARACTÈRE PAR LA LANGUE

Avant d'accorder votre amitié à quelqu'un, vous ferez bien de lui faire tirer la langue. Celle-ci, assure Mlle No, permet, en effet, de connaître le caractère :

Longue, la langue indique la franchise ;

Courte, la dissimulation ;

Large, l'expansion ;

Étroite, la concentration.

Longue et large, elle implique bavardage intense, franchise allant jusqu'à la naïveté, inconséquence.

Longue et étroite, une franchise modérée : on pense ce que l'on dit sans toutefois dire tout ce que l'on pense.

Courte et large, elle promet bon bavardage et mensonge ; on parle beaucoup, mais on ne dit pas ce qu'on pense.

Courte et étroite indique ruse et mensonge excessifs, impénétrabilité et beaucoup de prudence. C'est la langue des personnes toujours prêtes à tromper et qui doivent inspirer une grande méfiance.

**

— Non, ma fille, vous n'avez aucune idée de ce que c'est que de faire des économies... Ainsi la bonne qui était ici avant vous était tellement économe qu'elle mettait un petit bouchon à son soufflet pour économiser le vent !...

**

— T'as vu, c'te affaire du Prince de Galles ?...

— Oui... j'ai connu rudement ça, dans le temps ?

— Qui ça, le prince ?

— Non, la gale.

**

A la dernière exposition canine, un quidam se présente.

— Je désire prendre part au concours.

Dans quelle catégorie ? chiens courants ! chiens d'arrêt ! chiens de luxe ?

— C'est pour un chien de fusil de mon invention.



Pour les **Athlètes** et les **Sports** LE **Vin St-Michel** est indispensable.

Il purifie, fortifie et enrichit le sang. Il donne la force, la vigueur, la vitalité nécessaires à ceux qui font des exercices violents. Il rend les bras et les jambes plus nerveux. Il nourrit, développe et endurec les muscles d'une manière étonnante. C'est le plus puissant tonique, le plus énergique stimulant connu et recommandé par tous les médecins du monde entier.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montreal, Seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Un ouvrier battait sa femme régulièrement tous les lundis, quand il revenait du cabaret. La malheureuse commençait à s'y habituer. Son homme était si bon quand il n'avait pas bu. Un enfant naquit. Depuis, chaque lundi le mari rentrait chancelant comme de coutume, mais il ne levait plus le bras, il restait calme. Sa femme lui ayant demandé :

— Pourquoi ne me bats-tu plus depuis deux mois ?

L'ouvrier répondit en montrant le borceau.

— J'ai peur d'éveiller l'enfant.

**

La vie est une grimace hypocrite.

Un de ces bons villageois, le père Jean, n'a qu'une notion très vague de l'étendue que peut avoir le continent africain,

Aussi, écrivant l'autre jour à son fils, qui est en garnison à Alger, lui disait-il :

— Sois prudent, j'ai appris qu'on se bat là-bas contre les Anglais ; ne va pas te promener de ce côté là, un coup de fusil est si vite attrapé !

**

L'esprit appartient à l'homme, le style est à l'auteur, mais le tour et l'expression tiennent à l'état ; on pourrait presque juger de la fortune des auteurs en lisant leurs livres.

Corticelli SKIRT PROTECTOR
 Will last as long as the skirt
 No raw edges

Il n'y a pas de gomme ni caoutchouc ni quoi que ce soit dans la bordure de jupe Corticelli qui détériorera vos chaussures.

Elle est faite de laine spécialement obtenue, spécialement filée et spécialement tissée.

Elle est meilleure que n'importe quelle autre bordure de jupe parce qu'elle est faite de laine différente et meilleure — elle possède un tissu poreux et élastique qui sèche promptement quand elle est mouillée et qui se débarrasse facilement de la poussière.

Cousue sur le plat — non revivée — un ou deux rangs de couture — dans toutes les nuances d'étoffes à robes.

En vente partout, 4 cents la verge. Portant cette étiquette (2)

Corticelli

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

INTERCOLONIAL LIMITED MONTREAL à CHICAGO

Part de Montréal à 9 a. m., arrive à Cornwall à 10.20 a. m., Prescott, 11.21 a. m., Brockville, 11.37 a. m., Mille Indes, 12.17 p. m., Kingston, 12.40 p. m., Napanee, 1.12 p. m., Belleville, 1.42 p. m., Colbourg, 2.47 p. m., Port Hope, 2.57 p. m., Toronto, 4.25 p. m., Hamilton, 5.25 p. m., Woodstock, 6.45 p. m., London, 7.20 p. m., Chatham, 8.55 p. m., Détroit, (temps de fest), 9.30 p. m., Chicago, 7.30 a. m. le lendemain matin, et St-Paul et Minneapolis, le même soir.

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quitte Montréal à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
 Arrive à Portland à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
 Arrive à Old Orchard à 6.45 p. m. et 7.36 a. m.
 Quitte Old Orchard à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.
 Quitte Portland à 8.15 a. m. et 8.39 a. m.
 Arrive à Montréal à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Améliorés entre MONTREAL & OTTAWA

Départ de Montréal	12.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	11.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	5.50 p. m.	"	8.10 p. m.
à Ottawa	10.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	11.20 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.00 p. m.	"	10.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	11.00 a. m.

Tous les jours excepté le dimanche. Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Maille Royale

.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapour-palais "SOVEREIGN," \$1.00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

Une piqûre d'aiguille au bout des doigts d'une femme nous plaît mieux qu'une tache d'encre.

Ne dites pas d'où vous êtes parti avant d'être arrivé. On ne se glorifie d'être venu à Paris en sabots que lorsqu'on peut se payer les plus fines chaussures.

Un riche Israélite s'est naguère fait fait construire un château en Bavière. Cette entreprise lui a donné l'occasion de montrer jusqu'où peut atteindre l'ingéniosité d'un propriétaire.

De par sa religion, notre bâtisseur ne pouvait occuper ses ouvriers du vendredi après-midi au samedi soir. De par leur religion et les règlements en vigueur, les ouvriers ne pouvaient travailler le dimanche. C'était, bon an mal an, une perte de plusieurs mois. Comment réduire ce chômage au minimum ? L'Israélite trouva la solution.

Chaque vendredi, racontent les gazettes germaniques, il faisait venir un notaire, estimait la bâtisse au plus bas prix ; on passait acte de vente au nom d'un homme de paille, chrétien celui-là, et qui, sans scrupules, pouvait faire travailler jusqu'au samedi soir.

Le lundi matin, le millionnaire rachetait sa propriété. Et ainsi vendu et racheté cinquante-doux fois par an, le château put être, en temps voulu, construit, orné, aménagé.

L'opération fut peut-être compliquée. Mais l'Israélite n'a point cessé d'être en règle avec Jéhovah !

Sait-on qu'un journal américain est tous les jours imprimé à l'Exposition de 1900 pour les visiteurs des Etats-Unis qu'on attend ? C'est le *New-York Times*. Ce journal paraît chaque jour dans son format ordinaire et a de 8 à 32 pages, imprimées sur la presse brevetée de Goss Fourdeck, qui peut imprimer 50,000 à l'heure, tout pliés et comptés. Le prospectus de cette entreprise intéressante s'exprime ainsi : "L'intérêt que prend la population des Etats-Unis à l'Exposition est très grand, et il est dès à présent certain que le nombre des visiteurs américains sera considérable. Les relations cordiales qui existent entre les deux gouvernements nous ont paru justifier notre entreprise qui constitue la reconnaissance, par la presse américaine, de l'influence universelle et de l'importance, au point de vue américain, de l'Exposition française. Nous avons cherché à profiter de cette occasion exceptionnelle pour entretenir les sentiments d'amitié des deux peuples des deux plus grandes républiques".

Dans le va-et-vient de l'histoire, tantôt les mœurs valent mieux que les institutions, tantôt les institutions mieux que les mœurs.

Le Riverside Park

L'an dernier, et encore la semaine dernière, le SAMEDI appuyait sur le rôle admirable que peuvent jouer les parcs d'amusement en été pour le confort et le bien-être de la population de Montréal. Le SAMEDI souhaitait voir notre cité prendre exemple sur les grands centres américains. Or, quelle n'est pas notre agréable surprise en constatant que nous avons désormais à nos portes un parc qui réunit tout ce qu'il faut pour amuser, reposer, intéresser.

Le service de tramway est des plus commodes ; on y trouve un théâtre rustique que d'aucuns comparent justement avec ce qu'ils ont vu à Coney Island ; les deux concerts de chaque jour—matinée et soir—sont fournis par le superbe orchestre Spencer ; les artistes engagés pour le théâtre proprement dit sont de première force et de grande renommée et on trouve à la maison du club, sur le terrain, un service de rafraichissements organisé d'une façon admirable.

Bref, Montréal a dans le Riverside Park un véritable Eden rustique où tous, grands et jeunes, sont sûrs de passer quelques heures agréables, dans une excellente compagnie et entourés de tout ce qu'une excellente direction peut imaginer.

Madame TRUDEL

Guerie de mal dans le dos, douleurs dans les cotes et de "Beau Mal" par

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Nous ferons remarquer à nos lectrices le soin que nous prenons de toujours leur donner le nom et l'adresse des femmes que nous guérissons avec les Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous prenons ces précautions afin que si quelques-unes doutaient encore de la grande efficacité de ce remède merveilleux, elles puissent aller voir ou écrire à ces Dames, dont nous publions les noms, et s'assurer par elles-mêmes de la véracité de ce que nous affirmons.

Voici ce que dit Madame Trudel :

"Je vous demande pardon si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre vous informant de ma santé, mais je voulais voir si la guérison que j'avais obtenue par vos bons conseils et les Pilules Rouges du Dr Coderre allait être permanente. Je vois aujourd'hui, avec plaisir, que je suis très bien et que ma guérison va être permanente, car je viens de faire dernière ment mon ménage ; j'ai travaillé très fort et tout cela sans douleur et sans fatigue. Comme vous le savez, j'ai souffert pendant dix-sept ans du mal dans le dos, dans les côtés, sans pouvoir jamais trouver de soulagement nul part. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui ait pu me faire du bien et me guérir. La faiblesse générale était la cause de ma maladie et les Pilules Rouges m'ont donné des forces et ont fait disparaître mes maux. Dame J. Trudel, Ste-Geneviève, Champlain, P. Q."



DAME JOSEPH TRUDEL.

Le mal de rognons et les douleurs dans les reins sont presque toujours causées chez les femmes par un dérangement et les Pilules Rouges du Dr Coderre, en guérissant ce dérangement, guérissent aussi toutes les douleurs qu'il cause.

Nous conseillons aux femmes qui souffrent et qui n'ont pas pu trouver de soulagement nulle part, de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et les prendre avec patience et persévérance, et elles seront guéries.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les jours un grand nombre de femmes qui se croyaient sans espoir et elles feront pour vous ce qu'elles ont fait pour tant d'autres.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Souvenirs électoraux :

Messieurs et chers électeurs, je serai catégorique. Toutes les rues que vous voudrez, je les ferai percer ; les tramways dont vous pourrez avoir besoin, je les obtiendrai, et si quelqu'un veut l'obélisque pour orner son jardin, je lui ferai donner l'obélisque ?

—Il n'est pas de femme, si sottise soit-elle, qui n'ait pas un grain d'esprit, soutenait la baronne de V.

Le bon Boireau, qui était présent, se hâta de placer son mot :

—Peuh ! l'esprit de grain ? J'en ai bu. Eh bien ! vrai ! Ça n'est pas fameux.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 17.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

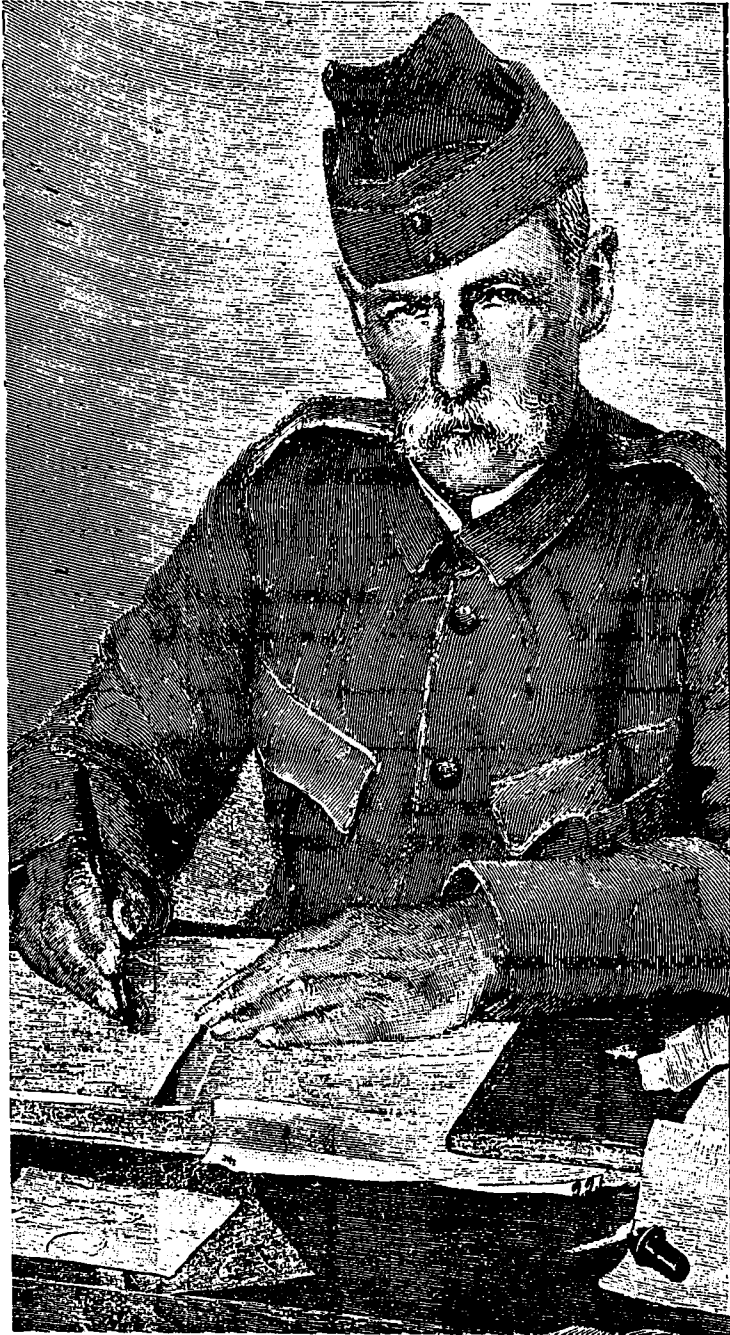
Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 240



— Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Benoit, E Chalifoux, W Desjardins, E Désy, C McGraw, Provancher, Miles M A Bastien, M E Bourdeau, P Champagne, S Dupuis, A Flout, R H, D Labbé, L Lalonde, E Lusier, Z Plourde, Prigent, I Sauviat, A Walsh, L Warnault, MM G Bélanger, E Bourassa, J Brisson, N Chayer, C Cholette, O Cholette, G Crevier, I Dollard Dubuc, S Laporte, A Laurent, A Lebrun, A Léonard, O Lepage, J Li-vernois, G Mann, E Moreau, P O Richard, C Rousseau, T Tremblay, Un inconnu (Montréal), Q, L Madore (Bordeaux, Q), Mme V Cap-peau (Buckingham, Q), Mme H Giroux, M A Portelance (Chambly Bassin, Q), Mlle M O'Bready, MM E Bouré, R Connolly (Danville, Q), M A J Bayeur (Fernetville, Berthier, Q), J M Mochen (Iberville, Q), M Zénon Porreault (Joliette, Q), Mlle M Timmons (Lachine, Q), M F Rancourt (La Patrie, Compton, Q), Mme J E Lessard, Mlle F de St-Aubin, M A Poitras (Lévis, Q), M R Carrière (Longueuil, Q), M A Paradis (Matane, Q), M L E Lavoie (Moncton, Q), Mlle A Robit (Montmagny, Q), Mlle A Chicoine (Mont-St-Hilaire, Rouville, Q), Mme A Brad, MM P Boulay, A Gedin, L Moffet, J H Paré, V E Roy, R Ruiz, O Vézina (Ottawa), Mme J W Pelletier, Miles A Brunet, R A Darche, B Laperrrière, P Vallée, MM W Beaudry, R Bédard, J C Piché, H Roy (Québ c), Mlle O Lamontagne (Québec Sud), M A C Larivière (Pointe-aux-Trembles, Q), M P L Mertrud, O Blais (Sherbrooke, Q), Mlle R Daveluy (St-Anne de Beaupré, Q), Mme J A Baribeau (St-Anne de la Pérade, Q), Mme L J Massé, Mlle B Massé (St-Césaire, Q), M J N Walker (St-Cunégonde, Q), J Landry (St-David de l'Auberivière, Q), M A Robert, N Vaclereau (St-Henri, Montréal), Miles A Godin, B Routhier, M A Fontaine (St-Hyacinthe, Q), Mlle L Howie (St-Jean Iberville, Q), Mlle N Béland, M L A Caron (St-Julie Somerset, Q), M R A Gosselin (St-Odilon, Dorchester, Q), Mme L Déguisse Mlle E Dugal, M M Turgeon (St-Roch, Québec), Miles A Olive, M Couture, C Hallé, A Klely, M Vachon (St-Romald, Q), Mmes C Blouin, P Cloutier, M J Joly (St-Sauveur, Québec), M A Ratelle (Terrebonne, Q), M J E Malhiot (Trois-Rivières, Q), Mme A J Wait (Winnipeg, Man), M E Laliberté (Adams, Man), Mmes M Lajoie, J Rousseau, M J Pratt (Augusta, Me), Mme A

Fortin, Miles A Laforté, O Sanscharrin, D Simard, G Spénard, M A Bolduc (Biddeford, Me), Mlle P K Hoy (Boston, Mass), M A Bélanger (Brunswick, Me), M J Ferland (Central Fall, R I), T Dionne (Chicopee, Man), N Piché (Cohoes, N Y), Miles D Go-selin, M Terriault, MM A J Bourgeois, A Gagnon, A Lavoie, J McDonald, Fall River, Mass), Mlle L Gagné (Franklin Falls, N H), Mlle R A Goddu (Greenfield, Mass), W Boulay (Haverhill, Mass), Miles A Bénard, E Jasmin, V Lavoie, E Malgret, MM J B Boutin, J Légalé (Holyoke, Mass), Mlle M Gagné (Lewiston, Me), M P Therrien (Lyon, Mass), Miles A Grenier, E Paquin, E Sauvageau, D St-Herre, M L Lambert (Lowell, Mass), Mlle E Berthiaume (Manchester, N H), Mme J Bazinet (Manville, R I), MM J Allard, dit Longpré, R Lefebvre (New-Bedford), Mme J J O'Donnell, Mlle P Pedlow, J Puyan, M J Derbès (Nouvelle Orléans, La), Mlle M Bergeron (Rochester, N H), Mlle Gagnon, MME Le febvre, J A Rogers (Salon, Mass), Mme D Bernier (Taterville, Conh), Mlle D Dugas, M A Gervais (Trois Rivières, Mass), Mlle E Cyr (Van Buren, Me), Mlle B Vallière (Warren, R I), Mme A Chenette, Mlle H Fautoux, M G Boissonneau (Woonsocket, R I), Mlle E Latour, M E Donovan, Worcester, Mass.)

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

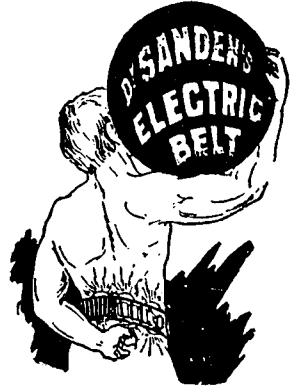
MM L Brousseau et H Leclerc (Montréal, Q), M A Barrette (St-Henri, Montréal), Mlle O Dubé (St-Hyacinthe), Mlle R Champigny (West-Farnham, Q), Mme M Rogier (Montréal), P Dautrey Nouvelle Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle A Walsh, 301 Amherst (Montréal, Q), M J H Paré, 14 Clarence (Ottawa), M R Bédard, 128 St-Olivier (Québec), M T Dionne (Chicopee, Mass), Mlle Berthiaume, 317 Pine (Manchester, N H).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

Pourquoi les Hommes sont faibles.



La faiblesse ou la perte de la vigueur, voilà un sujet digne de profonde considération. La connaissance que vous n'êtes pas à la hauteur des demandes de la nature—que votre force s'épuise—en est une qui devrait vous pousser à agir promptement; elle devrait vous forcer à utiliser le seul moyen scientifique de recouvrer votre force, votre vigueur.

Ce moyen vous est procuré par l'application quotidienne de l'Electricité aux parties faibles, par l'usage de la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle tonifie, renforce et revivifie. Ses courants chaleureux donnent une nouvelle vie aux nerfs abatus et portent la virilité à son état complet.

Le livre du Dr Sanden "Trois Classes d'Hommes" devrait être entre les mains de tous ceux dont la santé n'est pas parfaite. Il est donné gratuitement. Demandez-le par lettre ou en personne aux bureaux où vous pourrez examiner et essayer la ceinture.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau: de 9 a. m. à 6 p. m.; le dimanche, de 11 a. m. à 1 p. m.

CAUSERIE DU SOIR

Emma.—Oh! papa, dis-moi donc comment tu t'y es pris pour demander maman en mariage?

Le père.—Ne me le demande pas. Je ne me rappelle absolument rien. Adresse-toi plutôt à ta mère, c'est elle qui a mené toute l'affaire.



Institut d'Optique

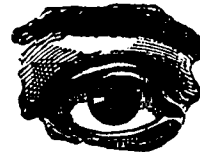
... AMERICAIN ...

1856 RUE STE-CATHERINE (Coin rue Cadieux, 3ème Porte à l'Est) MONTREAL.

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES Cristal de Roches et Diamant pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes sortes, donnant l'ENERGIE et la VIGUEUR aux nerfs OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRES.

2e AVIS.—Tous nos VERRES Optiques-Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats-Unis et d'Europe, et confectionnés ici à l'Institut par nos GRADUÉS OPTICIENS spécialistes pour la GUERISON DES YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Ouvert de 8 heures a. m. à 8 heures p. m. Le dimanche de 1 hre p. m. à 4 heures p. m.

Toute PRESCRIPTION d'OCULISTES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE.—Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlers, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

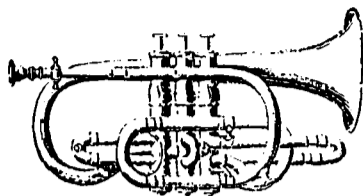
F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTREAL.

INSTRUMENTS DE FANFARES

De la maison COUESNON & CIE, de Paris. Ancienne maison Gautrot. L'un des fournisseurs de l'armée française.

Ces INSTRUMENTS sont très recommandables pour leurs belles qualités et les prix en sont modérés.



CORNETS Si B \$10, \$12, \$13, \$14, \$15, etc.

Aussi un choix considérable d'instruments de la célèbre maison MAHILLON, de Bruxelles.

Grand assortiment de Violons de manufacture française de \$2 à \$50. Mandolines américaines, \$3.50 à \$40. Guitares américaines, \$7.00 à \$40.

PHONOGRAPHES ET GRAPHOPHONES

Les machines parlantes par excellence. Les PHONOGRAPHES Edison et les GRAPHOPHONES sont reconnus comme étant les plus agréables à entendre. Le ton criard qu'on reproche aux autres machines n'existe pas avec celles-ci.

Prix, \$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30, etc.

Musique Vocale et Instrumentale, Cordes de Violon, etc., en vente chez

EDMOND HARDY, Editeur et Importateur de MUSIQUE. 1676 RUE NOTRE-DAME.

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et de diamants aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine d'élegants paquets de cigarettes à la violette à la rose et à l'héliotrope à 10c. chacun. Ce collier comprend 170 perles, 3 brillants, 1 diamant et un agrafe ornée d'une magnifique perle. C'est une merveille de bijouterie supérieure et tout à fait fashionable, paraîtra aussi bien que les colliers coûtant cent dollars. Ecrivez et nous vous enverrons le catalogue. Quand vous l'aurez reçu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre collier dans une belle boîte, tous frais payés. HOME SUPPLY CO., Boite Toronto.

OFFERT GRATUITEMENT

Lisez ; ceci vous intéresse.

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES, 1574 rue Ste-Catherine, près St-Denis. — C'est la SEULE place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.

Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 242



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition : LA RENCONTRE A LA PROMENADE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 18 juillet, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 80 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Le président de la correctionnelle octroie six mois de prison à un vieux cheval de retour ; puis d'une voix sévère :

— C'est pour la huitième fois que vous êtes condamné. Prenez garde !

— Oh ! mon président ! J'ai été acquitté autant de fois. Cela fait compensation.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocele et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui !

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montréal.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,

P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

— Ce sont vos enfants, madame, dit Bétantou à la femme d'un de ses amis.

— Oui, monsieur, le garçon a cinq ans et la fillette en a sept.

— C'est étonnant comme le temps fuit, lui répond Bétantou, on ne croirait vraiment pas que voilà déjà douze ans que vous êtes mariée !



Buvez le CAFÉSANTÉ

Au lieu de thé ou café.

EXTRAIT D'ANALYSE

"Je le recommande aux personnes faibles et aux convalescents."

Docteur N. FAFARD,

Professeur, Université Laval, Montréal.



La Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au-delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquétée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 2, Toronto.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 14 JUILLET 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

XXVI. — MARCHÉ À L'ÉTOILE

(Suite)

Qu'allait-il devenir au milieu de ces ténèbres, loin de toute route. Il se laissa tomber sur la terre, décidé à attendre le jour... à attendre la mort.

Soudain, la lueur brilla de nouveau.

— Homme ou esprit, quoi que tu sois, qui tiens ce flambeau, j'arriverai jusqu'à toi ! cria Walter d'Avenel avec l'accès de la colère et du désespoir.

Et se redressant malgré la révolte de son être, il s'élança en avant.

Le son tendu, l'épée à la main, il fonçait devant lui, à grands pas lourds. Son cheval, dont il avait lâché la bride, le suivait, noir dans la nuit noire.

Maintenant, le visage du chevalier, quoique ravagé par le mal, s'irradiait d'une joie presque folle.

Cette clarté vers laquelle il marchait depuis si longtemps, il la voyait bien à présent.

Il distinguait la fenêtre à travers laquelle elle brillait.

Cent pas à peine les séparaient.

Walter d'Avenel titubait d'épuisement.

Ferait-il ces cent pas ?

Le malheureux mordit ses poings dans un accès de rage et s'accrocha à la crinière de son cheval.

La maison noire et trapue se dessinait dans l'ombre.

Brusquement, le pommeau d'une épée retentit sur le bois de sa porte.

A ce bruit inattendu, un violent mouvement se produisit à l'intérieur.

Walter d'Avenel, s'appuyant au mur dans le dernier effort de son énergie, frappa de nouveau le bois avec la poignée de son arme.

— Qui va là ? cria une voix d'homme. Qui donc peut appeler, dans ce désert et à cette heure de nuit ?

— Un voyageur égaré et qui demande asile, répondit la voix mourante d'Avenel.

— Un voyageur ?

Un pas résonna dans l'intérieur, les yeux du chevalier virent la lumière paraître entre les ais de la porte.

L'huis s'ouvrit brusquement en dedans et la clarté inonda le voyageur.

— Un homme en armes ! cria alors le maître de la chaumière ; malheur à vous, si vous arrivez ici avec de mauvais desseins !

Et son bras se tendit, braquant, sur de nouveau venu, un pistolet chargé dont il s'était muni.

— Je succombe de faim et de fatigue, exhala le voyageur. Quel mauvais dessein puis-je avoir contre vous ? Si vous avez un cœur d'homme, de grâce, un morceau de pain !

— Cette voix ! s'exclama alors l'homme de la forêt.

Et, baissant vivement son flambeau afin d'éprouver les traits du chevalier cachés sous l'ombre de sa coiffure :

— Mon maître ! s'écria-t-il.

Et, baissant son arme, il tomba à genoux.

— Mon maître, vous que je retrouve et que, avec tant d'autres parmi les anciens fidèles d'Avenel, je croyais mort ! Entrez, seigneur, entrez. La chaumière du vieux et pauvre Martin est à vous !

Le chevalier leva son œil las vers l'homme de la forêt.

— C'est vrai, ami, je te reconnais. Eh bien ! le seigneur d'Avenel meurt de fatigue et de faim.

Le vieillard alors tendit ses bras dans un mouvement d'incroyable pitié, et le soutenant, le conduisit jusqu'à un escabeau, un des rares meubles de cette primitive demeure.

Et tirant, d'une escoignure, un cruchon de grès, il versa une partie de son contenu dans une tasse.

Puis, s'agenouillant devant le chevalier :

— Buvez Seigneur !

Le chevalier porta, avec une sorte d'apreté, le breuvage de ses lèvres.

— Ah ! murmura-t-il après avoir bu, il me semble que je renais !

XXVII. — LE BUCHERON

Le vieillard considéra avec un attendrissement respectueux le chevalier, dans les yeux duquel revenait la vie.

— Mon bon maître, répétait-il. Vous que je revois enfin ! Mais dans quel état d'épuisement ! Buvez encore, seigneur ; c'est un breuvage sain, ce sort de brics de genièvre recueillies par moi dans la forêt, et que j'ai fait fermenter.

Walter d'Avenel écarta, de la main, la tasse que présentait de nouveau son ancien serviteur.

— Hélas ! dit celui-ci, je n'ai que quelques galettes durcies faites de farine d'orge, et un morceau de venaison froide. Ce n'est pas là ce que j'aurais voulu présenter au seigneur d'Avenel et de Malrose.

Transportant alors devant le voyageur une table rustique, il y installa quelques-uns des pains grossiers dont il venait de parler et un cruchon de marcassin, ce qui restait de la bête prise au piège par lui quelques jours auparavant.

Et y ajoutant une cruche d'eau après de laquelle il plaça le flacon d'eau-de-vie de genièvre et la tasse dont le chevalier s'était déjà servi :

— Mangez et buvez ! Votre serviteur est là pour remplir son office.

Le liqueur généreuse que Walter venait d'absorber avait revivifié son être, redonné plus d'activité à ses organes. Il se jeta, avec une sorte de silencieuse fureur, sur les aliments placés devant lui.

Il ne sentait ni la dureté ni la grossièreté du pain. Quand il fut un peu soulagé, il désigna à Martin la porte restée ouverte.

— Mon cheval doit être par là à brouter les jeunes pousses, prends soin qu'il ne s'éloigne pas.

Martin sortit et alla reprendre le cheval occupé, en effet, à quelques pas, à tondre les rameaux verdoyants.

Il s'attacha au front d'un hêtre dont la grosse feuillure ombrageait la chaumière. Et, le dossellant, portait son haras dans l'intérieur :

— Il y a derrière la chaumière une espèce de hangar où je serre mes outils ; je vais l'y conduire ; il sera à l'abri de la rosée. Et je pourrai le surveiller à travers une lucarne.

— Va, approuva d'Avenel.

Il continua à manger, sentant la vignette rouge-rouge en lui.

Il était près de s'abandonner au désespoir, ballotté dans ces régions inconnues, et un hasard bien, au moment de cette clarté lointaine, l'avait conduit vers un ancien et fidèle serviteur de sa maison ! Martin rentra tardis qu'il se livrait à ces réflexions.

L'époux de Marie d'Avenel, rassuré en ce qui restait des aliments placés devant lui, et se redressa :

— Merci, mon bon Martin, prononça-t-il. J'étais bien faible ; ma main eût été incapable de tenir mon épée, et à peine ai-je eu assez de force pour frapper à la porte. Maintenant, grâce à toi, grâce à tes soins dévoués, me voici rétabli.

Le vieillard eut un geste d'inquiétude :

— Vous n'allez pas me quitter déjà, repartir à travers ces forêts et ces montagnes aux sentiers à peine tracés, et surtout à cette heure de la nuit ?

— Je le devrais peut-être, mais la forêt humaine a des bornes. Puis, mon cheval ne pourrait pas me porter plus loin. Où l'as-tu mis ?

Le vieux serviteur prit un flambeau et conduisit son maître. Walter d'Avenel trouva le bœuf assis devant une écurie brisée de force sèche que Martin ramassait dans les chaumières afin de les vendre à la ville. Les sabots du cheval disparaissaient sous une épaisse couche de bruyère répandue sur le sol usé de lui. D'Avenel vit tout cela.

— Tu es l'ami de ton maître, Martin. Grâce à toi, mon brave coursier sera frais et dispos demain, quand je me remettrais en route, après que tu m'auras appris comment tu te comportes en ce qui concerne cette sollicitude.

— Mon récit sera court, et il sera triste, hein ! peut-être le prévoyez-vous déjà. Mais vous êtes bon, mon seigneur ; venez vous reposer. Venez !

Ensemble, ils s'installèrent dans le hangar.

Un lit formé de quelques planches mal veloutées garnissait un des angles. Le vieillard prit sa place, et se coucha, les vertes bougies qui s'élevaient dans le hangar par d'antres, fêlées et soufflées.

— Répondez-moi, mon seigneur, dit-il. Vous n'avez rien de mieux à me proposer ?

— Rien, dit-il.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

En guise de réponse, le vieux serviteur étendit, contre la porte refermée, les plantes enlevées au lit.

—Je dormirai là en vous gardant.

Le chevalier, torrasé par le besoin de repos, se jeta sur le lit.

Il ferma les yeux, et se reportant au loin par la pensée :

—Adieu, Marie, murmura-t-il. Adieu.

Et il s'endormit d'un lourd et profond sommeil.

XXVII. — A LA PISTE

Mais, tandis que Walter d'Avenel étendait, dans un repos réparateur, ses membres brisés par des fatigues réellement surhumaines, d'autres événements s'accomplissaient, rapides, menaçant le réveil de l'infortuné et brave cavalier.

On a vu les routiers, placés sur son passage, par lord Rosberg, quitter l'auberge de la Croix-d'Écosse et s'élançer sur la route afin de le rejoindre, et, près de vingt contre un, lui arracher la vie.

La soif de l'or, l'ivresse du vin les excitaient !

Ces bandits étaient à ce moment changés en bêtes féroces.

Leur chef, taciturne et sombre, galopait en tête, monté sur son grand et affreux cheval roux, aux os saillants, à la prunelle de feu, aux honds énormes, vrai coursier d'enfer, ainsi que l'aubergiste avait baptisé le cheval du noble cheval d'Avenel.

Sa troupe suivait en peloton compact.

Leurs montures, elles-mêmes, semblaient attirées par les violentes odeurs du sang.

Mais aussi loin que leurs regards pouvaient atteindre, aucun des estafiers n'apercevait, sur la route poudreuse, la silhouette de celui qu'ils poursuivaient.

—Il est certain que l'avance qu'il a prise sur nous est considérable, grommelait leur chef en mordant le bord de sa moustache maigre, aux poils raides et gris. Cependant nous avons fait un rude chemin depuis la Croix-d'Écosse, et nous devrions l'apercevoir.

—Parbleu ! se disaient entre eux les soldats, leurs éperons collés au flanc de leurs montures, il n'y a pas à dire, son cheval du diable doit posséder des ailes au paturon, pour l'emporter si loin, après la chasse de cette nuit où il a passé vraiment comme un fantôme.

La troupe féroce et sauvage arriva ainsi au sommet d'un coteau, derrière lequel plusieurs lieues de plaine allaient leur permettre d'apercevoir leur proie.

Ils languissaient depuis un moment d'y atteindre, afin de prendre leurs dispositions, fendra sur elle comme l'épervier, en l'enserrant, afin que, cette fois, ce ne fût pas long.

Le chef arrêta, d'un coup sec, son grand cheval, dont les naseaux cornaient.

Et sa main sur les yeux, il sonda le moindre feuillage derrière lequel le cavalier pouvait être dissimulé.

—Par les cornes d'enfer ! jura-t-il enfin. Personne ! le mécréant nous a encore échappé.

Les estafiers commençaient à l'injurier, voyant leur échapper la prime promise.

—En avant encore !

Et, ayant lancé cet ordre de sa voix sèche, il mit un doigt d'éperon dans le ventre de son cheval qui, couchant ses oreilles sous le coup de la douleur, bondit sur la route par-dessus un rocher.

Derrière lui, la trombe de chevaux et d'hommes suivit, roulant sur la pente.

Ils arrivèrent ainsi au village où campait le corps d'avant-garde du duc d'Artwel.

Le capitaine de grande route, raide comme un potentat, demanda au gentilhomme y commandait s'il n'avait pas vu un cavalier dont il avait ordre de s'emparer au nom des seigneurs confédérés, le chevalier d'Avenel.

—Walter d'Avenel n'est en mon pouvoir s'il s'était présenté par ici, répondit l'autre.

—Il nous a donc échappé par les chemins de traverse, grommola le bandit.

Luisant tomber un regard sanglant sur les soldats du duc qu'il croyait voir sourire de sa déconvenue :

—A la reconquête, les enfants perdus !

Et, piquant des deux, il s'éloigna sans seulement un mot, un geste de salut. Une rage blanche l'envahissait.

Pour un rien il aurait chargé sur ces insolents vassaux d'Artwel qui avaient osé l'aider de rien.

Cela l'aurait au moins saoulé.

Mais ce chevalier d'Avenel, il finirait bien par lui mettre la main dessus.

Ah ! il se vengerait alors, par exemple !

—Il n'a eu qu'un moyen de se dérober, marmonnait-il. C'est par

le chemin forestier qui se trouve en haut du coteau. Il a fallu qu'il passe par là, ou bien c'est réellement le diable en personne.

Et, sans ralentir son allure furieuse, il s'y jeta bientôt, accompagné de tous ses gens, aussi enragés que lui à présent.

Il sentait bien que, du train qu'on menait, les chevaux ne tiendraient pas longtemps encore.

Mais qu'il trouvât seulement une trace sûre du passage d'Avenel, et alors, se sachant sur la bonne piste, on modérerait la chasse.

En attendant, il continuait son galop d'enfer, l'œil rivé sur le sable du sentier, y cherchant des indices que son habitude des louches embuscades le faisait exceller à reconnaître.

—Halte ! commanda-t-il tout à coup d'une voix tonnante.

—Halte ! halte ! répétèrent ceux qui le suivaient.

Alors il désigna du doigt le bord du chemin, où un sabot de cheval était resté imprimé.

A côté, une motte de terre avait été écorchée par le fer, et les herbes qui y adhéraient étaient encore fraîchement coupées.

—Je le disais bien ! grommela-t-il.

Et il continua d'avancer durant une centaine de pas encore, relevant de nouvelles marques.

Une clairière s'étendait sur un des côtés.

—Pied à terre, tous !

Et débouclant le harnais de son cheval :

—Chacun de vous doit avoir, dans sa musette, encore deux rations d'orge. Donnez-en une solide à vos bêtes, car c'est maintenant ou jamais que ça va marcher.

Les bandits allègèrent leurs montures de leur selle afin de les laisser respirer à l'aise.

Un instant après, tous les chevaux broyaient leur grain, tandis que leurs maîtres, tirant des provisions diverses des bissacs dont ils étaient porteurs, en batteurs d'estrade expérimentés, se préparaient à la chasse par une solide collation.

Les chevaux avaient achevé leur grain et broutaient quelques touffes d'herbe, autour d'eux.

Le chef des malandrins les inspecta l'un après l'autre d'un regard expert.

Ils étaient tout à fait rétablis, sauf un ou deux.

—Leurs cavaliers resteront en chemin. Cela leur apprendra à être aussi mal montés pour des coureurs de route. Puis on n'a pas besoin d'être tout un escadron pour s'emparer d'un seul homme !

Et il donna le signal du départ.

Un de ses chefs d'escouade s'avança alors.

—J'ai bataillé par ici, jadis, dit-il. Cet Avenel doit être déjà très avant dans ces bois qui se prolongent en effet presque jusqu'à la frontière anglaise. Nous perdrons au moins une heure à remonter jusqu'au carrefour où prend le chemin du sud, tandis qu'il doit y avoir au premier coude un raccourci.

—Passe devant et conduis !

Sur ces mots, celui qui venait de s'adresser au capitaine prit les devants. Un instant après, toute la bande se trouvait engagée dans un véritable couloir où, des deux côtés, on touchait les branches, la végétation ayant peu à peu envahi le chemin.

Quand on en sortit, le guide poussa une exclamation joyeuse :

—Voyez si je me suis trompé.

Et il montra les empreintes du sabot d'un cheval.

Elles étaient semblables à celles relevées de l'autre côté des fourrés. Donc pas d'erreur possible.

Ils étaient sur la bonne piste.

Prenant le trot, ils ne tardèrent pas à arriver au bord d'un ruisseau où Walter d'Avenel avait fait halte.

—Hourrah ! nous le tenons cette fois, voici l'herbe broutée de frais par son cheval.

Et la cavalcade continua.

Le chevalier d'Avenel n'était pas alors à une très grande distance ; et ils l'auraient certainement rejoint s'ils avaient conservé leur allure.

C'en eût été fait alors de l'époux de Marie d'Avenel, du chevalier de la reine Marie Stuart.

Mais le chemin devenait recailleux ; et craignant d'être entendus par celui qu'ils voulaient rejoindre et qui, prévenu, gagnerait le large, ils mirent leurs chevaux au pas, n'osant garder le trot comme ils l'avaient fait précédemment sur le sable.

Cela dura longtemps, les rochers succédant aux rochers, et l'on n'avancait guère. Le nuit arriva et tous les visages s'assombrirent.

De même que Walter, ils aperçurent alors la lumière lointaine, perceant les ténèbres, les appelant ainsi qu'un phare.

—C'est un signal pour d'Avenel, dirent-ils.

Mais c'en était un aussi pour eux.

Cette clarté leur signalait l'endroit où ils trouveraient leur victime.

Seulement, n'ayant pas passé par les mêmes épreuves que le malheureux époux de Marie d'Avenel, n'ayant pas les mêmes raisons que lui pour hâter sa marche vers cette clarté révélatrice, ils n'osèrent quitter le chemin, couper au plus court au travers des bois et des fondrières.

Souvent ils la perdirent de vue, mais pour la retrouver ensuite.

Un moment pourtant ils eurent un émoi, mais elle reparut. Soudain, sans qu'aucun obstacle l'interceptât, elle s'éteignit, et ne se ralluma plus.

—Tonnerre ! gronda le chef des bandits.

Il marcha encore quelque temps. Mais le but avait disparu.

Les chevaux, éprouvés par la fatigue, buttaient contre les souches et les racines des arbres : ses hommes murmuraient.

Continuer cette marche c'était risquer de perdre la trace du chevalier d'Avenel. Lui aussi, du reste, devait être brisé, véritablement à bout de forces, ayant fait le double du chemin qu'eux.

Croyant les avoir dépités, il prendrait probablement un repos prolongé, se garderait mal.

Et ils collaboraient dessus à l'improviste, écrasant toute résistance en admettant même qu'il eût trouvé un abri au milieu de quelques-uns des siens, là où brillait auparavant la lumière maintenant disparue.

Une tache un peu moins sombre indiquait un de ces plateaux couverts de bruyères comme ils en avaient déjà rencontrés plusieurs.

Ils firent halte, les chevaux furent dessellés et les hommes se jetèrent sur les bruyères pour dormir.

—Un moment ! gronda le chef, la prunelle fauve. Deux hommes vont être en faction ensemble, et se relèveront par deux, d'heure en heure. Si l'on avait veillé dans les gorges d'Arfed, nous ne serions pas ici et la compagnie aurait gagné près de trois cents guinées.

Les estafiers baissèrent la tête. Les trois cents guinées perdues et qu'il s'agissait de rattrapper étaient d'une éloquence irréfutable.

Deux d'entre eux prirent donc la garde avec ordre de réveiller tout le monde si la lumière réapparaissait. Mais elle ne brilla plus de la nuit.

Une heure avant l'aube, toute la troupe fut secouée par les sentinelles ; les chevaux reçurent ce qui restait d'orge, tandis que les hommes s'agitaient afin de chasser le froid qui les avait gagnés, n'osant pas allumer du feu de peur de signaler leur approche.

Le jour allait paraître. Un des estafiers grimpa sur un arbre.

—Une maison, tout au loin, cria-t-il. Portes et fenêtres fermées. Alentour personne !

Un éclat de rire aigu secoua le chef des routiers.

—Ils dorment encore, ne nous attendant pas. A cheval, tous !

Frappant du pied le sol sablonneux sur lequel le fracas de leur course ne retentirait pas, et s'élançant en selle, il cria : Au galop !

Et la troupe entière disparut dans un nuage de poussière.

XXIX — SURPRISE

Walter d'Avenel dormait encore profondément, un rêve souriant sur les lèvres, revivant le passé grâce à son songe, se revoyant à Melrose entre sa femme et son enfant aimés.

Le vieux bûcheron, dont la couche de bruyère était posée sur la terre elle-même, s'agita soudain, leva sa tête grise.

Quelque chose d'étrange venait de le réveiller, comme si la terre sourdement frémissait.

Il prêta l'oreille.

Puis tout à coup, il bondit, affolé.

Il venait de comprendre.

—Debout, maître ! Debout ! cria-t-il d'une voix terrible.

—Quoi donc ? qui m'appelle ? murmura Walter sur les lèvres de qui était encore un nom chéri.

Ses yeux étonnés rencontrèrent ceux de Martin, dilatés par l'angoisse :

—Debout, seigneur d'Avenel ! répéta celui-ci. Ceux qui vous ont pourchassés ont retrouvé vos traces. Ils accourent !

Et se couchant sur la terre :

—Oui, j'entends leur galop. Une troupe nombreuse !

Avec un accent désespéré :

—Et seul ici ! Seul vous ! avec un vieillard presque sans armes.

—N'importe, je vous défendrai, ajouta-t-il, oubliant l'ancienne timidité de sa nature.

Il eut un geste déchirant.

—Vous défendre, insensé ! Il vaut mieux fuir. Cette maison ne tiendrait pas une heure, ils sont trop !

Il étendit le bras.

—Dans cette direction est un grand frêne, découronné par la foudre : derrière lui un bois d'arbres de même espèce, mais plus petits. Ne prenez pas le sentier où ces hommes vous suivraient, vous rejoindraient peut-être. Traversez ce bois, en marchant toujours vers le côté où le soleil se lève.

—A la sortie du bois vous verrez devant vous, dans l'éloignement,

un grand rocher blanc, seul comme un ermite, sans une végétation, sans rien. Coupez droit vers lui.

—Et si ces hommes n'ont pas tranché mes jours dont le lardoau me pèse, votre vieux serviteur vous retrouvera et vous guidera jusqu'au tîef de Glendearg. Si, lorsque le soleil sera à son midi, vous ne m'avez pas revu alors, adieu, monseigneur marchez droit vers le sud, vous trouverez un chemin qui vous conduira aux bords riants de la Tweed.

—Brave et bon serviteur ! murmura Walter en achevant de boucler son épée. Fuis d'abord. Fuis, je te l'ordonne !

Appliquant son oreille contre la terre, il écouta :

—Oui, les voici.

Et se dressant :

—L'air ? encore fuir ? C'est pourtant mon devoir ! Mais bientôt, à mon tour l'offensive !

Il saisit sa selle à l'arçon de laquelle le vieux bûcheron venait d'attacher un petit sac contenant deux ou trois galettes d'orge.

Et maintenant, adieu, ou plutôt au revoir, avance-toi à travers les broussailles, dit-il en ouvrant la porte d'un coup de pied.

Mais un cri de rage lui échappa.

Les quinze hommes, sortant derrière les fourrés qui les masquaient, rangés sur une ligne pour cerner la maison, avançaient au galop.

A la vue du chevalier d'Avenel, debout sur le seuil de la chaumière, la selle de son cheval sur les bras, ils poussèrent un hurra formidable.

Sa monture n'était pas harnachée encore : il ne pourrait ni résister, ni fuir. Sa tête était à eux.

Walter d'Avenel entendit leur cri de triomphe.

Son regard douloureux se leva vers le ciel.

Et pâle, résolu, un de ses pistolets à la main, il fit deux pas au dehors, debout en plein soleil.

Le vent qui soufflait, puissant et large, du levant, faisait flotter ses longs cheveux.

Il avait ainsi la grandeur et la beauté de la résignation sublime et du courage absolu.

Tout à coup un éblouissement passa devant ses yeux qui attendaient la mort ; un nouveau cri s'éleva des rangs des bandits dont les chevaux se cabrèrent.

Une vague de feu venait de surgir, sillante, échouée.

Une inspiration saisissante avait en effet traversé le cerveau du vieux bûcheron en voyant son maître hors d'état de battre en retraite, hors d'état de se défendre utilement.

Devant sa chaumière étaient des amas de branches sèches abandonnées là après qu'il en avait dépeuillé les bois qu'il travaillait.

Y jeter sa provision de poudre et une poignée d'herbes enflammées ?

Le vent porterait aussitôt l'incendie sur l'amoncèlement entier et élèverait une barrière de feu entre les assaillants et la chaumière.

Derrière cet abri, Walter aurait peut-être le temps de seller son cheval et de gagner le large. Aussitôt dit qu'exécuté !

Et arrachant le chaume de la toiture, le vieillard l'avait jeté enflammé dans les branches d'où le feu avait surgi comme une houle immense sous l'haleine du vent.

Les routiers encore loin avaient reculé instinctivement devant la naissance subite de ces flammes.

L'instinct les avait groupés en une masse compacte.

Poussé par le vent, une chaleur intense arrivait jusqu'à eux.

Une haletée plus forte de la tête les couvrait même de flammèches.

Et ils durèrent s'éloigner davantage.

Profitant du succès de son stratagème, le vieillard s'était précipité vers hangar où se trouvait attaché le cheval de Walter d'Avenel.

—Vite, maître ! supplia-t-il.

Le chevalier jeta un regard qui contenait une sorte de regret vers les bandits refoulés en désordre.

Le regret de ne pouvoir brûler sa poudre contre eux, et de lutter, de frapper, même en succombant.

Et il suivit Martin.

Les estafiers l'aperçurent alors tournant l'angle de la chaumière. Ils virent le bûcheron qui tenait son cheval.

Il allait encore leur échapper.

Et cette fois, ce serait bien d'une façon définitive. Leurs chevaux, en effet, étaient à bout, leurs provisions épuisées.

Et quelle dû être l'issue de l'engagement actuel, ils n'auraient que le temps de revenir sur leurs pas, s'ils ne voulaient pas mourir de faim au milieu de ces impénétrables forêts.

Une rage folle s'empara de leur chef :

—Sus ! hurla-t-il. Sus !

Et de la pointe de son épée, il désigna l'époux de Marie d'Avenel.

Lui-même, donnant l'exemple, colla ses épaules au ventre de son grand cheval roux qui, couchant ses oreilles, s'enleva d'un bond énorme, prêt à tomber comme un tonneau sur la proie visée par son maître.

Derrière, en grappe haletante, les estafiers suivirent.

Walter, froid et calme, venait de jeter la selle sur son cheval.

Mais, resté plus impressionnable le vieux Martin eut un cri de

terreur en voyant arriver, forcée, celle-ci, la nouvelle charge des bandits.

Lancé, par bonds formidables, son effrayant cheval dans la clairière, le capitaine de grand route allait tourner l'obstacle, le mur de feu.

Ses compagnons avaient deviné sa tactique, et un nouveau hurra, une clameur de triomphe certain parés du milieu des assassins.

Une lumineuse expression de douleur s'abattit alors sur les traits du vieux bûcheron. Son maître n'aurait pas en quelques minutes à peine le temps d'échapper à ses ennemis.

Alors une résolution héroïque s'éleva en lui.

S'élançant sur le bûcher, au risque de communiquer le feu à ses vêtements, d'être brûlé vif, il saisit une véritable brassée de branches enflammées. Les bandits touchèrent à cinq ou six endroits.

Et semblable à une mine où toute la poudre s'enflamme en même temps, une nouvelle langue de feu, véritable torrent de flamme surgit, tourbillonna, s'élança, se courba en volute immense sous l'avalanche de lair, plongea dans le bois avec un sifflement terrible, un hurlement de tempête, coïta du feu déchaîné !

Les branches des arbres situés aux environs cépitérent, les feuilles, les rameaux fusèrent, rougirent.

En bas, les bryères, à demi desséchées déjà, prirent feu, pareilles à de la lave rouge coulant sur le sol.

Les chevaux des routiers, les sabots roussis par cette mer de feu qui baignait leurs pieds, se secouèrent avec un véritablement affolement, s'élançèrent dans toutes les directions, insensibles au mors.

Le chef des bandits rna ses éperons au ventre de son cheval pour essayer de franchir l'obstacle.

L'énorme bête rousse fit deux ou trois bonds convulsifs, effrayants, et renâclant devant les flammes qui lui léchaient le ventre se secoua avec furie, se débarrassa du maître implacable qui le vouait à cette torture.

Et seul, libre, les naseaux rouillants, il passa comme une créature de légende à travers le feu, couleur de feu lui-même, fouça dans le fourré tel qu'un projectile, et disparut, la crinière flambante : et son galop de furie continua à résonner, se perdant au loin.

Le capitaine des routiers vit passer, à sa portée, le cheval d'un de ses hommes désarçonné ; il le saisit par la bride et sauta en selle.

—A d'Avenel ! cria-t-il d'une voix rauque.

Il jeta sa nouvelle monture sur la gauche afin de sortir de la zone embrasée.

Walter d'Avenel était à cheval.

Le dernier secours, la nouvelle intervention du bûcheron lui avait permis de s'élancer en monture.

Il pouvait fuir.

Mais, immobile, il cherchait des yeux son courageux auxiliaire, son sauveur, craignant qu'il ne tombât aux mains des quelques bandits qui restaient encore là.

Il le savait, c'était été la mort après les pires tortures pour le malheureux !

Walter ne voulait pas l'abandonner.

Le chef des routiers vit son intention.

Les deux chefs d'escouade l'avaient suivi.

Les yeux sanglants, il leur désigna le chevalier.

—Sua ! hurla-t-il encore.

Et tournant au galop hors de la sphère balayée par l'incendie, suivi de ses compagnons, il chargea furieusement, le pistolet au poing, comprenant que le chevalier d'Avenel n'était pas un de ces hommes que l'on prend vivants.

—Fuyez donc, maîtres ! Fuyez !

Une voix venait de s'élever, clamante, trouant le tumulte, jetant ces mots : c'était celle du vieux bûcheron qui venait de surgir à quelques pas du chevalier.

Et sa main, dressée, désignait à Walter d'Avenel le bois de frêne dont il lui avait parlé.

—Damnation ! hurla le chef des routiers.

Il était à dix pas du vieillard et tenait un pistolet dans la main droite.

Il le mit en joue et tira.

Le vieillard chancela, puis, se raidissant, s'élança dans un fourré.

Le capitaine de grand route regarda du coin de son œil sanglant.

Il comprenait que, blessé comme il devait l'être, il serait une proie facile.

—A d'Avenel, merdieu ! commanda-t-il.

Ce dernier ne l'attendit pas.

Il l'avait vu fuir l'en sur le vieux Martin, et avait foncé vers lui, prêt à défendre ou à venger son vieux serviteur.

—Ah ! ah ! enan... gronda le bandit en le voyant à quelques longueurs d'épée.

Il ne tenait pas à s'exposer à celle du chevalier. Jetant son pistolet déchargé, il tira, de sa ceinture, celui qui lui restait, et visa rapidement, à bout portant, en pleine poitrine.

Walter d'Avenel vit jaillir la flamme hors du canon. Il n'eut même pas le temps d'une pensée pour celle qu'il aimait.

Un éclair jaillit de la poignée de fer de sa claymore sur laquelle la balle était venue s'écraser.

—Oui ! enfin ! gronda-t-il à son tour.

Et levant le bras, sa lame traça un rayon lumineux en l'air.

Son adversaire pâlit. Mais il était brave, d'une bravoure féroce et bestiale.

Il dégaina rapidement son énorme glaive.

Les deux lames claquèrent l'une contre l'autre.

Puis le routier lâcha les rênes, tomba en arrière, et la pointe de l'acier manié par le chevalier d'Avenel sortit de sa gorge, toute rouge de sang.

D'un coup de pistolet tiré de la main gauche, il se débarrassa de son deuxième assaillant.

Le dernier, se voyant seul vis-à-vis d'un adversaire aussi redoutable, tournait déjà bride.

Walter d'Avenel avait enfin donné une leçon à ces limiers de chasse acharnés après lui.

D'un coup d'œil il jugea la situation.

Cinq ou six des estafiers s'étaient reformés. Conduits par le survivant des deux chefs d'escouade, ils allaient revenir sur lui.

Les attendre plus longtemps eût été, pour l'époux de Marie d'Avenel, compromettre inutilement sa mission.

Il avait vu le vieux bûcheron gagner le large.

—Va ! dit-il à sa vaillante monture.

Et, lui rendant la main, il la lança vers le bois de chênes que lui avait désigné le vieillard.

Une clameur de malédiction échappa alors aux bandits, qui, n'apercevant plus d'obstacles possibles entre eux et leur victime, espéraient, grâce à leur nombre, en avoir aisément raison.

Ils se jetèrent en avant en avant pour lui couper net la retraite.

Et un bruit de galop furieux s'éleva dans le bois.

XXX. — LE BLESSÉ

Les coupeurs de route lancés par le traître Rosberg contre le chevalier d'Avenel avaient définitivement perdu leur argent.

Celui qu'ils s'imaginaient déjà tenir était hors de leur portée.

Deux morts, plusieurs d'entre eux demontés par leurs chevaux emballés, fortement contusionnés ou blessés : tel était le bilan de leur journée.

Ils n'étaient pas loin de conclure à l'instar de l'aubergiste de la Croix d'Ecosse, que ce d'Avenel n'était autre que le diable en personne.

L'oreille basse, se voyant incapables de rejoindre le défenseur de Marie Stuart, ils revinrent du côté de la chaumière incendiée.

La fumée qui montait vers le ciel leur servit de point de repère.

Ils y trouvèrent le corps de leur chef, et à côté celui de leur autre compagnon qui râlait.

Et, comme fiche de consolation, ils se hâtèrent de les dépouiller.

Ils allégèrent ainsi le cadavre de leur ancien capitaine d'une vingtaine de guinées que lord Rosberg lui avait accordées à titre d'entrée en campagne.

Ceci fait, comme ils n'avaient plus de provisions, ils songèrent à la retraite, après avoir pieusement abandonné, en plein soleil, les corps de leurs deux compagnons, comptant sur les loups et les vautours pour leur donner une sépulture.

Walter d'Avenel, débarrassé de leur poursuite, entendait, dans le lointain, les sons éplorés du cor sonner le ralliement.

Quelques-uns des bandits, emportés par leurs montures dans le fond des ravins, n'y découvrant aucun chemin, entendant les appels répétés du bronze, y répondaient, se guidant sur le son pour diriger leur marche.

Et Walter, averti par ces sonneries espacées que ses agresseurs n'étaient pas à redouter de longtemps, continua sa marche vers la merne blanche dont lui avait parlé le vieux et fidèle Martin.

Il venait de l'apercevoir à la sortie du bois de frênes dans lequel les estafiers l'avaient perdu.

Le terrain autour de lui était découvert, maintenant.

Arrêtant son cheval, il se dressa, sur ses étriers, et fouillant du regard tous les recoins de fourrés, tâcha d'apercevoir le vieux bûcheron.

—Aui, courageux et fidèle, pensa-t-il, il est peut-être couché, blessé et sans force.

Le chevalier ne l'avait pas vu chanceler au moment où le chef des estafiers lui avait tiré sus.

De là son incertitude.

Sa sécurité l'engageait à s'éloigner au plus vite, sans attendre le retour offensif de ceux dont il ne pouvait connaître les intentions finales.

Elle lui conseillait de s'éloigner sans bruit.

Cependant, abandonner ainsi le vieux bucheron, l'homme qui, secourant l'ancienne et naturelle timidité de son caractère, venait de se conduire en héros et de le sauver, lui aurait paru de la plus lâche ingratitude.

Se tournant successivement dans toutes les directions, il lança de toute la puissance de sa voix cet appel :

—Martin!...

Mais rien ne remua, ne tressaillit.

Il n'y avait même pas d'écho à cet endroit pour lui répondre.

A ce silence absolu, le front du chevalier se plissa.

—L'infortuné aurait-il été victime de son dévouement?... Oh! dans ce cas, je vengerai sa mort sur ceux qui l'ont causée, et je me retrouverai face à face avec eux!

Un dernier appel retentit vainement encore.

Alors Walter comprit qu'il était inutile de stationner plus longtemps à cet endroit.

Et il rendit la main à son cheval.

Mais le trajet était long de l'endroit où il se trouvait à la morne blanche.

Il s'enfonça dans les ravins de l'autre côté desquels se dressait sa masse solitaire.

Et de tristes pensées l'envahirent, engendrées par son isolement, le cadre sévère des paysages qui l'entouraient.

—Encore un infortuné, se disait-il, qui vient de me donner les plus grandes preuves d'attachement, et qui l'a sans doute payé de sa vie... Quelle fatalité s'acharne donc à tous ceux qui m'ont aimé?

La tête penchée, il laissait les rênes flotter sur le cou de sa monture, oublieux des dangers qu'il venait lui-même de courir.

Le rocher blanc se dressait maintenant, plus rapproché, énorme et triste, sans une touffe d'herbe, sans un arbuste, sans une tache verte sur sa surface désolée.

—On dirait un cadavre de géant pétrifié, fit d'Avenel restant dans ses pensées lugubres.

Il s'avança vers le rocher colossal.

A ce moment, une exclamation s'échappa de sa gorge.

—Martin!...

Un vieillard tout pâle mais dans les yeux duquel brillait une sorte de joie était étendu sur le gazon, adossé au géant de pierre.

—Oui, maître, c'est moi.

Walter d'Avenel s'aperçut que la voix du vieux serviteur était faible.

Poussant vivement son cheval, il vit alors l'herbe teinte de pourpre.

—Mais tu es blessé! s'écria-t-il.

Et, sautant à terre, il se précipita à côté du vieillard.

—Qu'importe! répondit celui-ci, stoïque. Qu'importe, vous êtes sauvé! Dieu et la Dame Blanche vous protègent!

—Sauvé!... Au prix de son existence, peut-être?...

Malgré la résistance du bûcheron, confus de voir son noble seigneur lui prodiguer ses soins, il écarta ses vêtements grossiers et en lambeaux.

Et le torse du blessé apparut.

La plaie creusée par le plomb du chef des routiers fut alors visible, pareille à une bouche saignante, les blessures faites par les énormes pistolets de l'époque étant affreuses.

Et celle-ci était à quelque centimètres au-dessus du cœur.

Le bandit avait bien visé.

Mais ayant tiré obliquement, la balle avait glissé sur l'os des côtes, et elle se voyait, saillant sous la peau.

—Et tu as pu arriver jusqu'ici dans cet état, mon pauvre Martin? dit Walter.

—Quand pour ma nourriture, je décochais une flèche dans le flanc d'un chevreuil ou d'un cerf, l'animal fuyait longtemps encore avant de tomber. Si j'avais cédé à la souffrance, nos ennemis m'auraient achevé. Habitué aux forêts, j'ai fait comme les fauves, j'ai préféré m'éloigner avant que la perte de mon sang ne m'ait affaibli. Et je suis venu jusqu'ici où je savais que je vous reverrais... avant d'expirer.

A ces simples et sublimes paroles, l'émotion envahit le valeureux chevalier d'Avenel.

Il songea à tout ce qu'il y avait de nobles sentiments dans ce peuple, parmi ces "manants" trop souvent méconnus, méprisés.

—Tu as bien fait, mon fidèle ami, répondit-il, de te dire que nous nous reverrions ici, car je ne t'abandonnerai pas.

Le vieillard secoua la tête.

Que ferait de lui son maître, puisqu'il ne pouvait pas marcher?

La fréquence des guerres était cause qu'un grand nombre de ceux qui avaient à y prendre part possédaient les notions les plus courantes de la chirurgie.

Walter d'Avenel s'agenouilla devant le blessé, son âme reconnaissante, son caractère généreux ne voyant pas en lui un de ces serfs dont l'existence ne comptait pas aux yeux de certains seigneurs.

Et tirant son poignard, il essaya d'extraire la balle dont le poids énorme augmentait les souffrances du vieux bucheron.

Il y parvint...

Le vieillard, après avoir protesté contre ses soins si humains, l'avait laissé faire, les lèvres serrées afin d'étouffer ses plaintes.

Quand ce fut fini, l'époux de la douce Marie banda la plaie.

Puis il dit :

—Aide-toi, maintenant, mon brave compagnon, car il s'agit de te jucher sur mon cheval.

—Merci, maître, prononça le vieillard, vous êtes un seigneur généreux. Voici, devant vous, votre chemin, éloignez-vous et oubliez votre pauvre Martin. Aussi bien, je suis assez vieux pour que mon heure ait sonné.

Mais tout protestait chez le généreux gentilhomme contre l'idée d'un tel abandon.

Il fit approcher son cheval et aida le vieillard à se mettre en selle.

Deux larmes de reconnaissance et d'émotion coulèrent sur les joues fétées du bûcheron.

—Que Dieu vous bénisse enfin, noble seigneur, et avec vous votre maison! balbutia-t-il.

C'était en effet un beau et touchant spectacle, au milieu de la nature grandiose, que ce vieillard aux pauvres vêtements, à cheval et, à côté, le seigneur aux armes brillantes cheminant à pied et conduisant sa monture par la bride!...

Arrivés auprès d'une source, Walter d'Avenel arrêta son cheval, aida le vieillard à descendre et humecta son pansement.

Quand il le vit assez reposé, il prit un des deux pains suspendus à l'arçon de sa selle par le bûcheron et, l'ayant divisé en parties égales, en tendit un morceau blessé.

—Prends des forces, dit-il. Il le faut, avant que la fièvre ne vienne!

Puis, quand il le vit un peu réconforté :

—Et, si cela ne te fatigue pas, apprend-moi comment il se fait que je t'ai retrouvé dans ces forêts.

—Mon récit sera court, seigneur. Lorsque, après le sac du château de Melrose, j'eus conduit votre épouse, la noble dame d'Avenel, dans la chaumière de Tibbie, je demeurai quelques jours auprès d'elle.

—Mais la chaumière était exigüe; je coûtai à nourrir et ne rendais aucun service.

—Je retournai sur les bords de la Tweed en reconduisant au moulin la brave bête qui m'avait permis de réduire les fatigues de ma bonne et chère maîtresse.

—J'espérais aussi faire dans les ruines de Melrose ou de la tour d'Avenel, quelques découvertes, quelques observations qui pussent être utiles à celle dont j'étais le serviteur. Je n'y retrouvai que des murs noircis.

—Alors, n'osant chercher un autre maître, qui peut-être serait moins bon que vous et les vôtres n'avez cessé de l'être, me trouvant encore fort et vigoureux pour mon âge, je me retirai dans cette forêt, me rendant de temps en temps à la ville pour y vendre quelques charges de bois ou d'autres menus objets.

Et avec un sourire heureux, oubliant son mal :

—C'est mon destin qui m'y envoyait, afin que le serviteur préparât les relais de son maître.

Il acheva plus bas :

—Maintenant, je puis mourir!

XXXI — ARAGONNE

Mais le délai désigné par le chevalier d'Avenel à Marie Stuart était dépassé.

Ils étaient encore loin du fief d'Avenel, et il y avait toujours à craindre de voir reparaître ceux qui avaient été chargés d'empêcher le chevalier d'arriver au but de son voyage.

La nuit était venue.

Mais le vieillard déclarait être suffisamment reposé.

Les deux voyageurs reprirent donc leur pénible trajet.

Le blessé, les yeux dilatés par la fièvre, indiquait le chemin à Walter et se cramponnait à la selle pour ne pas tomber.

Le cheval, fatigué par ces chevauchées presque continues, battait fréquemment sur les affleurements de rochers, et le gentilhomme était obligé de le soutenir.

Il manqua tout à coup sur ses jambes de devant et s'abattit.

Le blessé roula à terre avec un cri de douleur.

Walter d'Avenel le releva; et à la clarté faible de la lune mourante, il essaya de rétablir le pansement de son serviteur dont le sang avait recommencé à couler.

Il adossa le vieillard contre le tronc d'un arbre, regarda son cheval arrêté à terre, ensanglanté lui-même dans sa chute et incapable de se redresser.

Et, pour la première fois, le regard de Walter d'Avenel se leva vers le ciel, rempli d'amertume.

Qu'allaient-ils devenir dans cet état, au milieu de ce désert sauvage ?...

—Pourrais-tu marcher en t'appuyant sur moi ? dit-il enfin au vieillard.

—Hélas ! je serai pour vous une gêne, un fardeau inutile. Je ne me relèverais que pour retomber bientôt. Seigneur, allez vers votre destinée, la mienne est terminée ; laissez-moi mourir ici.

Le chevalier était désespéré.

Pourtant, il comprenait que le blessé avait raison. Ils n'auraient pas fait trois cents pas que le vieillard retomberait, vaincu par le mal.

Il ne leur restait alors d'autre alternative que de se donner la mort ou de périr de faim dans ces solitudes.

Tandis que, s'il atteignait assez rapidement des lieux habités, il pourrait envoyer des secours au vieillard.

Il leur restait encore un pain, Martin vivrait un jour ou deux avec.

—Quant à moi, pensa Walter d'Avenel, j'arriverai quand même... si Dieu le veut !

Il fallait donc s'y résigner.

Pourtant, avant de se résoudre à cette détermination qui lui paraissait inhumaine quoique sage, le guerrier voulut essayer de remettre le blessé sur son cheval, et il fit redresser celui-ci.

À la voix de son maître, le brave animal se remit sur ses jambes. Mais ce fut pour retomber aussitôt.

—C'est bien fini, murmura le chevalier.

Il se tourna alors vers le vieillard :

—Le sort est contre nous. Je suis donc obligé de t'abandonner d'abord... pour te sauver ensuite, mon brave serviteur, mon dévoué ami.

—Mais aie bon courage ; avec les indications que tu m'as fournies, j'espère atteindre bientôt le clan. Là, je trouverai bien des hommes fidèles. Ils viendront te recueillir.

Pourtant, il ne pouvait se décider ; et longtemps encore il demeura là.

—Partez, maître, répéta le vieux bûcheron.

Essayant de raffermir sa voix, il répéta les renseignements qui devaient permettre au chevalier de regagner les terres de ses ancêtres.

Walter d'Avenel se dressa tout à coup.

—Adieu, dit-il brusquement. Ou plutôt au revoir. Des secours vont t'arriver incessamment, ou bien Walter d'Avenel, seigneur de Glendouarg, de Melrose et de Olwynore, aura fini de vivre, — et de lutter.

Et embrassant le vieillard, il se remit en route.

—Que les génies de l'Ecosse vous escortent et vous guident ! lui dit Martin.

L'époux de Marie d'Avenel et de Melrose, — à cette heure en prières dans le manoir de Claymore, — s'éloignait d'un pas rapide.

Au moment de tourner l'angle d'un rocher, il se détourna, adressa à son ancien serviteur un dernier signe d'adieu et d'espérance, — espérance bien faible, hélas !... Et il disparut.

Le vieillard s'allongea alors sur la terre, regardant le ciel, attendant la mort si elle voulait venir le prendre.

XXXII. — AU MOULIN

Walter d'Avenel marcha ou plutôt courut longtemps.

—Pourvu que je ne m'égare pas, se disait-il, songeant à l'infortuné resté derrière lui. Une heure de perdue serait sa mort !

Son regard interrogeait fréquemment le ciel pour s'assurer qu'il suivait bien la direction du sud.

Parfois il rencontrait quelques-uns de ces signes que lui avait indiqués le vieillard ; l'espoir renaissait alors en lui et lui communiquait une nouvelle vigueur.

Enfin, un cri jaillit de ses lèvres.

Il venait de reconnaître un chêne plusieurs fois centenaires, sous lequel il s'était reposé durant une de ses chasses, au temps de sa jeunesse et de son bonheur.

Alors, il précipita son marche.

Des accidents de terrain, mille choses lui rappelant des souvenirs nombreux surgissaient maintenant à sa vue.

Il touchait donc à cette contrée qu'il avait désespéré de revoir.

Il arriva au sommet d'une montagne devant laquelle s'étendaient la plaine accidentée, les marais immenses et désolés de l'Homme-Noir, les orlulations rocheuses de Glendouarg et d'Avenel, et au bord des-

quelles luisait le ruban d'argent de la Tweed... la jolie rivière de la Dame Blanche.

À cet aspect, une émotion intense étreignit le cœur du voyageur. Il découvrit sa tête.

—Terre natale, ton fils revient vers toi ! prononça-t-il d'une voix vibrante.

Et, ne sentant plus, ni le poids de la fatigue, ni celui des années, oubliant presque ses malheurs, ne songeant plus qu'au salut de son fidèle Martin, il redescendit rapidement l'autre versant de la montagne.

Près de toucher au but, son esprit impatient semblait le voir s'éloigner, à mesure qu'il avançait davantage.

Soudain, il s'arrêta.

Le soleil disparaissait derrière les cimes chevelues des grands monts. C'était le moment où la nature, dans une sorte d'attente indéfinissable, semble hésiter entre le jour et la nuit.

Les moindres bruits, alors, résonnent avec une ampleur nouvelle.

Dans le grand silence des cieux, Walter avait cru entendre la voix sonore des eaux.

—Je ne m'y reconnais plus, dit-il.

Quittant le chemin, il coupa à travers bois.

—Le Moulin Joli ! s'écria-t-il.

C'était le bruit régulier du flot limpide battant les roues qui venait d'impressionner son oreille.

Alors Walter d'Avenel frappa le sol du pied.

—Ici, je suis chez moi ! s'écria-t-il d'une voix forte. Ici Walter d'Avenel n'est plus errant et fugitif !

À ses paroles ardentes, répercutées, amplifiées par l'écho, une forme humaine, une femme sortit d'un sentier caché derrière un court taillis.

Malgré la distance, elle considérait le voyageur comme si son aspect, sa tournure ne lui étaient pas inconnus.

Elle s'avança de quelques pas.

—Ciel ! s'écria-t-elle tout à coup. Est-ce possible ?

Et joignant les mains :

—Le seigneur d'Avenel ou son ombre ! Le seigneur d'Avenel qu'on disait deux fois trépassé.

—Ketty !

Le chevalier venait de reconnaître, en la jeune femme, la fille du meunier.

D'un pas rapide, il s'approcha d'elle.

Ketty, c'était bien elle, en effet, demeura immobile, interdite, confuse, et un peu effrayée.

Les Écossais de la montagne étaient très superstitieux. La jolie fille du meunier l'était un peu moins, à cause de son caractère jadis si vif et enjoué qui ne lui laissait guère le loisir de songer aux diableries.

Cependant, il y avait si longtemps que le bruit de la mort du chevalier avait couru sans que personne vint le contredire qu'elle se demandait avec quelque inquiétude si, pour cette fois, ce n'était pas un revenant qu'elle avait devant elle.

—Tu m'a donc reconnu ? prononça Walter d'Avenel en s'avançant.

Ketty se dit que les revenants doivent avoir la voix caverneuse : celle de son interlocuteur était grave, il est vrai, mais harmonieuse.

Puis la rapidité de la marche avait amené un peu de sang sur les joues pâles du piéton.

—Oui, monseigneur ! répondit la meunière.

Et inclinant la tête avec respect :

—Seigneur, soyez le bienvenu sur vos domaines ; laissez-moi vous parler ainsi, si Ketty est la première qui vous ait aperçu.

—En effet, nul ne m'y a vu avant toi. Merci, Ketty, de ta bienvenue.

Maintenant la meunière était convaincue qu'elle n'avait pas affaire à une créature de l'au-delà, mais bien à un être vivant.

—Mais, seigneur, reprit-elle, vos fidèles vassaux sont restés bien longtemps sans vous voir ?

—C'est vrai, répondit le guerrier comme se parlant à lui-même, mais j'ai tant souffert dans ces lieux !

Et son regard se promena, lent et méditatif, sur cette contrée dont la vue mettait néanmoins tant d'émotion dans son âme.

Puis il reporta son regard sur la jeune femme debout en face de lui.

Certes, c'était toujours Ketty, la gracieuse meunière, mais sa beauté avait changé ; une gravité réfléchie et pensive s'était posée sur ses traits autrefois si rieurs.

Ketty était toujours une fleur, mais une fleur d'ombre et de mélancolie.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 14 JUILLET 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LV

AU MAS DU CALVAIRE

(Suite)

Tous deux ne manquaient jamais l'occasion de trinquer lorsque le hasard des tournées les faisait se rencontrer sur les grands chemins.

En homme pratique, Brégeat avait tenu à se concilier les bonnes grâces du brigadier.

Il le comblait de ces petits cadeaux, en gibier, poissons, fruits, etc., qui sont de nature à resserrer les relations entre voisins.

Brégeat fumait sa pipe devant sa porte lorsque Landry fit résonner ses talons sur le pavé de la cour.

A l'air grave et soucieux du brigadier, il devina le motif de sa visite.

Aussi s'avancat-il vers lui, la main tendue.

—J'ai à vous parler en secret, lui dit Landry.

—Très bien. Cela ne nous empêchera pas de vider une fiole de vin blanc de Tunisie, du fameux.

—Causons d'abord, car il importe, pour sa tranquillité, que votre dame ne sache rien.

—Il s'agit de ma sacrée belle-sœur ? demanda le garde à voix basse.

—Tout justement. Allons faire un tour au parc. Nous n'y serons pas dérangés.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique.

Landry exhiba une dépêche du ministère de l'Intérieur, invitant la gendarmerie locale à rechercher Césarine Rassejou, et à interroger à cet effet les époux Brégeat, seuls parents de la graciée en rupture de ban.

Il communiqua cette dépêche au garde, et la remettant en portefeuille :

—Comme vous voyez, mon vieux, je ne vous cache rien. Mes chefs m'ont commandé d'agir de ruse ; mais, entre nous, c'est franc, n'est-ce pas ? A la vie et à la mort ! Faites comme si vous ne saviez rien.

—Entendu, mon vieux, d'autant plus qu'a vrai dire, ma belle-sœur ne nous a pas donné signe de vie depuis sa sortie de prison. Elle a rompu son ban, la belle affaire, en vérité ! Elle n'aurait jamais pu trouver d'ouvrage dans son pays. C'est donc naturel qu'elle soit allée en chercher ailleurs.

— Bref, conclut le brigadier, vous m'avez répondu que vous ne savez pas où perche votre belle-sœur.

—En effet, je ne vous ai rien dit autre.

—Maintenant, méfiez-vous de la poste. Si Césarine vous écrivait, sa lettre pourrait bien ne pas arriver jusqu'à vous.

—Merci du conseil. Et pour mon fils, rien de nouveau ?

—Je suis toujours chargé de le guetter. Son cas est plus grave, car il se trouve sous le coup d'une condamnation à mort par contumace, pour voies de fait envers un supérieur.

Brégeat poussa un sourd gémissement.

—Ce garçon, dit-il, avait tout pour réussir et il nous a déshonorés.

—Vous exagérez, mon vieux Brégeat. Tout le monde vous estime. On connaît les histoires de François ; mais on sait que vous ne lui avez jamais donné que de bons conseils et de bons exemples. Quant à la condamnation de votre belle-sœur, elle ne sauraît vous entacher personnellement et j'ai d'ailleurs pris soin de la tenir secrète. Sur ce, mon enquête est terminée et je ne serais point fâché de goûter au vin blanc de Tunisie.

Les deux hommes rentrèrent à la maison.

Après le départ du brigadier, Brégeat ne manqua pas d'avertir sa femme, afin qu'elle se tint sur ses gardes au cas où on lui tiendrait un piège.

—Tu feras bien d'écrire à ta sœur lui dit-il. Il pourrait lui prendre l'idée de nous donner de ses nouvelles. Or, Landry est d'avis qu'il faut se méfier de la poste.

—C'est inutile, répliqua Martha. En m'envoyant sa photographie et celle de son fils, Césarine m'a prévenue qu'elle ne m'écrivait plus, par prudence.

—Comme tu voudras ; mais s'il lui arrivait malheur par ta faute, je te défends de m'en casser les oreilles, pas plus que de François

qui, après avoir déserté n'est revenu en France que pour extorquer vingt mille francs à cette pauvre Mme Petitot.

Depuis la visite du baron de Borianno et de Pierre Sorlac, Brégeat ne décolait plus.

La démarche des deux jeunes gens lui faisait pressentir de nouveaux malheurs.

Dans l'impossibilité de prendre conseil de Mme Petitot, il ne savait à quoi se résoudre.

Parfois il songeait à quitter le Mas du Calvaire, comme il s'était enfui autrefois de Genty-les-Loups.

L'emprunt du déserteur, emprunt qu'il considérait comme un vulgaire chantage, l'avait frappé au cœur.

Dans la même semaine, Martha éprouva une surprise agréable : le facteur lui remit, en l'absence de son mari, un pli non cacheté et entouré d'une faveur rose.

Ce pli contenait la photographie de François, revêtu d'un riche costume arabe.

Bien que, sous ce déguisement, il fut complètement transformé, Martha le reconnut de suite.

Elle trembla à l'idée de l'imprudences qu'il avait commise par cet envoi ; mais elle lui savait gré d'avoir pensé à elle.

La pauvre mère embrassa à plusieurs reprises le portrait du faux Arabe et le cache dans son livre de prières.

Chaque jour, dès que son mari était parti, elle contemplant l'image chérie et demandait à Dieu de protéger le fugitif.

Un matin, qu'elle s'oubliait dans cette extase, elle ne s'aperçut pas qu'un inconnu l'examinait du dehors, à travers la porte vitrée.

Cet inconnu n'était autre que Briollet.

Doté d'une vue à rendre jaloux un lynx, le reporter vit la photographie que la bonne femme tenait en main et qui se trouvait éclairée par un rayon de soleil.

Es ce cri d'étonnement s'échappa de sa bouche :

—Lui !

Il avait reconnu le portrait du Djamil de Rhat, personnage qui avait eu son heure de vogue à Paris et dont tous les journaux illustrés avaient publié, en première page, le portrait en pied.

Eh, voyant cette paysanne porter à ses lèvres la photographie du célèbre chef arabe, Briollet comprit tout le mystère.

Il devina que, sous ce costume, se cachait François Brégeat, audacieux aventurier, général imposteur.

A ce moment, Martha se releva et aperçut l'inconnu.

Son premier mouvement fut de rejeter le portrait dans le livre de messe.

Briollet frappa à la porte.

—Entrez, monsieur, dit-elle.

Le reporter pénétra dans la pièce.

Martha lui jeta un coup d'œil méfiant.

Il avait préparé son plan d'attaque.

Il le perfectionna sur l'heure, grâce à la découverte qu'il venait de faire.

—C'est à Mme Brégeat, dit-il, que j'ai le plaisir de parler ?

—Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

—Je viens au sujet de François, dont j'ai été le camarade de régiment.

—Ah ! fit-elle avec inquiétude. Savez s'il est reparti en Afrique ?

—Oui, madame, heureusement pour lui ; car on est sur sa piste.

—Mon Dieu !

—Rassurez-vous, madame, François est maintenant à l'abri des recherches ; mais comme il n'a aucune raison de se méfier, je voudrais l'avertir qu'il a été reconnu sous son costume arabe par un faux frère qui l'a dénoncé. Or, je ne sais où lui écrire.

La tournure de Briollet n'avait rien du policier. Cependant, Martha se méfiait.

—N'avez-vous pas vu mon fils ? demanda-t-elle.

—Nous avons passé une journée ensemble, à Paris. Nous devions nous retrouver quelques jours après, lorsque j'appris soudainement par les journaux qu'il était reparti.

—Les journaux ont parlé de lui ! s'écria Martha.

—Pas sous son vrai nom, heureusement. Mon brave François avait commis une grave imprudence en se montrant au public. Il est vrai qu'il est méconnaissable. Le soleil d'Afrique l'a tanné au point de lui donner le teint d'un Arabe pur sang.

—Qu'avez-vous à lui annoncer ?

—Qu'une dénonciation a été formée contre lui et qu'on va ouvrir une enquête. Si il était prévenu à temps, il se garderait de remettre les pieds sur le sol français.

Martha n'était pas encore convaincue.

—Comment avez-vous eu connaissance de cette dénonciation ?

—Je suis journaliste, chef d'informations, ce qui m'oblige à chercher les nouvelles du jour dans les divers services administratifs. L'affaire de François est tenue secrète ; mais elle éclata d'un jour à l'autre. Bref, madame, votre fils vous a-t-il donné une adresse à laquelle je puisse adresser ma lettre ?

—Oui, monsieur ; mais je suis seul à la connaître. Mon mari lui-

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rape, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

même ne la sait pas. J'écrirai dès ce soir à François pour l'avertir.

Briollet vit qu'il avait affaire à forte partie. Mais il était homme de ressource. Il ne désespérait jamais d'arriver à son but.

— C'est que, madame, dit-il, j'en ai long à lui écrire. Je vois avec regret que ma démarche vous inspire de la défiance. Permettez-moi de vous prouver que je ne suis pas ce que vous craignez.

Et il lui montra des papiers et des cartes établissant sa qualité de reporter au journal *Le Jour et la Nuit*.

Il prit des intonations si naturelles, si bon enfant, il témoigna d'une telle amitié pour son "ancien camarade de régiment" que Marthe, convaincue, lui révéla l'adresse à laquelle François lui avait fait promettre de lui écrire tous les trois mois.

— C'est, dit-elle, poste restante, à Gabès, numéro 333.

Briollet prit note du renseignement.

Il remettait son calepin en poche lorsque Brégeat rentra beaucoup plus tôt que sa femme ne l'attendait.

À la vue de l'inconnu, le garde fronça les sourcils.

— Je vous attendais, monsieur Brégeat, lui dit Briollet. J'ai à vous parler particulièrement.

Le garde fit signe à sa femme de se retirer.

Marthe obéit, la mort dans l'âme.

Elle regrettait amèrement d'avoir donné l'adresse de François à ce personnage suspect.

— Monsieur Brégeat, dit le reporter, je suis chargé de rechercher une enfant, une fille qui aurait été mise en nourrice, dans le courant de l'année 1871, chez votre belle-sœur Césarine Rassajou. Cette enfant, dont on vient seulement de retrouver la piste, appartient à une famille riche et haut placée. On est désireux d'éviter un scandale et on y mettra le prix au besoin ; mais on tient à savoir ce qu'est devenue l'enfant.

L'ancien bûcheron de genty-les-Loups était devenu livide.

Il ne pouvait soutenir le regard scrutateur de Briollet.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai aucune connaissance du fait que vous me révélez.

— Cependant, en 1874, vous habitiez à côté de votre beau-frère Rassajou.

— C'est exact ; mais nous étions brouillés et nous ne nous fréquentions plus. Cependant, si ma belle-sœur avait eu un nourrisson, nous l'aurions certainement appris.

— Est-ce que, à cette époque, la femme Rassajou n'avait pas une fille en bas âge ?

— Oui, monsieur.

— Elle aurait donc pu accepter de prendre un second enfant ?

— Certainement ; mais elle ne l'a pas fait.

— Qu'est devenue sa fille ?

— Elle est morte à l'âge de trois ans et demi.

La garde, d'abord interloqué par un coup de massue, commençait à se rasseoir.

Soupçonnant depuis longtemps son beau-frère d'avoir commis quelque crime impuni, d'où lui venait sa fortune, la révélation du visiteur l'avait troublé jusqu'au fond de l'âme.

— Dans tous les cas, monsieur, ajouta-t-il, cette affaire ne me regarde nullement.

Briollet ne tint aucun compte de cette déclaration.

Poursuivant son interrogatoire :

— Votre belle-sœur est accouchée d'un fils à la prison ?

— Oui, monsieur. À quoi bon me le demander, puisque vous le savez ?

— Qu'est devenu cet enfant ?

Brégeat pâlit de nouveau.

— Il est mort également, balbutia-t-il.

— Dans quelle localité ?

— En quoi ce renseignement peut-il vous aider dans des recherches qui, je le répète, ne reposent sur aucune base ? Je n'ai rien à vous dire de plus et je vous prie de vous retirer.

Le reporter partit un ton froid et incisif.

— Vous auriez tort de me laisser partir sans me donner l'adresse de votre belle-sœur. Elle seule peut résoudre la question qui m'amène ici. Si une plainte était portée contre Césarine Rassajou pour substitution d'enfant, vous le regretteriez certainement.

Brégeat était atterré.

Il avait beau se raidir. Tout, dans son attitude, justifiait les inductions que l'habile reporter avait tirées par la seule étude préparatoire de l'intricable mystère.

N'osant pas discuter avec cet inconnu, dont le regard le fascinait, il s'écria dans un mouvement de colère :

— Les affaires des Rassajou ne me regardent pas ! J'ai quitté autrefois mon village pour n'avoir pas à subir le contre-coup d'une honte imméritée. Je suis tranquille ici et personne n'a le droit de venir me y repaître d'un passé que je voudrais pouvoir oublier. Adieu, monsieur. C'est mon dernier mot.

Briollet salua et sortit.

À Marthe, qu'il rencontra dans la cour, il jeta ces mots au passage :

— Soyez sans crainte pour votre fils.

Elle la remercia par un bon sourire.

Le lendemain, Maxime recevait de Briollet le billet suivant :

" Cher monsieur,

" Je pars pour Gabès à la recherche de François Brégeat.

" Ne vous étonnez pas si mon voyage se prolonge. Je prévois des difficultés.

" J'espère revenir avec les renseignements nécessaires à notre enquête.

" Mes amitiés à monsieur votre père et à M. Serlac."

L'ami de Marcel partait plein d'espoir.

Comme on va le voir, de curieuses surprises lui étaient réservées.

LVI

RETOUR AU DÉSERT

Nous avons laissé François Brégeat-Abdallah-ben-Moulaï, Djemil de R'hat, au lendemain du jour où Mme Petitou lui avait remis vingt mille francs.

Vingt mille francs, c'était peu pour celui qui, pendant plusieurs années, avait dépensé sans compter ; mais c'était une somme suffisante pour rapatrier ses compagnons.

Abdallah eût déshé d'éloigner de Paris au plus tôt.

Il lui fallut, pour soutenir son rôle, recevoir encore des reporters en quête de copie, accepter des invitations, se produire dans le monde et dans les ministères, à la remorque du général de Giverne, qui l'estimait de plus en plus et se complaisait à lui servir de cicérone.

La mort dans l'âme, redoutant, à chaque instant, d'être percé à jour, de se trahir, il souriait !

Enfin, après une dernière fête à l'Opéra, donnée en son honneur, il put partir :

Les dernières paroles du général, qui demeurait à Paris, pour quelques jours, furent :

— L. France compte sur vous, Oul de R'hat.

— J'aime la France, répondit Abdallah.

Lui qui grâce à Luc Marastoux avait échappé, comme par miracle, à la faillite ou tout au moins aux compagnies de discipline, il emportait, contresigné par le président de la République, un traité d'amitié et d'alliance. Sur sa poitrine étincelait, montée en brillante, la croix de la Légion d'honneur !

François ne fut tranquille qu'en montant sur le paquebot.

Il avait hâte de se retrouver à R'hat, au seuil du désert, en sa maison, au milieu d'amis et de serviteurs, d'être seul pour réfléchir et parer à l'avenir.

Accoudé à la poupe du *Mohammed-ès-Sadok*, il regardait sombrer les côtes de France.

Soudain, il s'attrista.

Il venait de songer à ses parents, à sa mère, qui vieillissait, qu'il ne reverrait plus peut-être, à Mme Petitou, sa bienfaitrice, doublement.

Il descendit à sa cabine.

Ladgar essayait de le consoler.

— N'es-tu pas heureux, O Djemil, lui dit-il, à la pensée de retrouver tes guerriers, tes jardins, tes moukères, et le bon El-Aziz qui t'appelle son fils ?

— Si, répondit-il.

Mais son visage démentait cette assurance.

Les chefs remarquèrent aussi sa tristesse et se dirent :

— Notre Djemil a laissé son cœur au pays des Roumis.

— Non, répliquait le nègre Yusuf, le maître s'ennuie de ne plus pourchasser le Touaregg, voilà tout.

À la Goulette, où l'on devait débarquer, il fallut encore payer d'audace, car le résident attendait la mission.

Abdallah dut accepter l'hospitalité de la France au palais de la Marsa.

Un matin qu'il se promenait, seul dans les jardins ombreux de la somptueuse résidence, le Djemil s'offça derrière le tronc d'un sycamore.

Dans un officier qui cheminait par l'allée principale, en compagnie d'une femme jeune et belle, il avait cru reconnaître le secrétaire qu'il avait remplacé, jadis, après de M. de Giverne, alors colonel.

Longtemps le superbe caïd demeura immobile, tout pâle, la sueur au front, découragé.

Le soir même, il donna le signal du départ.

Il se mit à la tête de sa petite troupe.

Il semblait plongé dans de profondes réflexions. Parfois, il s'arrêtait et tournait la tête de son cheval vers le nord, comme s'il eût voulu revenir en arrière.

Il ne redevint le parfait Arabe qu'au delà de Gafsa, plus loin que Tozeur, dans les plaines du Souf.

Alors, il étonna l'escorte par son intrépidité et son mépris de la vie.

Un de ses serviteurs ayant été mordu par une *lefa*, sorte de vipère à cornes, dont la blessure est presque toujours mortelle, le Djemil suça lui-même la plaie, au risque de la mort, et sauva le blessé.

Sous un ciel de plomb, on doublait les étapes, on chevauchait des journées entières, toujours vers le sud.

—Le Djemil revient ! le Djemil est revenu !

La nouvelle s'en répandit avec la rapidité d'un coup de simoun. De toutes les oasis, de tous les campements, les Arabes accouraient joyeux, apportant la diffa.

Abdallah se laissait baiser les pieds :

Il souriait, maintenant.

Ah ! pour vivre au désert, pour commander à ces peuplades primitives, point n'était besoin de richesses ; sa gloire passée et sa renommée grandissante y suffiraient.

Le caïd n'avait qu'un mot à dire et ses coffres se rempliraient à nouveau de *sordis* et de *douros*.

Il reprenait confiance.

A R'hat, ce fut du délire.

Toute la population accourut à sa rencontre.

La poudre, sans laquelle il n'est de fête, parla haut et fort.

El-Aziz, le vieillard aux cheveux de neige, l'oracle de la tribu, vint lui-même, soutenu par ses trois femmes.

—Ah ! s'écria-t-il, j'ai assez vécu, puisque te voilà, ô mon fils ; mais que vois-je briller sur ta poitrine ? Est-ce un rayon du soleil, de l'œil d'Allah, notre père à tous ?

Si-Ali-Bey, le puissant cheik auquel obéissent quatre douars, répondit :

—Honneur à notre Djemil qui a mérité l'étoile d'or... que sa gloire rejaillisse sur R'hat et sur nous tous !

Il fit tourner son moukala au-dessus de sa tête.

C'était le signal de la fantasia.

En quelques minutes, les femmes furent refoulées en un grand cercle et le simulacre du combat commença.

Les cavaliers, massés à l'extrémité de la piste, s'élançèrent, rapides comme un vent de tempête, jusqu'à l'estrade où avaient pris place le vénéré El-Aziz et le Djemil.

Les coursiers s'arrêtaient, frémissants, les naseaux en feu et, sur un geste du porte-étendard, les moukalis étaient déchargés en l'air.

—*Alli, allo, aderop !* criaient les enfants.

Les femmes agitaient leurs écharpes.

Enivrés par l'odeur de la poudre et les applaudissements les cavaliers reprirent du champ.

Pais, vinrent les exercices de haute école.

Des jeunes hommes, montés sur des chevaux sans selle ni bride, galopaient autour de la piste, le *flissah* (sabre) au poing ; d'autres, se retenant à la crinière, sautaient à terre et remontaient d'un bond.

Soudain, des murmures flottèrent.

On se montrait, avec des signes évidents d'effroi, un vautour qui évolunait dans les hauteurs du ciel, au-dessus de la foule.

Funeste présage !

Si-Ali, qui passait pour un tireur émérite, ajusta l'oiseau, longuement, et tira.

Mais le vautour ne parut pas autrement effrayé. Il descendait toujours, rétrécissant son orbe. On l'eût dit attiré par les couleurs chatoyantes des burnous et des voiles tissés d'or, ou par une proie que lui seul distinguait.

Qu'il s'abattit et le plus âgé mourrait dans le mois. Or, le plus âgé, et de beaucoup, c'était El-Aziz.

Un profond silence s'établit.

—Qu'on m'apporte un moukala, ordonna le Djemil.

Il se dressa et visa à peine.

Le vautour, frappé sous l'aile, s'abîma sur le sol.

—Vive notre Djemil !

La foule s'écarta, pour livrer passage à une femme vêtue de la gandourah bleue des pauvres, qui traînait deux fillettes.

Arrivée près de l'estrade, la femme se retourna :

—Écoutez, tous et toutes, s'écria-t-elle, ce qu'a fait notre Djemil. Dans les plaines du Souf, il a sauvé Mohammed, le père de mes enfants, mordu par une *lefa*... Béni soit le nom de Moulaï !

—Vive Moulaï ! criaient-ils de toutes parts.

Ce cri redoubla, lorsque le chef bien-aimé, ouvrant sa saccoche, éparpilla une poignée de pièces d'or.

Nul ne remarqua son énigmatique sourire.

C'étaient ses dernières pièces qu'Abdallah jetait ainsi.

Lorsque, bientôt après, il regagna sa demeure il était aussi pauvre que le plus pauvre des Khammès.

Nedjma et Z'hora, les belles esclaves, l'attendaient.

Toutes deux, dès qu'il parut, s'agenouillèrent.

—Salut, notre maître, dirent-elles ensemble, récitant ce compliment comme une chose apprise de longue haleine ; tu étais absent, ô Djemil, et c'était la nuit en nos cœurs, une nuit sombre, sans étoile, mais tu es revenu, et le ciel brille, car tu es notre soleil, et celles qui t'aiment sont dans la joie.

Abdallah caressa les ondes brunes de leur chevelure ; puis d'une voix très douce :

—Je vous remercie, vous êtes bonnes autant que belles, et je vous aime. Relevez-vous.

Il les baisa au front, à la mode orientale, et les congédia.

Enfin, enfin, il était à R'hat, chez lui, au milieu de son peuple !

Presque aussitôt, il manda Lagdar et Yusuf, ses deux fidèles, deux hommes jeunes et robustes sur lesquels il pouvait compter, quoi qu'il arrivât, jusqu'à la mort.

—J'ai besoin de vos services, leur dit-il.

Les yeux du nègre étincellèrent.

—Moi monter à cheval tout de suite, fit-il.

Lagdar, pour toute réponse, porta la main de son maître à ses lèvres.

—Voici ce que j'attends de vous, reprit le Djemil ; cette nuit même, sans plus tarder, vous partirez, tous deux, tous deux seulement pour Tripoli.

—Moi connaître Tripoli, dit encore Yusuf.

—Très bien. Vous emporterez ce coffret, il l'ouvrira en leur présence, qui renferme mes diamants. Ces diamants, vous les vendrez, à n'importe quel prix... Tu m'as compris, Lagdar.

Celui-ci comptait sur ses doigts.

—Dans trente jours, répondit-il, nous serons de retour.

—Dans trente jours, soit. Prenez mes meilleurs chevaux et occupez-vous, sur l'heure des préparatifs.

Resté seul, Abdallah s'étendit sur ses coussins.

La nuit était venue, depuis longtemps, mais il ne s'en apercevait pas.

On grattait à sa porte, il se leva et, à l'homme qui entra :

—C'est toi, Lagdar ?

—Oui, maître.

—Où est Yusuf ?

Il attend, à l'oasis, avec les chevaux.

—Bien.

Abdallah prit le coffret, et, le remettant à son serviteur :

—Tu emportes toute ma fortune, mon bon Lagdar... mais, j'ai confiance en toi... sois revenu dans trente jours.

L'Arabe ne s'éloignait pas.

—As-tu donc quelque chose à me demander ? reprit son maître.

—Non, rien. Si tu es heureux, je le suis.

Il s'agenouilla, et, à voix très basse :

—Je sais tout.

—Tout, répéta Abdallah, stupéfait.

—Oui, je sais ce qu'on t'a dit, là-bas, que les diamants étaient faux. Mais le Roumi se trompe, par Mohammed, tu verras. Il faut, Djemil, que tu sois le premier, ici, toujours... J'y pourvoirai.

—Sois prudent, Lagdar, si tu allais succomber en route !

—Je reviendrai, promit l'Arabe, nous reviendrons. Yusuf est fort, il est le lion ; je serai, moi, la panthère défiante. Au revoir.

—Au revoir, répondit Abdallah, en cherchant dans l'obscurité, la main de cet homme dévoué.

Mais Lagdar s'inclina profondément et disparut.

On servit à dîner au Djemil ; des viandes sur des plats d'argent, des fruits sur des feuilles vertes, de l'hydromel glacé, toutes choses réconfortantes pour un voyageur après une longue et rude chevauchée.

Abdallah y toucha, à peine.

Le front dans la main, il rêvait.

Comme il faisait très chaud, en cette chambre aux lourdes tapisseries, il se leva, descendit les douz degrés de marbres qui conduisaient à la cour, écouta un instant la chanson du filet d'eau dans la vasque de granit ; puis, par une porte basse, il se dirigea vers le jardin, immense, qui s'étendait jusqu'à l'oued.

L'étoile Akrab, aux reflets verdâtres, celle qui est suspendue au zénith durant tout l'été, indiquait le milieu de la nuit.

Minuit, heure troublante, au désert, sc'ennelle, où s'éveillent les mille voix de l'ombre.

Tout est silence, et, soudain, la brise passe, rapide, vibrante, venue on ne sait d'où, pleurant dans les herbes, se lamentant dans les frondaisons...

On attend, ému, un nouveau soufle qui revient lorsqu'on ne l'attend plus.

Abdallah, bien qu'habitué à ces voix de la nuit, tressaillit.

Il s'arrêta et s'appuya au tronc d'un olivier.

Longtemps il demeura ainsi, immobile.

Ce mot s'échappa de ses lèvres :

—La patrie !...

Jamais plus, certes, il ne retournerait en France.

Caid de R'hat il était, Caid il resterait.
Caid... non... Pour la France, il deviendrait le roi du désert.
Si Lagdar échouait, si les diamants étaient sans valeur, il retrouverait la fortune en rendant aux Targuis pillage pour pillage, en les rançonnant.

Une branche craqua, près de lui.

Il se retourna vivement.

Un Arabe sortait de l'ombre des hauts palmiers.

Abdallah porta la main à son flanc.

— Qui es-tu, demanda-t-il, et que veux-tu ?

L'Arabe tomba à genoux, les bras étendus.

Abdallah remit son poignard à sa ceinture.

— Relève-toi, ordonna-t-il, et parle ; d'où viens-tu ?

L'homme se releva.

Il était vêtu d'un burqous en loques et jauni par les longues stations dans les sables des plaines ; si maigre, sous ce chiffon qui le drapait à demi, que ses os, lorsqu'il se redressa craquèrent.

Ce fut d'une voix forte, pourtant, et fière, qu'il répondit :

— Je suis Bel-Kassem, de la tribu des Souassi. Moi aussi, comme toi, ô Moulaï, j'ai été puissant. Tous les pillards d'El-Erg tremblaient et se terraient ainsi que des renards lorsque, avec trois cents guerriers, je montais à cheval. D'où je viens ?

Avec un geste de roi, il étendit vers l'ouest son bras décharné :

— Je reviens du fin fond de l'horizon, si loin qu'il faudrait quinze jours au plus rapide mehari pour couvrir le chemin. J'étais prisonnier... et je me suis enfui. Pourquoi je suis venu, pourquoi j'ai voulu te parler, seul à seul, écoute...

Et, comme Abdallah donnait des signes d'impatience :

— Je serai bref, poursuivit Bel-Kassem. Nul, mieux que moi, ne sait le prix du temps. Je reviens de Ghadamès. En passant, j'ai parlé à Si Barkoud, ton ami. Et Si-Barkoud m'a dit : " Celle que tu cherches est l'esclave de Moulaï, le Djemil de R'hat." Alors, à mon tour, je te dis ô chef généreux autant que brave : Rends-moi ma fille, ma fille chérie, pour laquelle j'ai affronté, dans mon évasion, cent fois la mort, rends-moi Sultana.

A ce nom, le Djemil tressaillit.

— Sultana est morte, fit-il à voix basse.

— Morte ! Tu me trompes. Elle est belle et tu veux la garder !...

Ah !... ah ! le puissant Djemil se moque du pauvre Bel-Kassem. Je ne puis, je le sais, te forcer à me la rendre, mais laisse-moi seulement l'embrasser.

— Elle est morte, répéta Abdallah.

Mais l'Arabe, comme s'il n'eût pu se faire à cette idée de voir s'écrouler, en une minute, des années d'espérance, continuait :

— Elle dort, sans doute, à cette heure ; laisse-moi seulement la contempler durant son sommeil et qu'elle ignore, si tel est ton dessein, que je l'ai revue.

Pour toute réponse, Abdallah secoua la tête.

Par-dessus l'épaule du malheureux, ses yeux s'arrêtaient à cent pas de là, au bosquet de tamarins et de lauriers sous lequel Sultana dormait l'éternel sommeil.

Et cette tombe, inconnue de tous, sauf de Lagdar, il ne pouvait la révéler à Bel-Kassem.

Pour la troisième fois, il répéta :

— Sultana est morte, hélas !

Aussitôt l'Arabe se transforma.

Ce n'était plus l'homme en guenilles, qui suppliait des mains et des lèvres, mais un père qui réclamait sa fille.

— Je te parle de chef à chef, s'écria-t-il, avec cette différence que tes cheveux noirs doivent le respect aux miens qui ont blanchi dans le malheur, la souffrance et la servitude. Je reverrai Sultana ou...

— Tu me menaces, moi ? interrompit Abdallah.

Bel-Kassem courba le front.

— Non, fit-il, je te supplie.

— Je te plains, Bel-Kassem ; mais je t'ai dit la vérité.

— Alors... C'est que tu n'es pas un moulaï. Non, tu n'es pas le fils de Moulaï que j'ai connu, qui était généreux, lui... Encore une fois, je te dis : conduis-moi près d'elle. Tu refuses, c'est bien, je te maudis ! Non pas adieu, mais au revoir.

Et l'Arabe disparut dans la nuit.

Alors, pour la première de sa vie, depuis qu'il avait mis le pied sur la terre d'Afrique, Abdallah eut peur...

Il eut peur des voix de l'ombre, de l'effrayant silence.

Sultana... Sultana...

Ce nom vibrait à ses oreilles...

La brise, fraîche, le murmurait aux cimes.

Le ruisseau, qui traversait le jardin, le répétait aux roseaux.

A vivre au désert, il était devenu superstitieux.

Comme il rentrait à la hâte, ce cri traversa la nuit :

— Moulaï, je te maudis !

C'était l'adieu de Bel-Kassem.

Alors, il baissa la tête, car cette malédiction, il la méritait, puis que c'était pour lui que Sultana s'était tuée.

Dans la cour, il s'arrêta.

Derrière les vitraux roses, à peine éclairés, une voix douce chantait :

Que le jour me dure,

Passé loin de toi.

Tout dans la nature

N'est plus rien pour moi...

Cette chanson, encore était celle qu'aimait Sultana.

Il hésita... se demandant s'il irait, comme il l'avait promis à son arrivée, rendre visite à Nedjma et à Z'hora qui ne dormaient pas encore.

— Non, se dit-il... plus de temps perdu. Tout, désormais, pour la France.

Il était ému, néanmoins ; aussi, rentré dans sa chambre, il murmura :

— Pauvre Sultana !

Ensuite il songea à Si-Barkoud, de Ghadamès, l'ami du Moulaï dont il avait pris le nom, en qui, depuis longtemps, il devinait, sans l'avoir jamais rencontré, croyait-il, un ennemi.

— Bah ! se dit-il encore en haussant les épaules, qui donc oserait s'attaquer au Djemil de R'hat, à celui dont le seul nom fait trembler le Touareg au delà des dunes ? Oublions le passé et ne pensons qu'à l'avenir.

Il but un grand coup d'eau fraîche, se coucha et s'endormit.

LVII

LE COMPLET

Abdallah eût été sûrement moins tranquille s'il eût suivi l'Arabe qui s'était présenté sous le nom de Bel-Kassem.

En sortant du jardin, celui-ci avait d'abord longé l'oued d'un pas rapide. Au bout d'un quart d'heure environ, il s'était arrêté, et avait imité, à s'y méprendre, l'appel plaintif du chacal.

A ce cri répondit un autre, tout semblable, dans la plaine.

Bel-Kassem eut un sourire silencieux et piqua droit au nord.

Peu après, il rejoignait un nègre qui surveillait deux méharas.

— C'est bien, Tackar, fit-il simplement.

Takar parut fort satisfait de ce compliment laconique.

— En selle, ordonna Bel-Kassem.

Les méharas détalèrent au grand trot.

Le surlendemain, ils arrivèrent à Ghadamès, au milieu de la nuit. Bel-Kassem s'arrêta à terre, avec la vivacité d'un jeune homme, et malgré l'heure tardive, se dirigea, seul, vers la ville.

Par les ruelles, si étroites que les terrasses se rejoignaient presque, il filait, de son allure assouplie de fauve, sans s'attarder aux aboiements des chiens qui menaçaient ses talons.

Au centre de la ville, il s'arrêta devant une porte cloutée de fer, et trois fois, frappa de certains façon.

La porte roula sans bruit, sur des gonds bien huilés.

Bel-Kassem entra vivement, et, de suite, au serviteur qui lui avait ouvert :

— Conduis-moi à Si-Barkoud.

— Si-Barkoud, est absent, répondit l'autre.

— Où est-il ?

— Je l'ignore.

Bel-Kassem marcha vers la lampe de cuivre qui éclairait le couloir, la prit, et, à sa lueur, examina son interlocuteur.

— Tu mens, lui-dit-il, tu sais où est ton maître. Voici pour délier ta langue.

Il fouilla dans un sachot suspendu à son cou et en retira une médaille coupée par la moitié.

— Ton maître possède l'autre moitié, poursuivit-il, c'est te dire que nous sommes frère. Parle... Où est Sidi-Barkoud ?

— A Tripoli.

— Il est parti seul ?

— Non, avec un frère.

— Qui les avait convoqués ?

— Le grand chef.

— Bien, je te remercie. Je mours de faim, apporte-moi à manger... et n'éveille personne, surtout, je t'attends à cette place.

Le serviteur obéit en silence.

Bel-Kassem glissa les vivres dans un sac de poil de chèvres, et repartit aussitôt.

Takar attendait, accroupi dans le sable.

Les méharas broutaient tranquillement les pointes tendres des tamarins.

— Mangeons, dit Bel-Kassem.

En peu de temps, les vivres eurent disparu.

—Maintenant, reprit le chef, conduis les chameaux à la *Zegouia* (abreuvoir), donne-leur double provision d'orge ; puis tu dormiras. Lorsque Takar reparut, Bel-Kassem, le pan de son burnous sur la tête, ronflait déjà.

Le nègre s'étendit auprès de son maître.

Bel-Kassem, en s'endormant, s'était dit : Je m'éveillerai avant le lever du soleil.

Telle est la puissance de volonté de ces enfants du désert, que l'Arabe ouvrit les yeux au moment précis où l'astre émergeait à l'horizon.

Bel-Kassem se tourna vers l'orient et procéda aux ablutions obligatoires avec une ferveur peu commune.

Il poussa du pied Takar qui dormait toujours.

—Debout, lui dit-il, nous repartons de suite.

Huit jours après, la petite caravane arrivait en vue de Tripoli et s'installait sous l'oasis, à proximité du sentier qui mène à la ville.

Bel-Kassem, assis à l'ombre d'un palmier, songeait, lorsqu'un bruit attira son attention.

Deux cavaliers, marchant à l'amble, apparurent au détour du chemin.

Bel-Kassem les dévisagea de son œil perçant. Tout à coup, il tressaillit ; il avait reconnu Ladgar et Yusuf, les âmes damnées du Djemil de R'hat.

Il se rejeta en arrière et s'étendit tout au long, faisant semblant de dormir ; mais, entre ses paupières, un coin de son œil noir luisait.

Dès que les cavaliers l'eurent dépassé, il se leva fit un signe à Takar, et s'enfonça sous les arbres.

La fatigue n'avait aucune prise sur ce corps de fer.

Derrière les chevaux, l'Arabe entra dans la ville.

Il vit les cavaliers s'arrêter au caravanséail.

Il remarqua même que Ladgar cachait soigneusement un objet sous son burnous.

Alors, certain de retrouver les envoyés de Djemil, quand il voudrait, il remontait vers les quartiers fréquentés.

Parmi les Arabes étendus à l'ombre ou qui circulaient nonchalamment d'un étalage à l'autre, il paraissait chercher quelqu'un.

Tout à coup, son visage rayonna.

Dans le marchand au triple turban, au menton agrémenté d'une longue barbe grise, qui détaillait gravement de l'étoffe à deux jeunes miss, il venait de reconnaître Si-Barkoud.

Bel-Kassem s'accroupit en face de la boutique et attendit la sortie des clientes.

Alors il entra, et de sa voix la plus calme :

—Salam, Imaïl.

—Salam, Bel-Kassem, répondit le pseudo-marchand sans s'émouvoir.

On eût dit deux amis qui s'étaient vus de la veille.

Si-Barkoud, cependant, debout, sur le seuil, examinait les abords de son magasin avec une certaine anxiété.

Rien d'anormal, en vue, que des acheteurs débattant le prix des denrées, et un officier turc qui bavardait, à l'extrémité de la rue, avec une marchand juive.

Si-Barkoud rentra, et prenant la main de Bel-Kassem :

—Viens, lui dit-il dans un souffle, nous t'attendions.

Il le conduisit à une porte dissimulée derrière les piles d'étoffe.

—Entre, reprit-il sur le même ton, et marche sans crainte. Compte vingt-deux pas... et frappe à ta gauche. Là-bas, tu retrouveras des amis.

—Et toi ?

—Moi, je retourne à la vente pour ne pas donner l'éveil ; je vous rejoindrai bientôt.

Bel-Kassem suivit ponctuellement les conseils de son ami. Ayant compté vingt-deux pas, il frappa la muraille à l'endroit indiqué.

A l'instant même, une tenture se souleva, et une vaste salle apparut, éclairée par plusieurs lampes.

Bel-Kassem s'avança.

Au centre de la pièce, une douzaine d'Arabes étaient accroupis autour d'un vieillard, coiffé d'un turban vert, à filigranes d'or, assis sur une estrade.

Nul ne se dérangea, pas une tête ne se retourna.

Tous, immobiles et muets, avaient l'air de contempler indéfiniment le vieillard au riche turban.

Mais Bel-Kassem savait où il était. Tous ces hommes, qui semblaient endormis, ravis en extase, il n'avait qu'un mot à leur dire pour en faire des héros prêts à risquer leur vie sur un signe.

Ce vieillard était le grand maître des Khouans, les éternels révoltés, les fauteurs de tous les désordres, les ennemis impitoyables de l'étranger et surtout des roumis ; les autres, des chefs de la Rose accourus, à l'appel du kébir, de tous les points de l'horizon.

Bel-Kassem, sans mot, s'assit sur ses talons.

Alors, ces paroles tombèrent des lèvres du vieillard :

—Parle, nous t'écoutons.

Bel-Kassem, se leva :

—Tu m'avais ordonné d'aller à R'hat, commença-t-il, j'en reviens ; de voir celui qui se fait appeler Moulai, je l'ai vu. Comment j'ai pu le rencontrer, ce que je lui ai dit... qu'importe ! Il te se fit de savoir que je lui ai parlé et que je n'avais qu'à tendre la main pour le saisir à la gorge et l'étrangler. J'y ai songé, par Mohammed, car cet homme n'a pas de cœur ; mais, au dernier moment, je me suis rappelé tes ordres : je l'ai ménagé.

—C'est partie remise... et ensuite ?

—J'ai reconnu que le djemil de R'hat est un imposteur.

—Sans doute, c'est notre avis ; mais qui le démaquera ?

Une voix répondit :

—Moi !

Tous se retournèrent : Si-Barkoud, ayant fermé sa boutique pénétra dans la salle.

—Moi, reprit-il en s'avancant jusqu'à l'estrade, et je m'explique, ô mes frères. J'avais vu dix-huit fois mûrir les dattes, quand Raman Moulai celui qui nous cherchons et que nous pleurons, est né. J'étais là. Je m'en souviens comme d'hier. Un aigle, venu de l'Arabata, tournoyait, ce jour-là, au-dessus de Ghadamès, ce qui était déjà d'un heureux augure ; mais ce qui le fut davantage c'est que l'image du roi des airs se trouva gravée sur l'épaule gauche de l'enfant. Je demande qu'on me mette en présence du œil de R'hat et je le vaincrai d'imposture.

Si-Barkoud s'arrêta, puis :

—Le œil de R'hat n'est pas le fils de Moulai. Jamais un Moulai n'aurait tendu la main aux Français, nos éternels ennemis, jamais il n'aurait rien accepté d'eux. Le véritable Moulai est mort ou prisonnier... J'ai dit.

—Tel est mon avis, fit Bel-Kassem.

—Et le nôtre, s'écrièrent les autres.

Le grand chef, le menton dans sa main, réfléchissait.

Puis il dit, comme à soi ou s'entretenant avec quelque autre que lui seul voyait :

—Il ne faut pas que le faux Moulai moure, ou du moins, qu'il meure sans avoir parlé... Moi aussi, Si-Barkoud, j'ai connu Raman Moulai, mieux que toi, puisque nos mères étaient sœurs. Raman, qui aimait les Khouans autant qu'il détestait l'étranger, grossissait, par des moyens à lui, le trésor pour les luttes futures... La dernière fois que je le vis, il revenait de Tombouctou où il avait acheté un coffret d'ébène. Huit jours nous demeurâmes ensemble à prier, dans le Djebel-Ghazal. Lorsque nous nous sommes séparés, il m'a dit : " Tu ne me reverras que le jour où ce coffret sera rempli de diamants jusqu'au bord... alors, nous achèterons des armes, et, s'il plaît à Allah, nous vaincrons."

—Un coffret ! s'écria Bel-Kassem.

—Parle, dit Si-Barkoud.

—Non, je n'ai rien à dire, ou du moins pas encore. Permettez-moi, tous, de me retirer. Demain, à pareille heure, je serai ici.

—Va donc, ordonna le chef, et fais diligence. Au nom du prophète, je te bénis.

Bel-Kassem reçut cette bénédiction avec une humilité profonde.

Il se releva, souleva la tapisserie et disparut suivi par Si-Barkoud.

—As-tu besoin d'aide ? demanda ce dernier.

—Non, il faut que je sois seul ; du reste, j'ai Takar, mon nègre, Adiou, Imaïl, si je n'reviens pas, c'est que je serai mort.

Il sortit et reprit le chemin de l'oasis.

Longtemps, il conféra avec Takar.

Les meharas furent confiés à un khammès.

Une heure après, à la nuit tombante, les deux hommes arrivaient au caravanséail où logeaient Ladgar et Yusuf.

Yusuf, seul, pensa aux chevaux.

En apercevant un compatriote, le visage du géant s'éclaira d'une joie d'enfant.

Comment te nommes-tu ? demanda-t-il.

—Takar.

—Moi, Yusuf ; je suis né en Sénégambie.

—Comme moi, répondit l'autre.

Bel-Kassem se retourna pour cacher un sourire de triomphe.

Pour cette nuit, il n'avait rien à craindre de Yusuf, que Takar, selon les ordres reçus, saurait bien accapar.

Les deux nègres, en effet, sans s'occuper de Bel-Kassem, s'étaient assis à l'écart et, la main dans la main, serrés l'un contre l'autre, ils parlaient de la patrie commune.

Bel-Kassem s'étendit le long de la muraille.

Dans l'ombre montante, ses yeux luisaient.

Mais voici qu'il tressaille, l'ami de Si-Barkoud, le Khouan Frouche qui a fait le sacrifice de sa vie pour délivrer la terre d'Afrique de roumis et gagner ainsi une meilleure place au paradis de Mahomet.

C'est Ladgar qui rentre au caravanséail.

Il est joyeux, Ladgar ; sa démarche est celle d'un homme qui vient d'apprendre une bonne nouvelle.

Des yeux, il cherche Yusuf et l'aperçoit en grande conférence avec un nègre, un ami, sans doute, rencontré inopinément.

Yusuf, en cet instant, éclate de rire, et Lagdar n'ose le déranger. Tout au fond de la vaste salle, où chacun est libre d'entrer et de sortir, puisqu'on paye, en entrant, les droits du séjour, il va s'étendre sur des nattes d'alfa usées par plusieurs générations de voyageurs. Il dépose un objet qu'il cache sous son burnous, et se couche.

Lagdar est fatigué, harassé par quinze jours de marche. Il s'endort.

C'est maintenant, le milieu de la nuit, d'une nuit obscure.

Tout le monde dort au caravansérail, tous, sauf Yusuf et Takar, les deux négros, qui son allés en ville s'offrir des "caouah" et de l'eau de feu.

Les enfants de la Sénégalie chantent, murmurent plutôt une berçante mélodie sur un ton si doux qu'on les entend à peine, et leur chanson monte, dans le silence, comme une plainte.

Alors Bel-Kassem, lentement, se redresse et tend l'oreille.

Tous les voyageurs, les pauvres échoués en cette hôtellerie de la mière, où l'on met sa tête à l'abri pour quelques sordis, dorment ou rêvent.

Le père de Sultana rampe, maintenant, se déroulant, telle une colombe, avec des précautions infinies.

De temps à autre, il s'arrête, écoute, et reprend sa marche silencieuse....

Enfin, le voilà couché sur la même natte que Lagdar.

Dans sa main droite, il assure un poignard à lame courte et aiguë; de l'autre, il tire un sachet de sa poitrine, qui est sa poche, à lui, et, au-dessus du visage du dormeur, il promène ce sachet d'où s'échappe une poudre impalpable.

Lagdar remue les lèvres, fait claquer sa langue.

Le malheureux a goûté à la poudre mystérieuse.

Il s'agite, on dirait qu'il souffre; puis, il pousse un grand soupir et sa tête retombe, inerte.

Bel-Kassem sait qu'il n'a plus à se gêner.

Il enlève hardiment le coffret qui servait d'oreiller à Lagdar.

Une seconde, il hésite, le poignard levé sur sa victime.

Il va frapper... il cherche la place.

Mais, sur le seuil, Yusuf crie à tue-tête :

—Lagdar... où es-tu? Eveille-toi, on a volé nos chevaux!

—Maudit soit Takar, se dit Bel-Kassem... Le drôle aura bu un coup de trop et il a devancé l'heure.

Il manœuvra, dans l'ombre, pour sortir du caravansérail, et s'échappa sans être aperçu de Yusuf.

Un quart d'heure après, il grattait à la porte de Si-Barkoud.

—Toi... déjà! s'écrie le marchand.

—Oui, conduis moi vers le Kébir. Avant que le soleil se lève, il faut que nous courions sur la route de R'hat; autrement, tout est à recommencer.

—Que caches-tu sous ton burnous?

—Le coffret que Raman Moulai a acheté à Tombouctou et montré à notre kébir.

—Viens donc, ô le plus rusé de nos frères, répond si Barkoud.

XLIII

DEMASQUE

Que devenait François pendant que les Khouans et l'astucieux Bel-Kassem complotaient sa perte?

Il se dit, d'abord, qu'il n'entreprendrait rien avant le retour de Lagdar; puis, après plusieurs jours d'inaction, l'ennui le prit.

Comment combattre l'angoisse de l'attente?

Il résolut de chevaucher.

Un matin, escorté d'une cinquantaine de cavaliers, il se mit en route.

Il confia au hasard le soin de diriger sa marche. En sortant de l'oasis, il laissa flotter les rênes, et le brave Yacoub, qui se souvenait sans doute des bonnes provendes de Tunis et de Franco, opina nettement pour le nord.

—Soit, se dit Abdallah, comme s'il eût été heureux de se rapprocher de la patrie, nous visiterons les oasis du R'rir.

La troupe, admirablement reçue par les nomades, gens inoffensifs qui ne demandent qu'à travailler en paix, marcha cinq jours dans la même direction.

L'après-midi de la sixième journée, le djemil s'arrêta sur une colline de sable.

Au delà, jusqu'à la mer, s'étendaient les territoires soumis à la France.

Avant de revenir en arrière, pour longtemps, pour toujours peut-

être, Abdallah eût voulu revoir des compatriotes, charger l'un d'eux d'un mot, d'un souvenir pour le général de Giverne.

L'idée lui vint de pousser plus avant.

Parmi ses compagnons, il en choisit dix, les plus jeunes, les mieux montés, et partit aussitôt.

Quelques heures de galop et le djemil laissait échapper un cri de surprise.

Il avait joué de bonheur.

Là-bas, sous l'horizon, des points blancs marbraient la plaine de sable — et ces points blancs étaient, évidemment, les tentes de soldats français en reconnaissance.

Encore un temps de galop, et les tentes devinrent tout à fait visibles.

Un officier, la longue vue à l'œil, observait les mouvements de la petite troupe, trop peu nombreuse pour qu'il en prit ombrage.

Abdallah, du reste, avait donné l'ordre d'arborer un chiffon blanc au bout d'une lance.

Laisant ses hommes au creux d'un vallon, il s'avança seul.

A deux pas de l'officier, il sauta à terre et salua cérémonieusement.

—Que désires-tu? demanda ce dernier, en rendant le salut.

Abdallah, impassible, restait dans son rôle de chef arabe.

Il répondit, en sabir:

—Connais-tu le général de Giverne?

—Et toi?

—Moi, je suis son ami.

—Qui es-tu donc?

—Moulai, le djemil de R'hat.

—Lé djemil de R'hat, répéta l'officier. J'allais, justement, de dépêcher un messenger.

Il se retourna, et, frappant la toile de tente du fourreau de son sabre, il s'écria:

—Débout, mon cher Briollet. Le hasard nous envoie le chef glorieux à qui vous avez une requête à adresser.

Briollet, qui faisait la sieste, parut presque aussitôt.

Tout en se frottant les yeux, il se disait:

—C'est bien lui... En voilà une chance!

Comment l'infatigable reporter était-il arrivé jusque-là? La place nous manque pour le raconter; car nous touchons au dénouement de cette tragédie.

Il se fit présenter au djemil selon le cérémonial usité.

—Je comprends très bien le français, lui dit le djemil avec un accent arabe d'une pureté absolue. Que désirez-vous de moi?

—Vous entretenir seul à seul.

—Ne seriez-vous pas un messenger du général de Giverne?

—Oui, répondit à tout hasard Briollet, pour se donner une contenance vis-à-vis de l'officier qui l'avait présenté.

—En ce cas, montez à cheval et allons faire un tour.

Briollet, cavalier accompli, — un reporter doit avoir pratiqué tous les genres de locomotion, — suivit le djemil.

François n'était pas sans inquiétude. Que lui voulait ce petit pékin sorti du sable du désert comme un personnage de féerie?

Il s'apprêtait, en cas de surprise, à prendre le large, grâce à la vitesse de son coursier.

Quant à Briollet, il était plein d'admiration pour la hardiesse, le sang-froid de cette aventurier.

—De tels hommes, se disait-il, s'ils étaient mieux compris, mieux dirigés, pourraient rendre de grands services à leur patrie.

Le djemil demeurait grave et silencieux, attendant l'attaque.

Lorsqu'ils furent à bonne distance des deux campements, Briollet bûla carrément ses vaisseaux.

—Je viens en ami, lui dit-il. Vous n'avez rien à redouter de moi. Et pour commencer, je suis heureux de vous donner de bonnes nouvelles de vos parents. Je les ai vus, il y a trois semaines, au Mas du Calvaire.

C'était net et concis.

Par un prodige de volonté, le faux Arabe ne laissa point percer la moindre émotion.

—A qui croyez-vous donc parler? dit-il sur un ton de dignité blessée.

—A François Brégeat, répondit Briollet. Je ne saurais en douter; car j'ai vu votre portrait, sous ce costume, entre les mains de votre mère.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va s'accomplir, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

VAISE ROSE

GRANDE VAISE DE CONCERT.

POUR LE PIANO.

P. FAUCHEY.

Allegro.
PIANO

Vivace.

à Tempo.

Rall.
Andante.

Supplément Musical du "Samedi"

(Suite)

la regardais en tremblant, Les yeux pleins de gaieté,
P

Tout que la rose et attendant. S'est-il
pp

à Tempo.
Mais pas de la...
mf

Ma douce a - ni - . . . Pre - nez mon cœur A sa pla -

Ce cœur vous aime tant et tant, Qui ne saurait

Et croit peu à peu se don nant pour la vi -

Pre - nez la, Car en vous offrant

Plus lent
Font naître - ras ce - pen - dant Qui veut les

a bon he -

"The Unknown"

Nous allons parler du premier roman écrit au Canada sur un sujet canadien et imprimé parmi nous. Remarquez ces trois points :

En 1831 parut à Montréal un petit livre (prose et vers) intitulé *The Unknown* par William Fitz Hawley, dans lequel "on voit une description agréable et juste de la rivière Saint-Maurice et de ses bords, ainsi que des chutes de Shawinigan," disait le *Herald* de Montréal.

Hawley avait alors vingt-sept ans. Déjà, en 1829, il avait publié, à Montréal, *The Harp and other Poems* qui lui valut une médaille décernée par la société (Québec) *for the Encouragement of Arts and Sciences*.

Ce jeune homme travailla, durant plusieurs années, à réunir des matériaux pour écrire l'histoire du Canada, mais un incendie lui ayant enlevé ses notes, il abandonna l'œuvre que le destin semblait écarter de sa plume. Lorsqu'il mourut, à Laprairie, en 1855, Bibaud, Garneau et Christie avaient successivement mis au jour les grandes pages de nos annales. Saluons toutefois en lui un talent réel et une intention rare à l'époque où il commença sa carrière.

Shawinigan ! la ville qui "devient" depuis trois ans ! Shawinigan a inspiré notre poète il y a soixante et dix ans. La vue de l'impétueuse cataracte a frappé son imagination. Pour la faire connaître il accorda sa lyre et chanta les beautés de ce paysage primitif, sans tenir compte de l'indifférence des hommes pour le spectacle de la nature, sans comprendre peut-être qu'il fut le premier à mettre dans ses vers l'éloge de cette merveille de la création, qui est, après tout, une force brutale soumise maintenant à la volonté de l'homme.

Il a passé ; on ne l'écoutait point. Le tonnerre des eaux continua de gronder, jusqu'au moment où il surprit l'attention des hommes de la finance qui le saisirent malgré ses bords furieux, le harcelèrent et lui firent commandement de travailler pour nous.

Les générations à venir n'auront pas sous les yeux les formes magnifiques de cette rivière déchaînée qui coulait en se dardant et ressemblait au chaos antique, mais son énergie transformée est plus éloquente qu'autrefois. Sa rudesse sauvage représente un labeur utile. Elle donne la vie, elle attire ; on se demande comment nos ancêtres ont pu s'en passer. En elle existait une richesse que personne ne devinait. Son étendue faisait tout son mérite, croyait-on. Au lieu d'être un hors-d'œuvre captivant la simple curiosité, elle est une pièce de résistance, dans l'économie sociale, une auxiliaire contre la faim ; ses caprices longtemps lettrés morts nous fournissent à présent de quoi sustenter un pays.

Les hommes marchent de la sorte, pressés vers des destinées qu'ils n'ont pas prévues. Ceux de l'an de 1900, exploitent les forces vives cachées sous les apparences théâtrales d'une rivière qui descend des hauteurs pour étaler sa magnificence dans un vaste cirque, où l'on bâtit une ville qui la reçoit en triomphe. Ceux de 1700 n'y voyaient qu'une cascade en furie.

Hawley est enthousiasmé de Shawinigan. Pour arriver à décrire toutes ses perfections, il imagine un drame à la manière sauvage, qui se serait passé en cet endroit vers 1633, selon lui, mais que je mettrais en 1645, sinon après, vu les circonstances qu'il fait intervenir.

L'auteur suppose que ces vers ont été composés par l'Inconnu dont il a suivi la trace et qu'il va nous présenter, en lui donnant un rôle chevaleresque dans le drame qu'il déroule sous nos yeux au centre des forêts du Saint-Maurice. C'est une composition naïve dans ses allures et faible dans sa charpente, comme tant de romans.

Voici l'analyse de la pièce. Première scène, aux Trois-Rivières. Un jeune homme, beau comme le jour, aussi brave qu'un lion, discret et réservé, saut et modeste, vivait seul dans une hutte au sommet du coteau, près du champ de course actuel, en contemplation devant les admirables paysages qui se déroulent à perte de vue le long du fleuve et du lac Saint-Pierre. Ce garçon, c'est l'Inconnu : *The Unknown*.

Les sauvages attaquent la petite ville. On se bat. Le solitaire tombe dans la mêlée comme la foudre du ciel et sauve les Français. L'ennemi revient plus tard et cette fois l'Inconnu pousse le cri de guerre de Piéscaret et sème l'épouvante parmi les Têtes-de-Boule — mais, en l'ayant, ces diables à quatre enfère mède-moiselle Léonie de Lauzon. C'est le drame est nous.

Le mystérieux Inconnu se transforme ; il revêt les habits du guerrier des bois, et à l'instinct de partir il donne à M. de Lauzon un manuscrit et lui tient un discours qui signifie : "Lisez mes vers tandis que je vais délivrer votre fille". Il s'éloigne alors dans la forêt, protégé par la sacro-sainte Pichou (le lynch) que les sauvages lui ont proposé.

Et les lynch se succèdent sans nouvelles du héros, non plus que de Léonie. Pendant ce temps-là, la père Lauzon lit les pages vertigineuses écrites par l'Inconnu. Elles racontent les aventures fantastiques d'un étranger rempli d'enthousiasme et de rêveries, échoué

sur les rives poétiques de la baie de Naples — rien du grand côté des Trois-Rivières et du cap aux Corneilles.

No line of age were on his brow...
None knew from whence the crazed one came...
He wandered, till a cave he found...

Vous voyez le tableau. Ici nous apprenons que l'Inconnu se nomme Milieno et que son fils avait été tué par un certain Pilaro — de là son chagrin et son goût pour les grottes et la solitude. Il médite aussi de voir l'Amérique et de civiliser les sauvages.

Il part, traverse la mer et va camper aux Trois-Rivières, ainsi que nous l'avons noté. Tout cela est en vers. Survient Piéscaret. L'auteur retourne à la prose. Il faut pour suivre les Têtes-de-Boule, ramener Léonie ou périr à la tâche. On s'arme, en avant, marche !

Elcise, sœur de Léonie, a la garde des manuscrits de Milieno. Elle lit à sa mère, dans le fort des Trois-Rivières, les infortunes d'un seigneur pensant que nous sommes obligés de suivre jusqu'à la dernière ligne et qui nous font oublier les Têtes-de-Boule. Ensuite, pour prolonger la suspension, Elcise raconte les doléances d'un misanthrope qui me paraissent être des méditations calculées pour les fortes têtes. Milieno a écrit tout cela en vers et en assez bon style. C'est beaucoup de littérature pour l'année de la fondation des Trois-Rivières.

Tout à coup, la prose reparait et Piéscaret aussi, aux alentours de Shawinigan où l'on se bat ferme contre les sauvages. Milieno s'égare dans le bois. Alors, Elcise, aux Trois-Rivières, lit *La Dame de Saint-Paul* pour charmer ses ennuis et ce changement de décor ramène la versification à pleines pages. Nous visitons la Grèce en rimes de tous genres, puis brusquement, en prose, nous apercevons les rochers de Shawinigan et nous entendons la voix de l'Inconnu qui revient après avoir enlevé Léonie à ses ravisseurs. Ceux-ci le poursuivent. Une bataille est inévitable. Elle a lieu, séance tenante, au bruit roulant des grandes eaux qui étouffent les clameurs des guerriers et les plaintes des mourants. La victoire ne se pose sur aucun parti. Moment critique. Piéscaret y voit l'influence du manitou et le conjure en jetant un collier de muscades dans l'abîme enragé qui bouillonne devant lui. Tout se passe en règle, comme dans les tragédies grecques — l'ennemi se retire — pour aller surprendre le fort des Trois-Rivières, mais l'Inconnu, Piéscaret et sa bande le talonnent de près et le prennent entre deux feux. Les braves se cachent derrière les arbres ; les peureux se montrent à découvert et sont tués. Les cascades du Saint-Maurice dansent comme des feux-follets. Le rouge-gorge chante dans la forêt ; un soleil radieux embellit la nature. Les sauvages hurlent, les coups de fusil retentissent, l'incendie prend à la ville — on ne peut faire davantage pour tout mettre dehors.

Au milieu de ce beau désordre, Léonie se glisse dans le logis de son père et l'Inconnu accomplit des prouesses à jamais mémorables. La place voit fuir les incommodes enfants des bois ; la paix règne enfin dans ce séjour où dominaient les abrutis. Milieno l'Inconnu en profite pour dire qu'il était venu en Amérique dans le dessein de civiliser les Têtes-de-Boule, mais qu'il n'est pas parvenu à se rendre populaire parmi ce peuple indifférent à la poésie descriptive. Il change de tactique et épouse Léonie.

BENJAMIN SULTE

PIÉTÉ ET PRÉCISION

— Pierre est un enfant très pieux, et il a aussi la plus grande confiance dans l'efficacité de ses prières. Cela le conduit, toutes les fois qu'il a quelque chose à demander au ciel, à bien préciser l'objet de sa demande.

C'est ainsi que la veille du jour où son grand frère Paul devait passer son baccalauréat, il s'est mis à genoux, et, priant avec ferveur :

"Mon Dieu, s'est-il écrié, je vous prie de faire en sorte que mon frère Paul soit reçu demain à son examen."

Et prudemment il a ajouté :

"Mon frère Paul est externe au lycée Charlemagne ; c'est tout près d'ici, dans la rue Saint-Antoine."

HÉROÏSME PRÉCOCE

— On enseignait autrefois aux jeunes Japonais destinés au métier militaire le cérémonial du suicide, qui, comme on le sait, consistait à s'ouvrir le ventre. A ce propos, on raconte l'histoire suivante d'un petit Japonais âgé de sept ans : des meurtriers dépêchés contre son père et abusés par une ressemblance, rapportèrent à leur maître une tête dont personne ne pouvait dire si elle était celle du coupable. Le seigneur envoya chercher l'enfant et la lui découvrit. Comme tout l'enfant et la nécessité d'y fortifier les usages, le courageux se fait dégrader le poignard que dès leur jeune âge portait le fils de son maître, et pour donner à son silencieux avertissement l'autorité du désespoir, tomba des entrailles coupées, devant le sanglant.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

— Mais comment peux-tu affirmer d'une façon aussi positive que Mme Zénoïde est une amie sincère ?
— Mon cher, elle m'a donné l'adresse de la petite couturière qui l'habille.

— Enfin, mon cher, enseignez-moi donc le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune ?

— Rien de plus facile : prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés... voilà tout !

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.
J. A. GODIN, Fabricant
898 Rue St-Laurent, — — — — — Montréal
TEL. BELL EAST 1114



THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.
100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.
Économie de l'éclairage sauve le prix de la lampe en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 St-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

112 RUE VITRÉ
ÉCLAIRAGE

ARTOGRAPHIE
MONTREAL

DEUX D'ESPRIT



— Tiens ! la reine des Nyams-Nyams qui vient de mourir.
— De quoi ?
— Parbleu ! D'une malkoïe noire !

Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)
LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.
Prix : 25 cts
En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

Le roi d'Angleterre Charles II reprocha, un jour, à lord Harvey, "trésorier de la reine", d'avoir la veille, comme membre de la Chambre des Lords, voté dans un sens défavorable au gouvernement. Le lendemain, lord Harvey vota dans un sens opposé. Le roi le fit venir et le félicita de ce changement complet.
— "Sire, répondit tristement lord Harvey, avant-hier, j'ai voté contre Votre Majesté, et aujourd'hui contre ma conscience."

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
Illustré.
Prix 25 cts réduit à **10 cts.**
EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.



LA CHAMPAGNE CIGAR
PETIT BOG LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Librairie Française
JULES PONY, 1632 Rue St-Catherine
Propriétaire.
Toutes les publications et journaux français.
EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Mizeroi.
PROCHAINEMENT : *L'Alphonse*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.
Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER
Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à **10c.**